

87

FA

2387

1612 563.

LETTERES

DE MILADY

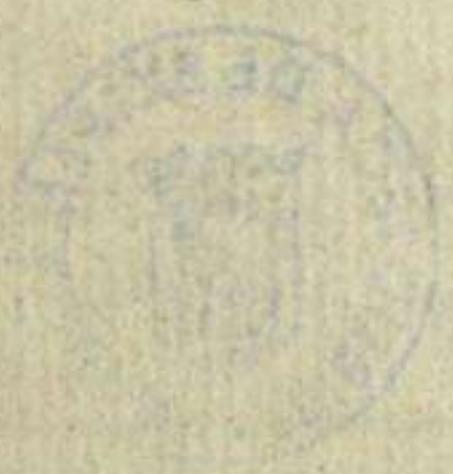
JANETTES DATSOT,

A PARIS

MENNETTE GARNIER,

10, RUE DE LA HARPE.





LETTERS

DE MILADY

JULIETTE CATESBY,

A MILADY

HENRIETTE CAMPLEY,

SON AMIE.

LETTRES

DE MILADY

JULIETTE CATESBY,

A MILADY

HENRIETTE CAMPLEY,

SON AMIE.

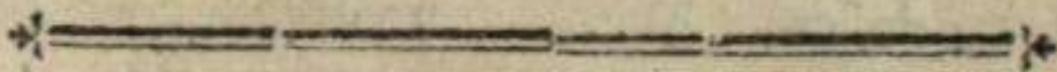
Par Madame RICCOBONI.

CINQUIEME ÉDITION.



A PARIS,

Chez BELIN, Libraire, rue Saint-Jacques,
près Saint-Ives.



M. DCC. LXXXV.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.

ŒUVRES

De Madame RICCOBONI.

- LETTRES de Fanny Butler, in-12, broché, 1 l. 16 s.
- Histoire du Marquis de Cressy, in-12, broché, 1 l. 10 s.
- Lettres de Milady Catesby, in-12, broché, 1 l. 10 s.
- Amélie, roman imité de l'Anglois, 3 vol. in-12, broché, 5 l. 8 s.
- N. B. *Il a une Amélie, traduite réellement de l'Anglois, en 4 vol. in-12. Cette traduction n'est point de Madame Riccoboni.*
- Histoire de Miss Jenny, 4 vol. in-12, figures, broché, 7 l. 4 s.
- Ernestine, & Recueil de Pièces détachées, in-12, broché, 1 l. 16 s.
- Lettres de Madame de Sancerre, 2 vol. in-12, broché, 3 l.
- Le nouveau Théâtre Anglois, 2 vol. in-12, broché, 4 l. 16 s.

Total. 27 l.

Les seuls Ouvrages de Madame Riccoboni.



LETTRES

DE MILADY

JULIETTE CATESBY.



PREMIERE LETTRE.

Mardi, de Summerhill.

C'EST au grand trot de six forts chevaux, avec des relais bien disposés, l'air de l'empressement, que je vais très-vîte, accompagnée de gens dont je me soucie peu, chez d'autres dont je ne me soucie point du tout. J'abandonne mes amis les plus chers; je vous quitte, vous que j'aime si tendrement. Eh! pourquoi ce départ, cette hâte? Pourquoi me presser d'arriver où je ne desire point d'être. Pour m'éloigner.... De qui? De Milord d'Ossery.... Ah! ma chere Henriette, qui m'eût dit que je l'éviterois un jour?

A



N'est ce pas ce même objet dont la privation forcée a pensé me coûter la vie; qui pendant deux ans fut toujours présent à mon idée; que tout me retraçoit, & que rien n'a pu me faire oublier? Je suis donc pour ne pas rencontrer ces yeux que j'ai cherchés avec tant de plaisir, où mon destin me sembloit écrit; dont les regards régloient autrefois tous les mouvemens de mon ame? Etrange changement! Comment des effets si différens peuvent-ils provenir d'une même cause?

Mon Dieu, que j'ai été surprise de le voir! que son air triste, que ce grand deuil m'a frappée!.. Qu'il étoit bien! que sa femme a dû regretter la vie! Qu'en me retirant j'ai eu de peine à ne pas tourner la tête! Dans quel état cette vue!... Mais concevez-vous qu'il ait osé se présenter à ma porte, insister pour me voir, m'écrire, imaginer que j'ouvrerois ses lettres?... En vérité, cet homme est audacieux... Eh! ne le font-ils pas tous?.. N'en parlons plus: ah! n'en parlons jamais.

Je suis encore étonnée de ma démarche. Je me dis à chaque instant que j'ai bien fait: je me le dis; mais je ne le sens point assez. Je cherche des raisons de m'applaudir du parti que j'ai pris: j'en trouve; mais c'est dans ma fierté seulement.

Ma chere , j'éprouve que le cœur ne goûte pas ces foibles adouciffemens dont l'amour-propre se fait des consolations.

Enfin , je suis partie ; me voilà à cinquante milles de Londres , & je ne suis point *morte* ; assurez-en Milord Carlile. Malgré ses prédictions , je ne me suis point *évanouie* au pied du premier hêtre ; les *Graces désolées* ne m'ont point élevé ce *joli tombeau* , dans lequel il me voyoit déjà. Dites-lui que je ne me repens point. Je puis faire violence à mes sentimens : je puis souffrir ; mais je ne saurois me repentir. Adieu , mon aimable Henriette : quand vous lui aurez dit tout cela , dites - vous à vous-même , que personne ne vous aime autant que moi.



 LETTRE II.

Mercredi, de chez Sir Jonh Warthy.

Nous allons partir d'un très-vilain château, dont le Seigneur, plus vilain encore, est un de ces incommodes personnages, qu'il est si fâcheux de rencontrer, & dont l'espece n'est que trop commune; de ces gens qui font tout mal-à-propos, fatiguent par leurs soins, & ne disent pas un mot qui ne soit un fade compliment. Il nous a donné un très-grand & très-mauvais souper, servi avec tout l'appareil de la cérémonie, & de cet apprêt gauche qui fait appercevoir à ceux qu'on reçoit, tout l'embarras qu'ils causent.

Sir Warthy est marié depuis six mois, comme vous savez; sa femme est une jeune personne, longue, sèche, pâle, niaise, avançant d'un air boudeur, une petite tête qui tourne sur un col mince, & vous riant au nez sans que son visage offre la moindre trace de gaieté: ce couple m'a paru très-bien assorti.

Sir Henry est fort prévenant pour Lady Elisabeth; j'ai vu peu de frere, si j'en excepte le

mien , aussi obligeant que lui. Mais , comme les vertus tiennent assez au tempérament , en examinant le sien , j'ai découvert que son naturel est d'être attentif , officieux même ; il aime à se mêler de tout , à se rendre nécessaire. Nous avons déjà pris querelle deux ou trois fois. Il veut m'étouffer dans mon carrosse , de peur que je ne m'enrhume ; je baisse la glace ; il la leve , & moi je la rebaisse : il me fait gravement ses représentations ; je lui explique doucement ma volonté ; il insiste ; je m'obstine ; il cede avec chagrin ; & quand je l'ai mis de bien mauvaise humeur , il boude , & je respire.

Pour Sir James , c'est la douceur , la complaisance & l'agrément , unis à la gaieté : il parle assez , s'exprime bien , & ce qu'il dit amuse. Lady Elisabeth en est enchantée. Vous savez combien ses goûts sont vifs ; elle est heureuse qu'ils ne durent pas assez pour se tourner en sentimens.

Je cherche à m'occuper des autres , pour éloigner les idées qui me ramènent à moi-même. Quelquefois je pense que je n'aime plus : ce que j'ai senti en voyant Milord d'Offery , tient autant à la haine qu'à l'amour. . . . Je le hais peut-être. . . . Eh ! pourquoi ne le haïrois-je pas ? . . . J'espere au moins que je reviendrai capable de

le voir , de lui parler , de lui marquer le dédain le plus offensant. . . . Oh ! non , je ne veux jamais lui parler ; je ne veux jamais le voir. . . . Voilà Sir Henry ; il me presse ; il ne sauroit attendre : c'est encore un de ses défauts , pas la moindre patience. . . Adieu , aimez-moi comme je vous aime.



LETTRE III.

Jeudy , de chez Milord d'Erby.

JE vous écris du lieu le plus agréable qui soit peut-être dans la nature : de ma fenêtre , je découvre des bois , des eaux , des prés , un paysage admirable. Tout peint ici le calme & la tranquillité : ce séjour si riant est l'image de la paix douce , dont jouit l'ame du sage qui l'habite. Cette aimable demeure porte insensiblement à réfléchir , à se retirer en soi-même : mais tous les tems ne sont pas propres à faire goûter cette espece de retraite ; il en est où l'on trouve au fond de son cœur des importuns plus fâcheux que ceux dont la solitude nous délivre.

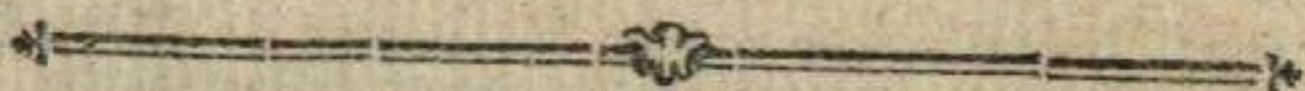
Milord d'Erby nous a parfaitement bien reçus : penseroit-on qu'un homme tel que lui ne se fit point un malheur de son exil ? Il est rare ,

bien rare , ma chere , que des gens nés dans un haut rang , nourris dans le tourbillon du monde , dans la pénible oisiveté de la Cour , trouvent en eux-mêmes des ressources contre l'ennui. Le souvenir du passé n'offre souvent à leur mémoire qu'un enchaînement de ridicule & de foiblesses , qui , regardé de sang-froid , paroît dans son vrai jour. Il faut avoir toutes les vertus de Milord d'Erby , pour s'occuper avec plaisir de l'examen de son cœur.

Je viens de découvrir que Sir Henry est aussi curieux qu'attentif ; il a retardé d'une heure le départ de nos femmes , pour faire mille questions à Betty. Il a remarqué *de longs soupirs* qui m'échappent ; il se doute qu'il y a un secret à une de mes boîtes ; il a offert dix guinées pour s'en assurer. Il est fort étonné que je vous écrive tous les jours ; il ne conçoit pas le sujet d'un commerce si régulier ; est-ce bien à vous que j'écris ? Comment trouvez-vous ces impertinentes enquêtes ? Elles me coûtent douze guinées ; j'ai cru devoir payer la fidélité de Betty , de peur que la réflexion ne l'en dégoûtât.

Cet homme est inquiet ; on ne sait ce qu'il a... Il m'ennuie ; il me déplaît. ... Je crois en vérité qu'il s'avise. . . . Ah ! qu'il me seroit odieux ! . . . Eh bien ! ne le voilà-t-il pas ? Oh ! quelle

mine il fait ! Assurément il devine que je parle de lui. C'est ma lettre qui lui donne cette humeur. Je vous promets, Sir Henry, que j'écrirai tous les jours ; vous aurez la bonté de vous y accoutumer. . . . Mais sa sœur vient. . . . Je vous quitte, ma chere amie. Adieu. Dites à Milord Carlile que je ne l'oublie point.



L E T T R E I V.

*Vendredi, de chez votre très-humble adorateur
Sir Georges Howard.*

JE vous félicite, mon aimable Henriette, d'avoir été assez obstinée pour n'être point devenue la maîtresse de cette sauvage habitation. Miss Bidulf, qui, à votre refus, s'est accommodée du cœur, de la main, & de toute l'immense personne de Sir Georges notre hôte, est bien plus propre que vous à lui procurer l'espece de bonheur qu'il est capable de goûter.

Lady Howard est une très-petite femme, assez jolie, point coquette, trop négligée même : elle conduit sa maison, gouverne ses fermiers, gronde ses valets, aime son mari, fait des enfans, de la tapisserie, ne lit point de peur d'affoiblir sa vue, consulte son chapelain,

défend l'amour dans toute l'étendue de son domaine , marie ses vassaux , traite sérieusement les moindres détails , & se fait une grande affaire de la plus petite chose.

Eh bien ! voilà pourtant à-peu-près la femme forte , la femme *qui rira au dernier jour*. Si elle rit , ma chere , nous pourrions bien pleurer , nous qui lui ressemblons si peu. Il seroit singulier que cette ménagere eût plus de mérite que nous ; il est au moins bien sûr qu'elle a plus de bonheur. Sa vie est simple , uniforme , mais elle est paisible , utile ; ses jours s'écoulent dans une parfaite égalité : demain n'apportera point un triste changement dans son état : son ame est sans cesse ouverte à l'impression du plaisir..... Quel plaisir , me direz vous ? Eh ! ma chere Henriette , il en est de tant de sortes ! Une longue étude de nous mêmes , notre raison , nos connoissances nous rendent-elles plus heureuses ? Je ne sais quelle idée les autres peuvent avoir de cette lumiere qu'on nomme *esprit* ; elle se peint à mon imagination comme un flambeau ardent , qu'un coup de vent vient de souffler : il luit un peu dans l'ombre , & ne la dissipe qu'à demi : sa foible clarté suffit pour montrer qu'on marche sur le bord d'un précipice ; mais non pas pour faire appercevoir l'endroit glissant où le pied

peut manquer. On tombe, ma chère ; & quand on a roulé jusqu'au fond, on a l'avantage de réfléchir & de se dire, tout froissé de sa chute, que si on avoit mieux vu, on ne seroit pas là.

Je ne suis point absolument triste ; je commence à croire que le mal qu'on se fait soi-même est moins douloureux que celui qu'un autre nous cause. Je ne fais quel mouvement secret nous aide à le supporter : je voudrois bien que ce ne fût pas la vanité. Adieu, ma très-aimable amie. Comment Milord Carle se trouve-t-il de mon absence ? Je ne suis plus là pour vous raccommo-der : cela devroit bien vous engager à vous brouiller moins souvent. Lorsqu'il vous fâche un peu, songez qu'il est mon parent & mon ami. Il a bien des qualités estimables ; il est digne de votre cœur..... si pourtant il est un homme au monde digne de la tendresse d'une femme qui pense bien.



 LETTRE V.

Samedi, du château d'Hastings.

VOICI, ma chere Henriette, une maison délicieuse ; la gaieté y préside depuis deux mois ; elle appartient à une veuve qui n'a pas tout-à-fait vingt ans. Enchantée de son nouvel état, elle vient ici passer l'année de son deuil, seulement pour méditer en repos sur le choix qu'elle fera, lorsque la bienséance lui permettra de remplacer un vieux mari, qu'elle haïssoit de tout son cœur. Elle a le plus joli petit visage qu'il soit possible de voir ; une taille fine, bien prise ; l'air mutin, une bonne-foi charmante ; elle conte ses chagrins en étouffant de rire. Le vieux Lord étoit jaloux ; & elle l'attrapoit ; elle l'attrapoit. . . . Cette agréable & folle créature a justement la portion d'esprit qui lui est nécessaire pour s'amuser & pour plaire.

Miss Annabella sa sœur est tout-à-fait différente de cette aînée : elle n'est jamais sortie de ce magnifique château, où elle vivoit seule avec son pere. Sa figure est noble, intéressante ; son air doux & fin ; elle a beaucoup de lecture, & plus de sentiment. Il ne lui manque, en vérité, que l'usage du monde : mais si elle n'a aucun

des agrémens qu'il donne, elle n'a pas un des vices où il conduit, vices dont il est si difficile de se garantir dans nos cercles, au milieu de ceux qui ont trouvé l'art méprisable de se pardonner mutuellement une partie des défauts du cœur. Je suis toujours révoltée, lorsque j'entends honorer cette criminelle indulgence *de douceur de caractère, de liant dans l'esprit, & de condescendance indispensable* dans la société.

Oh ! ce Sir Henry, il est insupportable ; tout lui déplaît, le fâche, ou le chagrine ; je le croyois de l'humeur la plus égale. Il faut être bien aimable, pour le paroître à ceux qui nous voient tous les jours. Il m'impatiente : quelque mal que je reçoive ses avis, il s'obstine à m'en donner. Actuellement, il me conseille d'ôter un gros bouquet que Sir James a cueilli lui-même, & vient de me présenter : depuis que je l'ai, Sir Henry ne respire pas ; il m'apporte vingt exemples des malheurs causés par l'odeur trop forte des jonquilles ; il m'assure qu'elle est dangereuse pour la tête. Moi, qui vois son insolente jalousie, je garde le bouquet ; je le garderai, dût-il me donner la migraine. J'arriverai demain à Winchester ; j'y trouverai de vos lettres ; c'est le seul plaisir que je m'y promets. Adieu. Mes plus tendres complimens à Milord Carlile.

L E T T R E V I.

Dimanche, à Vincheſter.

J'AI reçu vos lettres en arrivant ici; vous ne doutez pas, ma chere Henriette, du plaisir véritable que j'ai ſenti à les lire. Votre amitié me touche dans tous les inſtans de ma vie; elle a ſuffi long-tems à mon cœur. Que j'étois heureuſe alors! Si des ſentimens moins volontaires & plus tumultueux m'ont occupée, vivement occupée, croyez qu'ils n'ont point affoibli ce goût tendre & ſolide qui m'attache à vous. Les qualités qui l'ont fait naître ne doivent rien à l'illuſion: le tems ni l'éloignement ne pourront jamais le détruire.

Ma fermeté vous étonne. Eh, bon Dieu! cet effort que vous admirez, ſi je pouvois l'enviſager ſans paſſion, perdrait bien du prix que nous y mettons toutes deux. Qu'eſt ce donc que je ſacrifie? Quel eſt le bien dont je me prive? la douceur d'être trompée encore peut-être! Mais pourrois-je m'y abandonner, quand j'ai perdu celle de me tromper moi-même?

Vous me dites de pardonner à Milord d'Oſſery, ou de ne plus penſer à lui? Lui pardonner!

ah ! jamais . . . N'y plus penser ? . . . J'y pense assurément le moins que je puis ; je n'y pense plus avec plaisir ; je n'y pense plus avec regret ; j'y pense . . . hélas, ma chere ! parce qu'il m'est impossible de n'y plus penser. Le souvenir marche avec nous ; on croit le perdre en cherchant le monde ; mais un instant de solitude lui rend toute la force que la dissipation sembloit lui avoir ôtée. Dès que je suis avec moi, je me trouve avec cette idée autrefois si chere ; je revois cette image . . . Combien l'ame que je croyois à cet ingrat, avoit embelli ses traits ! Quelle parfaite créature il offroit à mes yeux ! Ah ! pourquoi a-t-il déchiré ce voile aimable qui me cachoit ses vices, sa fausseté ? . . . Tant de candeur dans cette physionomie, & tant de perfidie, d'ingratitude dans ce cœur ! . . . Que n'est-il aussi noble, aussi généreux que je l'ai cru ? . . . Oui, mon plus grand malheur est d'être forcée de le mépriser. Adieu, ma bonne, ma chere amie ; je ne suis point en état de répondre à tout ce que vous me demandez . . . Que je suis foible encore ! . . . Falloit-il me parler de lui ? . . . Vous avez réveillé . . . Je puis éviter cet homme, renoncer à lui, le haïr, le détester ; mais l'oublier . . . oh ! je ne le saurois.

L E T T R E VII.

Lundi, à Winchester.

J'E reçois à l'instant une lettre de Milord Carlile, qu'assurément il ne vous a pas communiquée. Il traite ma fuite de ruse féminine; il ne me dit pas cela; mais c'est cela qu'il veut me dire. Il croit que mon intention est de *mortifier le pauvre* Milord d'Ossery, de l'*éprouver*, de le *désoler*, & de lui *faire grace* ensuite. Cette idée qu'il a de mes desseins, ne me donne pas une haute opinion de sa façon d'accorder *des graces*. Dites-lui cela, en attendant que je sois en humeur de lui répondre.

En vérité, je me mépriserois moi-même, si j'étois capable d'une feinte si basse; si, croyant pouvoir pardonner, j'avois la dureté de faire attendre mon pardon; de jouir de l'incertitude & des peines d'un homme que je voudrois rendre heureux. Non, ma chere Henriette, je ne ferai jamais acheter un bien que j'aurai destiné. Ou je me connois mal, ou il n'est pas en moi de pardonner; je le promettrois en vain. Les chagrins que j'ai sentis, sont pour jamais

gravés dans ma mémoire. Je suis bien éloignée de desirer qu'il soit en mon pouvoir d'en donner de si vifs. Ma haine est aussi généreuse, que mon amitié fut tendre ; j'en bornerai toujours les effets à éviter la présence d'un ingrat.

Milord Carlile prétend que tout ressentiment doit céder à un vrai repentir : belle maxime, en vérité ! je m'en servirai avec mes inférieurs, mais jamais avec mes amis. La confiance ne reçoit pas deux atteintes ; il le pense comme moi. Mais, ma chère, une remarque utile à faire, c'est que les hommes n'établissent un principe que dans l'espoir d'en tirer avantage. Accoutumez-vous à penser, d'après Milord, que *le repentir efface toutes les fautes, & soyez sûre qu'il se procurera des occasions de se repentir....* Sa lettre m'a fâchée, je l'avoue : au reste je renonce à son approbation ; elle me coûteroit trop, si je l'achetois par une foiblesse qui me dégraderoit à mes propres yeux. J'ai toujours regardé comme le plus grand des malheurs, la perte de la bonne opinion qu'on avoit de ses sentimens. On peut jouir de l'estime des autres sans la mériter : l'art atteint jusques-là. Mais que devient notre paix intérieure, quand nous ne pouvons plus nous estimer nous-mêmes ? Milord Carlile est bien singulier de vouloir décider dans une
affaire

affaire dont il est si peu instruit. Grondez-le ; grondez-le bien , je vous en prie.

L E T T R E V I I I .

Mardi , à Winchester.

Vous me demandez ce que je fais , avec qui je suis , quels sont ceux qui me plaisent davantage ? Hélas , je m'ennuie ; je suis avec bien du monde , & personne ne me plaît assez pour me distraire. Nous sommes ici quinze ou seize habitans de Londres , sans compter la Noblesse des environs qui abonde au château. Ce grand cercle m'étourdit plus qu'il ne m'amuse. Milord Winchester est un homme passionné pour les talens : il s'est efforcé d'en acquérir ; mais la nature lui a refusé les dons qui les font éclore , & le goût qui les perfectionne. Avec une grande voix , il chante désagréablement ; danse de mauvaise grace , quoiqu'il forme exactement ses pas. Il dessine correctement , peint de petits écrans , qui ne sont ni laids , ni jolis , & fait avec facilité des vers détestables. Chaque jour voit naître une foule de couplets & de madrigaux , où l'Amour , Vénus , Hébé , tout l'Olympe , se trouvent , bon gré , malgré , aux pieds des

Divinités du château. On y prend en arrivant le nom que la rime ou la mesure vous donne. Au reste, Milord est un fort bon homme : je ne lui crois de défaut que celui d'avoir voulu se déplacer. Né pour être simple, honnête, médiocre, s'il n'avoit point prétendu à la supériorité, on auroit eu peine à lui trouver un ridicule. Sa femme mais on entre Qui est-ce ? Eh ! qui pourroit-ce être que Sir Henry ? Mais qui m'affujettit donc aux importunités de Sir Henry ? Pourquoi faut-il que je le reçoive ? Quel droit a-t-il de m'ennuyer ? Ah ! ma chère Henriette, quel ennemi du genre humain inventa cette fausseté, qui, sous le nom de politesse, nous arrache des égards, nous force à nous contraindre ? Voilà le maussade personnage établi dans mon cabinet : insensiblement il gagne du terrain ; il est près, tout près de moi Il lit presque ce que j'écris Je voudrois qu'il le lût pour lui apprendre Je continue exprès *Milord, pardon ; vous permettez* Il s'incline, soupire, & reste : en vérité, il reste ! Dans l'humeur où je suis, je voudrois qu'il parlât, qu'il me dît qu'il m'aime Je lui donnerois mille guinées pour me faire cet aveu Puisque mon mauvais sort le fixe-là, il faut que je vous laisse.

Toujours Mardi , à minuit.

Comme je voulois vous le dire ce matin , Milady Vinchester est très-aimable ; elle pense bien , se conduit avec décence & sans affectation : elle est belle , bien faite ; à sa fraîcheur on la croiroit cadette de Lady Elisabeth sa sœur. Elle aime son mari , voit ses travers , n'en rit jamais ; & par son sérieux , en impose à ceux qui voudroient en railler. Dévote devant Dieu , elle le sert sans ostentation ; sévère pour elle-même , complaisante pour ses amis , douce avec tout le monde ; elle exige peu d'égards , s'en attire de très-grands , & jouit du respect & de l'admiration sincère de tous ceux qui la connoissent.

Nous avons la nouvelle Comtesse de Ranalagh , une petite étourdie n'aimant que le bruit & le jeu ; elle est jolie , mais sans caractère , état fâcheux. J'ai remarqué que les gens de cette espece prennent volontiers les défauts de tout le monde.

Mais celle qui prétend à la gloire d'effacer tout , d'enchaîner tout , c'est la belle Comtesse de Bristol. Belle en tout point , belle depuis le matin jusqu'au soir , toujours dans l'attitude d'une femme qui se fait peindre ; ne songeant qu'à

paroître belle , & ne parlant que des effets de la beauté. Si on lui adresse la parole , elle est si persuadée qu'on va lui faire un compliment , qu'un signe de remerciement précède toujours son attention. Toutes nos dames sont occupées à la railler : malgré ce qu'elles peuvent en dire , la Comtesse plaît à tous les yeux ; mais elle ne plaît qu'aux yeux.

Nous avons Sir Manly , gai , agréable , simple , uni , un véritable Anglois , attaché aux mœurs , aux loix , à la mode de son pays. Il est d'une maison très-ancienne , mais peu distinguée par la faveur , & pense qu'une vieille noblesse vaut bien de nouveaux titres. Possesseur de la plus belle terre de la province , il y vit au milieu de ses vassaux comme un pere tendre , environné d'enfans qui le chérissent , sans se souvenir jamais qu'il est au-dessus d'eux , à moins que ce ne soit pour leur éviter des peines , ou leur procurer des avantages. Juge de paix dans une étendue considérable , il a travaillé pour s'instruire d'un métier que tant de gens trouvent facile , & il joint le savoir à l'équité. C'est un homme , ma chere , c'est le seul qui soit ici.

Mais l'objet de préférences de toutes nos Dames , c'est Sidney , cadet de tous les Sidney que vous connoissez ; un jeune Baronnet , peu

riche , & pourtant très-fastueux. Il est grand ; bien fait , a les plus beaux cheveux du monde , des dents admirables , assez d'esprit , peu de bon sens , beaucoup de jargon. Il ne fait rien , parle de tout , ment avec impudence , se connoît en chiens , en chevaux , en bijoux : méprise tout , s'admire de bonne foi , décide sans cesse , fatigue les gens de goût , prime parmi les sots , & passe ici pour un homme charmant. Adieu , ma très-chere amie ; j'embrasse Milord Carlile , quoique je ne lui pardonne pas.



 LETTRE IX.

Mercredi, à Vinchester.

VOILA deux de vos Lettres qu'on m'apporte : je devois les recevoir hier ; j'en étois inquiète : Sir Henry s'est douté qu'elles avoient été oubliées ; il a fait sept milles pour les aller chercher. Je crois que j'ai le cœur mauvais ; car je suis fâchée de lui avoir cette obligation.

Ce que vous m'apprenez de la rupture de Sir Charles & de Lady Selby, me paroît incroyable. Quoi ! cet amant si passionné, qui l'adoroit, ne pouvoit vivre sans la voir, & menaçoit dans ses fureurs jalouses, de se poignarder à ses yeux ! Il la quitte, & avec ce sang froid, cet éclat, sans s'embarraffer, ni d'elle, ni du monde ! . . . Heureux hommes ! combien la différence de l'éducation, les préjugés, l'usage donnent d'avantage à ce sexe hardi qui ne rougit de rien, dit & fait tout ce qu'il veut ! Que de ressources il a su ménager pour son orgueil, pour ses intérêts ! il rampe sans honte à nos pieds : nos mépris ne l'avilissent point ; nos dédains ne peuvent le rebuter ; bas quand il desire ; fier dès qu'il espere ; ingrat lorsqu'il obtient. . . . serpent

souple & agile, qui, ainsi que celui de Milton, se courbe, se replie pour fixer notre attention, & la détourner du piège qu'il nous tend. Pauvre Lady Selby, que je la plains! Qu'il est dur d'être abandonnée! Ah! ma chere Henriette, avec quelle légèreté vous parlez de son état! Si vous aviez senti cette horrible douleur! Puissiez-vous ne la sentir jamais! Ce récit m'a rappelé ces tems où mon cœur égaré..... mais je n'y veux plus songer.

Vous ai-je dit que nous avions ici la fameuse Comtesse de Sunderland, si belle, si indifférente, si aimée & si estimée, non-seulement en Angleterre, mais dans les Cours du Nord, dont elle a fait l'admiration? Elle a près de quarante ans, & n'en paroît pas trente. Je ne puis mieux vous la faire connoître, qu'en vous envoyant la copie d'une lettre qu'elle a écrite à Sir Manly. Il la conserve soigneusement depuis treize ans qu'il l'a reçue. Il m'en a dit des traits qui m'ont donné envie de la lire, & il m'a promis de se faire apporter ici la cassette où elle est. Cette lettre, dit-il, caractérise la Comtesse. Sir Manly en étoit amoureux, & ne la voit point encore sans émotion. Il lui écrivit qu'il l'aimoit, & c'est la réponse à sa déclaration que j'attends: dès que j'aurai cette merveilleuse épître, je vous en ferai part. Adieu, ma charmante amie.

L E T T R E X.

Jeudi, à Winchester.

Vous êtes, ma chere Henriette, d'une cruelle exactitude. Vous m'avez promis de ne point me parler de Milord d'Ossery, & vous me tenez parole avec une régularité que j'admire. Je ne voulois pas qu'on m'entretînt de ses sentimens, des miens, de la fantaisie qui le ramene à moi. Mais, me laisser ignorer s'il est encore à Londres, s'il compte y rester, ce qu'il y fait, s'il a cherché Milord Carlile; cela est dur, oui dur en vérité. On oblige quelquefois en manquant un peu à ses engagements..... Après tout, pourquoi cette vaine curiosité? Quel intérêt? Allons, continuez.... ne m'en dites rien.

Mon humeur devient fâcheuse; tout m'ennuie. Sir Henry me rend ce séjour désagréable; il m'obsede, me fatigue; je ne vois que lui; il me cherche, me trouve, me suit, me rencontre par-tout. A peine suis-je un instant dans mon cabinet, qu'il y arrive d'un air empressé. Vous croiriez, à le voir, qu'une affaire très-intéressante l'amene: eh bien! c'est qu'il n'a rien à me dire, pas même bon jour. Il va, vient, retourne

retourne, s'agite, arrache des mains de Betty tout ce qu'elle veut me présenter, dérange mes livres, les fait tomber, me demande du thé, en prépare, s'en va sans en prendre; rentre pour me dire qu'il est malade, accablé, qu'il se meurt. Il se promène les bras croisés, soupire, gémit, ne meurt point, & m'impaciente à lasser ma douceur, même ma politesse. Que je hais l'amour! que je hais tous ceux qui forment le dessein cruel de m'en inspirer! Sir James me demande en grâce un moment d'entretien; il forme un projet qu'il veut soumettre, dit-il, à ma décision; il me regarde d'un air, & me parle d'un ton.... Que me veut-il? J'ai une seule obligation à Milord d'Osbery; son souvenir sera mon éternel préservatif contre tout son sexe. Qui pourroit me paroître aimable après Milord d'Osbery? Qui m'inspireroit de la confiance, quand Milord d'Osbery m'a trompée? Que tout ce que je vois est différent de lui!.... Mais, ma chère! il n'y faut plus penser; n'est-ce pas?... Hélas, qu'il est difficile d'oublier!

Voilà la Lettre que je vous ai promise; Sir Manly m'a permis d'en prendre une copie: vous aurez la bonté de me la renvoyer.

*Milady , Comtesse de SUNDERLAND ,
à Sir MANLY.*

» **M**ON estime pour Sir Manly m'engage à lui
 » parler avec une franchise dont je me dispen-
 » serois peut-être à l'égard d'un autre. Vous
 » êtes aimable , Monsieur , bien fait , modeste :
 » vous paroissez prudent , & je vous crois dis-
 » cret. Tant de qualités , si vous y joignez la
 » constance , rendront heureuse une femme qui
 » vous aimera. Elles justifieront son choix à ses
 » yeux , même à ceux des autres ; avantage peu
 » commun , & qui me décideroit en votre fa-
 » veur , si l'amour étoit un sentiment auquel
 » mon cœur pût s'abandonner. Ce n'est point
 » sur un préjugé , dès long-tems affoibli dans
 » nos idées , que j'établis les raisons qui me
 » portent à fuir cette passion. L'usage est d'avoir
 » un amant ; cet usage est reçu , & peut-être ne
 » m'en estimerois-je pas moins , si mon goût
 » me décidoit pour lui. Ce que je dois à Milord
 » Sunderland me retiendroit davantage , s'il
 » avoit eu la bonté de se souvenir que nos pro-
 » messes étoient mutuelles. Il m'a négligée dans
 » un tems où mon plus tendre attachement pou-
 » voit être le prix de ses moindres complaisances.
 » Je lui rends grace de m'avoir laissée à l'indiffé-

» rence qu'il méritoit de m'inspirer : la mienne
 » est extrême ; il la connoît ; & si je n'en donne
 » pas des marques publiques , c'est seulement
 » par égard pour moi-même , parce que je ne
 » crois pas décent de montrer du mépris pour
 » l'homme dont je porte le nom.

» Livrée à mes réflexions , j'ai long - tems
 » considéré le monde , les différens âges de la
 » vie , la durée des choses , ou , pour mieux
 » dire , leur perpétuelle variété. Mon étude la
 » plus sérieuse a été d'examiner mon sexe , ses
 » vertus , ses écarts ; j'ai cherché les ressources
 » qui nous étoient données pour nous aider dans
 » les positions difficiles où nous nous trouvons ,
 » soit dans l'éclat de la jeunesse , soit sur le re-
 » tour de nos ans. J'ai vu , Monsieur , que la co-
 » quetterie , la foiblesse & la vanité , étoient le
 » partage des deux sexes , mais particulièrement
 » celui du mien. La vanité , bien entendue &
 » tournée vers le grand , fait des femmes ver-
 » tueuses. La coquetterie ménagée fait des
 » femmes agréables ; la foiblesse en fait de
 » deux sortes , dont les unes sont malheureuses ,
 » & les autres méprisables. Notre goût nous
 » range indispensablement dans une de ces
 » classes ; le mien m'a décidée ; j'ai de la vanité.
 » Celle qui n'a estimé que le frivole avantage

» d'être belle , passe une partie de sa vie à
 » s'applaudir de ses charmes ; & l'autre , à en
 » regretter tristement la perte. Quel person-
 » nage joue une Coquette , lorsqu'elle n'a plus
 » de cet état, que le ridicule d'y prétendre en-
 » core ! Les femmes foibles sont à plaindre : le
 » plaisir que leur a donné la sensibilité de leur
 » cœur , est un écueil pour leur raison. Trop
 » souvent elles conservent l'habitude d'aimer ,
 » long tems après qu'elles ont perdu le don de
 » plaire. Elles deviennent le jouet des ingrats ,
 » & l'objet de la risée d'une jeunesse vile, inté-
 » ressée , qui les recherche , les trompe & les
 » déshonore.

» La vanité n'a aucun de ces inconvéniens ;
 » elle jouit du passé , du présent , de l'avenir ;
 » a toujours les mêmes plaisirs , l'âge ne les dé-
 » truit point ; elle s'aime , s'admire dans tous
 » les tems. N'est on pas plus heureux, Monsieur,
 » par un sentiment qu'on est sûr de conserver ,
 » que par ceux qui assujettissent nos goûts , &
 » font dépendre notre bonheur du caprice & de
 » l'inconstance des autres ? De quelque façon
 » que vous pensiez sur mon choix , croyez que
 » rien ne peut m'y faire renoncer. Si mon ami-
 » tié vous est chère , abandonnez pour jamais
 » l'inutile projet de troubler la douceur de ma

» vie ; & par une conduite conforme à mes
 » principes, rendez-vous digne de ma con-
 » fiance & de mon estime. »

Toujours Jeudi.

Eh bien ! voilà une femme très-respectable ,
 très-respectée : pourquoi ? parce qu'elle a eu
 l'avantage de s'aimer assez , pour ne point en
 aimer un autre. Elle a fait l'admiration de tout
 le monde ; mais elle n'a fait le bonheur de per-
 sonne , pas même le sien peut-être. Que de
 combats à soutenir contre ce penchant si natu-
 rel , qui nous porte à quoi , ma chere ?
 hélas ! à gémir un jour de la perte d'un bien
 Eh ! quel bien ? Celui qu'un instant peut changer
 en amertume , est-il donc si estimable ? Sa
 possession donne-t-elle des plaisirs assez grands ,
 pour compenser les peines dont la privation
 nous accable ? . . . Je ne fais comment j'envisage
 la raison de la Comtesse , ses vertus ; mais cette
 première classe des femmes foibles me paroît
 celle des bons cœurs.



 L E T T R E X I.

Vendredi, à Winchester.

QUOI, ma chere Henriette, il est parti ! on ne fait où il est allé ? Vous craignez que ce ne soit en France Eh ! pourquoi le craindre ? . . . Ah ! qu'il s'en aille, qu'il reste, qu'il voyage, qu'il demeure, que m'importe ! quel intérêt dois-je y prendre ? Il est mort pour moi Cependant il m'est doux de penser qu'il ne l'est que pour moi.

Je suis triste, ma chere amie ; je ne fais ce que j'ai : le dégoût & l'insipidité sont répandus autour de moi : la façon dont on vit ici me lasse, & ne me dissipe point. Un jeu ruineux, de longs repas, beaucoup de musique, toujours du bruit, peu de repos, aucun des agrémens qu'on se promet aux champs Vous êtes sûre que Milord d'Ossery n'est plus à Londres ; mais si sa maison y est établie, c'est une marque *En France !* Pourquoi plutôt *en France* qu'ailleurs ? La Duchesse de Pembroke, qu'il a aimée, vient d'y passer Peut être a-t-il repris pour elle cette passion qui jadis Milord Carlile ne vous cache-t-il rien ? La façon dont

il m'écrit, me donne des soupçons. . . . Eh ! que me fait tout cela ? Pourquoi m'en inquiétero-je ? Lady Elisabeth vous prie de lui envoyer un domino blanc très-galant, c'est-à-dire, très-garni. Envoyez-m'en un aussi ; qu'il soit. . . mon dieu, comme vous voudrez, ma chere. C'est pour un bal que donne Milord Vinchester. On est fatigué de plaisirs ici. . . Partir sans voir Milord Carlile, sans chercher à vous connoître, à vous parler ; ne faire aucunes démarches pour savoir où je suis, pour s'assurer. . . . étrange, inconcevable créature ! Il paroissoit plein d'ardeur ; il ne pouvoit *vivre sans me revoir*, sans *m'appaiser*. *Recouvrer son cœur, ou mourir*, disoit-il à Betty, le jour qu'elle vint toute pleurante me supplier de le revoir, de lui parler ; & il s'en va ! il s'en va, ma chere, & ne voit pas Milord Carlile. . . . Quelque part qu'il soit, je lui souhaite tout le bonheur que je desirerois pour moi-même. . . . Mais, d'où vient semblez-vous m'accuser de dureté, me faire un reproche de son départ ? Ah ! ma chere Henriette, vous aimez Milord Carlile bien plus que vous ne le croyez. Vous prenez son style sans vous en appercevoir. Adieu, voilà Sir Henry ; je suis très-propre aujourd'hui à converser avec lui.

L E T T R E X I I .

Samedi , à Vinchester.

J E m'ennuie ici , ma chere ; je m'y ennue beaucoup. Que j'ai déjà regretté votre cabinet , le mien , la douceur de ces entretiens , que la confiance rend si vifs ; ces amusemens simples , ces lectures utiles ! Si quelque chagrin nous touche , & vient troubler notre tranquillité , au moins la froideur n'est jamais entiere avec nous. Il semble que l'on soit libre ici ; & la contrainte est cachée sous cette liberté apparente. On y fait ce que l'on veut ; mais on n'y dit point ce que l'on pense. Que le grand monde , que cette société brillante , appelée la bonne compagnie , donnent peu de satisfaction à ceux qui les examinent ! Ce n'est ni le goût , ni le cœur , pas même l'espérance du plaisir qui rassemble ces êtres bizarres , nés pour posséder beaucoup , desirer davantage , & ne jouir de rien. Ils se cherchent sans s'aimer , se voient sans se plaire , & se perdent dans la foule sans se regretter. Qu'est ce donc qui les unit ? L'égalité du rang , de la fortune , l'usage , l'ennui d'eux mêmes , ce besoin de s'étourdir qu'ils sentent continuel-

lement, & qui semble attaché à la grandeur ; aux richesses, à l'éclat, enfin à tous les biens que le Ciel n'a pas également départis à toutes les créatures.

Quels liens, ma chere, & quels amis pour moi ! Peu accoutumée à déguiser mes sentimens, puis je me plaire avec ceux auxquels je ne saurois les montrer sans réserve ? Il faut être dans une situation fort heureuse, pour s'amuser des gens qu'on aime peu, ou qu'on n'aime point du tout. Mais je suis bien réfléchissante ; je vous lasse peut-être. Adieu. De quelque humeur que je sois, je vous aime toujours : ah ! oui, de tout mon cœur.



 LETTRE XIII.

Dimanche, à Vinchester.

DEUX de vos Lettres! il n'est point revenu . . . on ne sait où il est . . . Une de Milord Carlile . . . Il ne m'apprend rien ; mais il me gronde , & très-fort , & avec de l'humeur qu'il veut me faire prendre pour de l'amitié pour de la raison Oh ! je lui répondrai , en vérité . Il se plaint de vous , du peu de complaisance que vous lui Marquez . Aussi , ma chere Henriette , pourquoi ne voulez-vous pas lui dire ce que vous savez comme moi-même , ce que j'ai consenti que vous lui apprissiez ? Vous ne voulez pas faire connoître à cet homme , combien un autre a été aimé . Cette excuse est désobligeante : a-t-il tort d'en être fâché ? Quoiqu'il soit mon meilleur ami , j'ai une sorte de répugnance à lui avouer mes foiblesses : pourtant je lui dirai tout : il verra du moins qu'il n'entre dans mon ressentiment aucun des caprices tant reprochés à mon sexe . Vous n'êtes pas bien avec Sir Henry ; c'est un malheur que je ne puis vous dissimuler . Il m'a demandé hier pourquoi vous aviez remis à l'é.é votre mariage

avec Milord Carlile : je lui ai dit que c'étoit pour attendre le retour de votre Oncle , dont l'ambassade finissoit dans ce tems. Un quart-d'heure après , il m'a fait exactement la même question , & moi positivement la même réponse. *Cruelle fille , s'est-il écrié ! imposer une loi si dure ! Si j'étois Carlile ! Si vous l'étiez , Monsieur. Je crois.... Vous croyez ? J'espere que Milady ne peut s'offenser..... Mais je vous prie , si vous étiez Carlile.... Je n'ose parler.... J'ai le malheur de vous révolter.... de vous être importun.... Pourtant Milady.... pourtant....* Là - dessus il s'est levé , a pris le Ciel à témoin de je ne fais quoi , s'est promené à grands pas , a commencé une conversation avec lui-même ; & tout cela d'un air si sombre , si triste , si lugubre , & puis il est resté si déconcerté..... Mais le voici , plus morne , plus malade , plus mort que jamais : il m'apporte des pamphlets : je suis sûre qu'ils ne valent rien.





LETTRE XIV.

Lundi , à Winchester.

J'ÉCRIS à Milord Carlile , & je lui donne ces détails qu'il n'a pu obtenir de vous. Son ancienne amitié pour le Comte d'Ossey , lui persuade que le procédé dont je me plains , ne sauroit être impardonnable. Il en jugera autrement , je l'espère : il ne lui restera plus de prétexte pour tous les lieux communs dont il me fatigue. A vous dire la vérité , ma chere Henriette , je ne voudrois pas qu'un autre vît cette Histoire. Il me paroît fort défagréable d'en avoir une ; & si j'y pensois sérieusement , je la déchirerois peut-être. J'ai passé une partie de la nuit à l'écrire : je ne saurois vous exprimer combien cette occupation m'a agitée. Dès que Milord Carlile aura lu ce cahier , faites - moi le plaisir de le brûler. Je ne réponds pas à votre jolie Lettre : ma chere , vous étiez bien gaie quand vous m'avez écrit ; je ne le suis point assez à présent pour vous répondre.



L E T T R E

De Milady CATESBY, à Milord CARLILE.

NON, Milord, je n'ai point un *esprit d'obstination* qui me porte à me *chagriner*, pour faire *partager mes peines à un autre*; mais j'ai la noble fermeté qui distingue les cœurs généreux de ces petites âmes, toujours prêtes à recevoir les impressions qu'on veut leur donner. Déterminée dans mes résolutions par des principes sûrs, je suis capable de tous les efforts que l'honneur exige; & ce que je croirai me devoir, décidera toujours de mes projets de conduite & de mes idées de bonheur. *C'est un homme, dites vous, qui a des torts; il les sent; il revient; vous rejetez ses soumissions; ce procédé est peu d'accord avec votre caractère: vous aimez encore; vous êtes encore aimée; vous devez oublier; vous devez pardonner.* Pourquoi le dois-je, Milord? Lorsque vous eûtes querelle avec le Chevalier Sternill, c'étoit un homme, qui dans un moment de délire, vous avoit insulté; il reconnoissoit sa faute; il l'avoit; il offroit de vous faire toutes les réparations qui étoient en son pouvoir: vous saviez

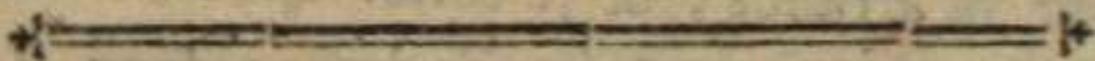
qu'il vous aimoit : cependant vous refusâtes de l'entendre ; rien ne put vous faire consentir à un accommodement ; & pour un geste douteux , un mot échappé dans la chaleur d'une folle dispute , vous étendîtes mort à vos pieds celui que vous aviez nommé cent fois votre ami. Quelqu'un blâma-t-il votre *inflexibilité* ? Pourquoi pardonnerois-je , moi que l'on a insultée avec réflexion , de dessein prémédité , sous le voile de l'amitié , de l'amour , de tous les sentimens qui peuvent toucher un cœur tendre & reconnoissant ? Eh ! quel droit un sexe a-t-il de se jouer de la douceur & de la bonté de l'autre ?

Si l'usage a rendu le point d'honneur différent entre nous , si je ne suis point forcée à me venger avec éclat ; mon ressentiment doit-il en être moins vif ? Doit-il céder aux avances d'un ennemi , qui , pour bien moins eût payé de sa vie , l'outrage qu'il vous auroit fait ? Encore une fois , quels sont vos droits pour insulter ou punir ? Quel orgueil vous persuade que vous pouvez punir , quand vous croyez que je dois pardonner ?

Ne me donnez point des préjugés pour des loix , Milord , ni l'usurpation comme un titre : le tems & la possession affermissent le pouvoir de l'injuste , mais ne le rendent jamais légitime.

Dans cette route difficile où nous voyageons ensemble, le Ciel nous a placés sur la même ligne; je puis marcher votre égale, & je n'admets point de distinctions entre des créatures qui sentent, pensent & agissent de même.

Mais je hais à disserter; & quoique votre Lettre soit très-propre à m'animer, je ne porterai pas ce sujet plus loin. Je veux bien vous donner ces détails que vous desirez; je consens même à vous prendre pour juge entre Milord d'Ossery & moi: prête à en appeller pourtant, si vous osiez me condamner sur les faits que je vais vous exposer.



HISTOIRE

*De Milady JULIETTE CATESBY, & de
Milord D'OSSERY.*

» CE que je vais vous confier, n'est intéres-
 » sant que pour un ami. Encore fort occupée
 » de mes chagrins, je puis convenir pourtant
 » qu'ils n'ont d'extraordinaire que la façon dont
 » je les ai sentis; mais la diversité de nos carac-
 » teres met une extrême différence dans notre
 » manière d'envisager les événemens: je n'ai

» pu me consoler d'un malheur, qui peut être
 » eût été léger pour un autre.

» Mariée à seize ans, veuve à dix-huit, je
 » revins à Londres comme vous en partiez pour
 » aller à Vienne. Rien ne me promettoit alors
 » la fortune considérable que je possède aujourd'hui
 » d'hui Sans ambition, sans amour pour le faste,
 » je ne la desirois pas cette fortune. Hélas ! que
 » mon frere n'en jouit-il encore ! quels biens
 » me le feroient oublier ! que ne puis-je perdre
 » tout ce vain éclat, & recouvrer un ami si
 » cher ! Vous l'aimiez, Milord, & vous savez
 » combien mes regrets sont fondés. Il partit
 » pour la France, & je restai chez ma tante
 » qui nous servoit de mere à tous deux. Lady
 » Nancy, sa fille, ayant été mariée à Milord
 » d'Ormond, & ma tante lui cédant sa maison
 » dans Pallmall, un arrangement convenable
 » me fit demeurer avec Lady d'Ormond.

» L'extrême jalousie de Milord Catesby m'a-
 » voit accoutumée à la retraite ; je me plaisois
 » peu dans le grand monde ; la lecture & la
 » musique occupoient tous mes momens. On
 » me trouvoit aimable ; on me le disoit ; mais,
 » sans être insensible au plaisir de l'entendre
 » dire, je l'étois beaucoup aux soins de mes
 » amans. Je riois de leurs transports ; & badi-
 » nant

» nant des erreurs où l'amour conduit, je croyois
 » que la raison & la fierté me les feroient tou-
 » jours éviter.

» Peu de tems après le mariage de ma cou-
 » sine, nous partîmes pour le Comté d'Erford.
 » Milord, Comte d'Ossery, & le Chevalier
 » d'Orsey, revinrent alors, l'un de France,
 » & l'autre d'Italie. Comme ils étoient tous
 » deux amis de Milord d'Ormond, ils furent
 » priés par lui de venir à Erford : ils tarderent
 » peu à s'y rendre, & ils arriverent ensemble.
 » J'étois avec Milady d'Ormond, lorsque son
 » mari les lui présenta : le premier regard que
 » je portai sur l'un des deux, décida pour ja-
 » mais mon goût & mes penchans.

» Milord d'Ossery montroit un grand éloi-
 » gnement pour la tendresse. Avant de l'avoir
 » vu, j'étois fort indifférente : cette conformité
 » d'humeur, dont on nous railloit quelquefois,
 » fut le premier lien de l'amitié qui nous unit
 » d'abord ; il parloit souvent de l'amour ; mais
 » c'étoit toujours pour s'en plaindre : il paroif-
 » soit n'en connoître que les peines. Mon cœur
 » déjà sensible pour lui, prenoit un secret in-
 » térêt à ses discours : je me les répétois quand
 » j'étois seule ; & pensant qu'il regrettoit une
 » infidelle, je partageois ses chagrins. Je m'éton-

» nois qu'on eût cessé de l'aimer ; il me sembloit
 » qu'une femme qui avoit pu le trahir ou l'a-
 » bandonner , étoit née plus perfide que toutes
 » les autres.

» Je passai un peu de tems sans faire atten-
 » tion au plaisir que je sentoiss , en voyant le
 » Comte ; je m'y livroiss , & n'y réfléchissoiss
 » point ; je trouvoiss seulement que depuis son
 » séjour à Erford , tout étoit devenu plus inté-
 » ressant pour moi.

» Le Chevalier d'Orsey se déclara mon
 » amant ; vous savez que ses passions sont vives,
 » mais de peu de durée ; il se montra bientôt
 » empressé , ardent , & ne me parut qu'importun.
 » Milord d'Ormond souhaitoit qu'il pût
 » me plaire ; il lui avoit même donné des espé-
 » rances : je les détruisiss dès qu'on m'en parla.
 » Le Chevalier prit de l'humeur , & me devint
 » insupportable : il étoit triste , jaloux , incom-
 » mode , boudoit souvent , & passoit des jours
 » entiers à la chasse pour m'éviter. Milord d'Of-
 » sery me badinoit sur ses absences : il m'assu-
 » roit en riant qu'elles m'affligeoient , & s'of-
 » froit à me représenter le Chevalier. Il pre-
 » noit sa place près de moi , l'imitoit dans ses
 » soins , choisissoit des fleurs , & me les pré-
 » sentoit avec cette contenance timide , cet air

» sombre, dont l'amour malheureux ne peut se
 » défendre, & qui ajoute à l'ennui qu'il ins-
 » pire. Le Comte mêloit tant d'agrémens à tout
 » ce qu'il faisoit, que cette plaisanterie se ré-
 » pétoit sans y perdre. Elle nous engageoit à
 » nous chercher; & quand nos entretiens pre-
 » noient un tour plus sérieux, Milord d'Of-
 » fery plaignoit le Chevalier, & me disoit qu'il
 » n'imaginait point de malheur égal à celui de
 » m'aimer & de me déplaire.

» Un matin que je m'étois promenée assez
 » long-tems avec Sir d'Orsey, par un de ses ca-
 » prices ordinaires, il changea tout-à-coup d'hu-
 » meur, & parut fort enjoué : Milord d'Offery
 » prit un air sérieux; je vis de la froideur dans
 » ses regards; je m'en inquiétai; un mouvement
 » inconnu se fit sentir à mon cœur, & me causa
 » la plus grande agitation. Je voulois parler au
 » Comte, lui demander le sujet de sa tristesse;
 » mais loin de saisir les occasions que je lui don-
 » nois de s'approcher de moi, il ne parut pas
 » même faire attention à mon dessein. Les
 » heures passerent & le jour finit, sans qu'il m'eût
 » marqué la moindre préférence, sans qu'il eût
 » daigné m'adresser une seule parole. Qu'il me
 » parut long ce jour! quel dépit je sentoais contre
 » Milord d'Offery! j'en ressentais tant, que

» je croyois le hair. Dès que je fus seule , des
 » larmes s'échapperent de mes yeux ; elles dissi-
 » perent l'oppression de mon cœur , & me lais-
 » serent la liberté de réfléchir sur la cause se-
 » crette du sentiment qui les faisoit couler.

» Pourquoi me troubler de la froideur de
 » Milord d'Ossery ? Pourquoi desirois-je de lui
 » parler ? Qu'avois-je à lui dire ? Et quel intérêt
 » devois-je prendre au changement de son hu-
 » meur ? Ces questions , que je me fis à moi-
 » même , me découvrirent le penchant auquel
 » je m'étois livrée sans le connoître.

» Vous le dirai-je , Milord ? En osant me
 » l'avouer , j'eus la foiblesse de me le pardonner.
 » Je trouvois Milord d'Ossery si digne d'être
 » aimé ; l'agrément de son esprit , les graces de
 » sa personne , son air , ses traits , la noblesse
 » de ses sentimens , mille qualités aimables , les
 » vertus qu'il possédoit , celles que mon amour
 » lui prêtoit , tout en lui me parut propre à
 » augmenter ma tendresse & à la justifier ; je
 » me promis de ne jamais la faire éclater ; mais
 » je me promis aussi de la conserver toujours.

» On me trouva le lendemain un air d'abat-
 » tement , qui fit craindre pour ma santé. Mi-
 » lord d'Ossery laissa voir tant d'inquiétude , se
 » montra si touché de ma langueur , que l'intérêt

» vif qu'il y prit, la diffipa bientôt. En le
 » voyant, en l'écoutant, ma gaîté renaiſſoit,
 » & ramenoit ſur mon viſage l'éclat que le
 » chagrin en avoit banni. Depuis ce jour, j'ob-
 » ſervai mes démarches : le Comte me montra
 » bien plus d'amitié ; mais il ne me monroit
 » que de l'amitié.

» L'hiver nous ramenant à Londres, je vis
 » Milord d'Oſſery moins ſouvent : je devins
 » trille, rêveuſe ; je ſentis du dégoût pour tous
 » les amuſemens qui me ſuffiſoient avant que
 » mon cœur ſe fût donné. Lady Henriette étoit
 » alors à Veniſe avec ſon pere. Privée de la
 » ſeule amie à laquelle j'aurois oſé confier mon
 » trouble, je veillois ſans ceſſe ſur moi-même
 » pour le cacher. Quelquefois je rougiſſois de
 » mon amour ; je regrettois ma première tran-
 » quillité ; je ne voulois plus me livrer à mes
 » ſentimens ; je les combattois, j'examinois le
 » Comte avec attention ; je lui cherchois des
 » défauts ; je ſouhaitois qu'il pût me déplaire :
 » mais plus je le regardois, plus je l'écoutois ;
 » plus je me perſuadois qu'il étoit vraiment
 » digne de tout l'amour que je ſentois pour lui.

» Le Chevalier d'Orſey, dont la légéreté
 » étoit extrême, las de mon indifférence, offrit
 » ſes vœux à Miſs Germain ; ſon infidélité nous

» rendit amis : comme sa nouvelle maîtresse
 » étoit souvent avec moi , il me prioit de ne
 » pas lui apprendre à le maltraiter. Milord d'Of-
 » fery étoit toujours mêlé dans nos entretiens :
 » nous parlons sans le vouloir , de l'objet qui
 » nous plaît ; son nom est sans cesse sur le bord
 » de nos levres : on veut en vain se retenir ; il
 » échappe : on l'a prononcé cent fois , avant
 » de songer qu'on ne vouloit pas le prononcer
 » une seule. Soit que le Chevalier m'eût péné-
 » trée & voulût se venger , soit qu'il le pensât
 » en effet , il me répétoit à tous momens qu'il
 » plaindroit beaucoup une femme qui s'attache-
 » roit à Milord d'Offery. Il me le peignoit so-
 » lide , aimable , généreux , mais insensible. Le
 » Chevalier me chagrinoit par ses discours :
 » pourtant je ne me laissois point de les entendre :
 » c'étoit parler de Milord d'Offery ; & tout ce
 » qui m'entretenoit de Milord d'Offery , avoit
 » un charme attrayant pour moi.

» Je passai une partie de l'hiver dans l'in-
 » certitude & l'agitation ; les regards du Comte ,
 » ses assiduités redoublées , mille petits soins que
 » le cœur seul fait prendre , & que lui seul fait
 » apprécier ; tout me persuadoit qu'il m'aimoit :
 » mais il ne me le disoit pas ; & ce doute in-
 » séparable de l'amour , cette crainte qui élève

» des obstacles à nos desirs & détruit nos espé-
 » rances , me faisoit toujours rejeter les preuves
 » que je croyois avoir de sa tendresse. Tant
 » que Milord d'Offery étoit près de moi , une
 » paix douce calmoit mes sens ; mes vœux les
 » plus chers me paroissoient remplis ; & dès qu'il
 » s'éloignoit , je sentoisi renâître toutes mes
 » inquiétudes.

» Nous étions un soir dans le cabinet de Mi-
 » lady d'Ormond ; tout le monde jouoit , ex-
 » cepté le Comte & moi ; j'étois debout , ap-
 » puyée sur le fauteuil de Lady Bedford , dont
 » je voyois le jeu. Elle appella Milord d'Offery
 » pour lui parler ; il se pencha vers elle ; un
 » mouvement que le hasard me fit faire , posa
 » ma main sur celle du Comte. Je la retirai ;
 » mais lui , me fixant avec un regard passionné ,
 » se hâta de porter la sienne à sa bouche , &
 » baisa l'endroit que je venois de toucher. Je fus
 » émue de cette action ; elle m'attendrit ; elle
 » me charma ; & du reste du soir , je ne pus me
 » défendre , en regardant le Comte , de ce trou-
 » ble , de cet embarras qui dit si bien ce qu'on
 » s'efforce de taire.

» Pardonnez , Milord , si je m'étends sur de
 » si foibles détails : cette cruelle passion m'a
 » été si chère , tout ce qui s'y rapporte , est

» encore si vif dans ma mémoire , qu'il m'est
 » impossible d'en parler , fans me rappeler les
 » circonstances qui m'ont conduite à me livrer
 » à ce malheureux penchant.

» Au commencement du printems nous re-
 » tournâmes à Erford : Milord d'Ossery voulut
 » être du voyage ; j'en ressentis une joie extrême :
 » je me flattai qu'il y venoit pour moi seule ; je
 » lui fus gré de me préférer aux amusemens que
 » la Cour , Bath & Tunnebrige , pouvoient lui
 » offrir. Hélas ! je ne fus que trop sensible à ce
 » léger sacrifice.

» Moins gênés qu'à Londres , nous passions
 » des heures entieres dans ces beaux jardins
 » que Milord d'Ormond a pris plaisir à rendre
 » délicieux par les plantes rares , les bosquets
 » & la quantité de fleurs dont il les a fait
 » orner. Le Comte me perfectionnoit dans
 » le françois , & je lui enseignois l'espagnol :
 » nos lectures nous conduisoient à des réflexions
 » dont nos sentimens étoient le principe. A
 » chaque instant le secret de notre cœur paroif-
 » soit prêt à nous échapper ; nos yeux se l'étoient
 » déjà dit , lorsque lisant un jour une Histoire
 » touchante de deux tendres amans qu'on sé-
 » paroit cruellement , le livre tomba de nos
 » mains ; nos larmes se mêlerent ; & saisis tous
 » deux

» deux de je ne fais quelle crainte , nous nous
 » regardâmes. Il passa un bras autour de moi ,
 » comme pour me retenir ; je me penchai vers
 » lui ; & rompant le silence en même tems ,
 » nous nous écriâmes ensemble : *Ah ! qu'ils*
 » *étoient malheureux !*

» Une entiere confiance suivit cet attendris-
 » sement. Mylord d'Ossery me découvrit enfin
 » les sentimens que je lui avois , disoit-il , inf-
 » pirés dès le premier instant où il m'avoit vue.
 » Il m'apprit les raisons qu'il avoit eu de con-
 » traindre les mouvemens de son cœur , natu-
 » rellement porté vers l'amour. Vous savez qu'il
 » étoit prêt d'épouser Lady Charlotte Chester ,
 » lorsque le vieux Duc de Penbroke se présenta
 » & fut agréé dans sa recherche. Lady Char-
 » lotte préféra , à l'amant aimable qui lui étoit
 » attaché , qu'elle feignoit d'aimer , un titre qu'il
 » n'espéroit point alors , ayant deux freres , tous
 » deux ses aînés. Cette fille ambitieuse dégoûta
 » Milord d'Ossery de tout un sexe qu'il crut
 » incapable de tendresse & de fidélité. Il quitta
 » Londres , & conserva encore , lorsqu'il vint
 » à Erford , la crainte de s'engager : elle fut
 » bientôt dissipée par l'espoir de trouver en moi
 » un cœur formé pour le sien. Il oublia la Du-
 » chesse , & ne s'occupa que du plaisir de se

» livrer à l'amour que je lui donnois , & qu'il
» me cachoit.

» Avec quel feu il me le peignit cet amour
» Combien de fois il me jura que son bonheur ,
» que sa vie dépendoit du retour que j'accor-
» derois à sa tendresse ! Que ses regards étoient
» touchans ! Quelle ardeur dans ses expressions !
» Ses discours , le son même de sa voix péné-
» troient mon ame : toutes ses paroles s'y gra-
» voient pour ne s'en effacer jamais.

» Ah , Milord ! quel moment ! L'aveu d'un
» amour qu'on partage est un trait de lumière
» qui porte un nouveau jour dans nos idées.
» Un charme inconnu se répandit sur tout ce
» qui m'environnoit : les objets changerent à
» mes yeux ; ils devinrent plus rians , plus ai-
» mables : je vis la nature s'embellir autour de
» moi. Ce jardin où je venois d'apprendre que
» j'étois aimée , me parut le séjour d'un être
» bienfaisant , dont la main déchiroit le voile
» qui m'avoit caché le bonheur. Interdite , saisie
» d'étonnement & de joie , comment aurois-je
» pu renfermer des mouvemens rapides , &
» sentis pour la première fois ? Eh ! pourquoi
» les aurois je contrainsts ? Je laissai voir à mon
» amant tout le plaisir qu'il venoit de faire passer
» dans mon ame : il en jouit , & l'augmenta par

» les transports, par la reconnoissance avec
 » laquelle il reçut les sermens que je lui fis de
 » l'aimer toujours. Depuis cet instant, Milord
 » d'Ossery réunit tous les penchans de mon
 » cœur, & je ne respirai plus que pour aimer
 » Milord d'Ossery.

» C'est dans ce tems que le Duc de Suffolk
 » vint à Erford, il y passa six semaines, & prit
 » pour moi cette passion qu'il conserve encore.
 » Pourquoi ne puis-je la payer d'un sentiment
 » plus tendre que l'estime? Une ardeur si conf-
 » tante devoit bien l'emporter sur le souvenir
 » d'un ingrat. Milord-Duc me fit parler; mes
 » refus l'affligèrent sans l'offenser: il imagina
 » facilement que le rang de Duchesse, une for-
 » tune immense, l'homme le mieux fait & le
 » plus justement estimé, n'étoit point un parti
 » auquel on pût renoncer sans un fort attache-
 » ment pour un autre. Il s'en expliqua avec
 » Milord d'Ormond, qui l'assura du contraire,
 » mais sans pouvoir le persuader. Je ne doute
 » point que les soupçons ne soient tombés sur
 » Milord d'Ossery: je le crois d'autant plus,
 » que depuis il n'a jamais prononcé son nom
 » devant moi, égard dont je lui saurai toujours
 » gré.

» Nous cachions avec soin notre secrette

» intelligence , sans autre raison qu'un peu de
 » honte d'avoir changé : nous nous voyions sans
 » cesse , & la nuit , nous nous écrivions ce que
 » nous n'avions pu nous dire pendant le jour.
 » Que ce tems est encore cher à mon souvenir !
 » Que je vivois heureuse ! Quel bien est com-
 » parable à la douceur d'aimer un homme qui
 » nous paroît digne des plus tendres affections
 » de notre cœur , qui nous aime , nous le dit ,
 » nous le répète à chaque instant ; dont tous
 » les desirs se confondent avec les nôtres !
 » Quel plaisir de l'attendre , de le voir paroître ,
 » de lever sur lui des yeux que sa présence
 » anime , de lire dans les siens qu'on est belle
 » & qu'on lui plaît ! Qu'il est flatteur de se
 » voir l'objet de ses soins , de ses préférences !
 » d'imaginer qu'il ressent tous les transports
 » qu'il excite , qu'il jouit de tous les plaisirs
 » qu'il donne ! . . . Ah , Milord ! pourquoi la
 » légèreté de notre cœur , l'inconstance de nos
 » idées , changent-elles en amertume un senti-
 » ment si doux ? D'où vient que de deux per-
 » sonnes qui ont l'égal pouvoir de se procurer
 » un bonheur si grand , si vrai , une des deux s'en
 » dégoûte , cesse de le sentir , & livre l'autre à
 » d'éternels regrets ? . . . Aimable sensibilité ! pré-
 » sent cher & flatteur ! non , ce n'est pas vous

» qui nous rendez malheureux ! notre inquié-
 » tude naturelle , nos caprices empoisonnent les
 » dons du Ciel , & nous font prodiguer fans en
 » jouir , les biens précieux qu'il nous accorde !
 » Six mois se passerent dans cette agréable
 » situation. Vers le milieu de l'automne , Mi-
 » lord d'Offery fut obligé d'aller à Londres pour
 » assister aux noces de Milord Portland , qui
 » épousoit Lady Mortimer. Il montra une ré-
 » pugnance extrême lorsqu'il fallut partir , &
 » me quitta avec une douleur véritable. Il m'é-
 » crivoit deux ou trois fois par jour ; ses lettres
 » étoient remplies de la plus grande tendresse ;
 » il ne parloit que du desir de revenir , de me
 » revoir , & de l'espoir de former bientôt avec
 » moi , la même chaîne qu'il venoit de voir
 » ferrer. Mes réponses lui exprimoient l'ennui
 » que me causoit son absence , ennui que rien
 » ne pouvoit dissiper. Il revint enfin , & la joie
 » de le revoir effaça le souvenir des tristes jours
 » que j'avois passés sans lui.

» Les premiers transports de cette joie étant
 » calmés , je crus m'appercevoir d'un peu de
 » mélancolie dans les regards du Comte ; je lui
 » en demandai le sujet , avec ce tendre intérêt ,
 » qu'un cœur vraiment touché prend aux moin-
 » dres inquiétudes de ce qu'il aime. Un jour

» que je le pressois de me confier ses peines ;
 » je vis ses yeux mouillés de quelques larmes ;
 » il s'efforça de me les cacher ; & détournant
 » son visage : Ah ! me dit-il, en s'interrompant
 » plusieurs fois, j'ai un reproche à me faire,
 » un reproche qu'à chaque instant vos bontés
 » rendent plus vif ! Permettez-moi de ne pas
 » m'expliquer sur ce qui le fait naître : si je
 » parlois, vous m'en aimeriez bien moins ; vous
 » ne m'aimeriez plus, peut-être. Je ne suis pas
 » digne de ce cœur que vous m'avez donné ;
 « aucun homme n'en est digne. Que votre ame
 » est au-dessus de la mienne ! Que j'ai à rougir
 » auprès de vous ! Ah ! Lady Juliette ! est-ce
 » votre amant ? est-ce un homme aimé de vous,
 » qui a pu se préparer des remords ? ... Non,
 » je ne suis plus cet heureux amant qui croyoit
 » vous mériter.

» Cet étrange discours pénétra mon cœur
 » d'un trait douloureux : je le priai en vain
 » de m'ouvrir son ame toute entière ; il ne put
 » y consentir : je n'osai le presser, dans la crainte
 » d'augmenter sa peine. Le tems sembla l'adou-
 » cir, & diminua ma curiosité. Son amour étoit
 » toujours le même ; & sa tristesse se dissipant
 » peu à peu, je ne m'obstinai point à décou-
 » vrir son secret. Le Comte m'étoit si cher !

» je trouvois tant de douceur à lui sacrifier quel-
 » que chose ! comment aurois-je ramené un
 » sujet d'entretien qui pouvoit lui déplaire ou
 » l'affliger ?

» Nous partions d'Erford dans six jours. Mi-
 » lord d'Ossery m'avoit fait consentir à lui don-
 » ner la main un mois après notre retour à Lon-
 » dres ; j'avois souhaité d'attendre , pour m'unir
 » à lui, le retour de mon frere. Ses dernieres
 » lettres m'assuroient qu'il repasseroit la mer au
 » commencement de l'hiver. Milord d'Ossery
 » pouvoit prétendre à un parti plus riche que
 » je ne l'étois alors : cependant ma fortune suf-
 » fisoit au surcroît de dépense qu'une femme
 » devoit lui occasionner : elle me mettoit en
 » état de me passer de tous les avantages qu'il
 » vouloit me faire. On lui avoit envoyé un plan
 » des articles ; il avoit pris plaisir à les exami-
 » ner , à les rédiger avec moi. Nous étions d'ac-
 » cord sur tous les points, lorsqu'un soir Mi-
 » lord d'Ossery reçut un Courier qui le fit de-
 » mander avec beaucoup de mystere, & ne vou-
 » lut remettre ses dépêches qu'à lui-même. Il
 » avoit laissé le jeu où il étoit engagé , pour
 » aller parler à cet homme : mais au lieu de
 » revenir , il envoya prier Milord Arthur de
 » prendre son jeu. A l'heure du souper , un de

» ses gens vint dire qu'il se trouvoit un peu
 » mal , & qu'on le mettoit au lit.

» Jamais inquiétude plus vive ne se fit sentir
 » à mon cœur, que celle où me mit ce mes-
 » sage. Je n'imaginai point que le Comte fût
 » malade; mais je pensai qu'on venoit de lui
 » apporter une nouvelle fâcheuse. J'envoyai
 » plusieurs fois Betty favoir comment il se trou-
 » voit, & s'informer de ce qu'il faisoit. Elle
 » me dit d'abord qu'il étoit enfermé, & avoit
 » défendu à ses gens d'entrer. Ensuite elle ap-
 » prit de son valet-de-chambre, qu'il pleuroit
 » amèrement, paroissoit au désespoir, & que
 » jamais on ne l'avoit vu dans un état aussi
 » violent.

» Quelle nuit je passai ! Milord d'Ossery
 » étoit dans la plus profonde affliction; il s'en-
 » fermoit; il pleuroit; il avoit des peines, &
 » ne me cherchoit pas. En avoit-il qu'il ne pût
 » me confier ? Doutoit il de l'intérêt que je pre-
 » nois en lui ? Il avoit donc des secrets pour
 » moi ? Je me rappelai ses discours & son em-
 » barras dans les premiers momens de son re-
 » tour à Erford ; je commençai à craindre, sans
 » démêler ce que je craignois. La seule idée
 » qu'il versoit des larmes, faisoit couler les
 » miennes : je ne pouvois calmer mon trouble ;

» & le jour me surprit dans cette triste incer-
 » titude dont on brûle de sortir , & dont trop
 » souvent on regrette la perte.

» Dès que l'heure le permit , j'envoyai savoir
 » comment Milord avoit passé la nuit : on ré-
 » pondit qu'il ne s'étoit pas couché ; qu'il venoit
 » de s'habiller , & s'étoit mis à écrire. Milord
 » Arthur , sa femme , la Comtesse de Lindsey
 » & son fils , étoient les seuls étrangers qui res-
 » tèrent à Erford ; ils partoient ce même jour.
 » Pour éviter de me montrer , je fis dire que je
 » reposois , & j'allai me promener le long du
 » canal.

» Je marchai long-tems sans m'appercevoir
 » du chemin que j'avois fait. Comme je re-
 » venois , je vis Milord d'Offery qui s'avançoit
 » vers moi , mais si foible , si abattu , si changé,
 » qu'il étoit facile de juger , en le regardant ,
 » qu'un événement bien fâcheux , bien imprévu ,
 » le réduisoit dans cet état. Il me joignit , me
 » salua sans lever les yeux sur moi , prit une de
 » mes mains , la serra doucement , me con-
 » duisit dans un bosquet , où nous nous assimes
 » tous deux sans rien dire. Je n'osois lui faire
 » des questions ; il vouloit parler , & sa voix
 » expiroit sur ses levres : enfin , tombant à mes
 » genoux , & cachant son visage dans ma robe ,

» il se mit à pleurer , avec toutes les marques
 » d'une douleur inexprimable. Ses larmes & ce
 » triste silence déchiroient mon cœur ; je le
 » pressois tendrement de parler ; je pleurois
 » avec lui ; son chagrin m'accabloit ; je le con-
 » jurois de le modérer , de le répandre dans
 » mon sein ; il avoit cédé à mes instances &
 » levé la tête. Ses yeux baignés de larmes
 » étoient fixés sur les miens ; nos pleurs se con-
 » fondoient ; il paroissoit déterminé à s'expli-
 » quer ; je l'en suppliois , lorsque s'arrachant
 » tout - à - coup de mes bras , il s'éloigna avec
 » vitesse. Je le rappelai en vain ; je voulus le
 » suivre , & n'en eus pas la force. Toutes mes
 » craintes , mes alarmes n'étoient que pour lui ;
 » je ne pouvois concevoir ce qui l'affligeoit à
 » cet excès , ni comment il étoit possible qu'il
 » pût trouver de la difficulté à s'ouvrir avec
 » moi. Rentrée dans mon appartement , on me
 » dit que Milord étoit parti ; deux heures après
 » on m'apporta une lettre ; elle étoit de lui :
 » que devins-je en y trouvant ces mots !

» *Je pars , Madame , & je pars sans espoir*
 » *de vous revoir jamais : comment oserois-je*
 » *reparoître devant vous ? moi qui vous ai tra-*
 » *hie ! qui , parvenu au comble de mes vœux ,*

» de mes souhaits les plus ardens, aimé de
 » vous enfin, n'ai pu réprimer un indigne mou-
 » vement ! moi qui me suis exposé à vous
 » perdre ! Ah ! détestez, méprisez le monstre
 » odieux qui a détruit son bonheur & le vôtre !
 » Hélas ! si près d'être à vous ! si charmé de
 » mon sort ! si vain de regner dans un cœur tel
 » que le vôtre ! quand vous m'avez préféré !
 » faut-il ? ... Oui, l'honneur m'impose une loi...
 » Que vous êtes vengée ! que je suis puni ! je
 » vous perds ! Ah ! Dieu, je vous perds !
 » fatal voyage ! Mais de qui me plaindre,
 » que de moi-même ? Votre idée si chère à mon
 » cœur, si présente à mon souvenir, ne devoit-
 » elle pas m'arrêter Mais, étois-je à moi ? ...
 » Quoi ! je ne vous verrai plus ? Je serai l'objet
 » de vos mépris ? de votre haine ? ... Plus mal-
 » heureux cent fois de l'être un seul instant de
 » vos regrets, de votre douleur, de vos larmes,
 » qui vont couler pour un ingrat, pour un cruel
 » forcé de se priver Ah ! plaignez-moi,
 » Madame, j'ose implorer votre pitié ! Que
 » ne puis-je au moins vous apprendre
 » Mais cet horrible secret n'est pas tout à moi ;
 » je dois respecter quoi ? mon mal-
 » heur. Faut-il que je sois réduit à désirer
 » d'être oublié de vous ? Ah ! je ne vous

» oublierai jamais ! je vous adorerais toujours ;
 » vous m'occuperez sans cesse. Adieu, Madame,
 » adieu. Puissé-je ne pas vivre assez long-tems,
 » pour apprendre ce que vous pensez d'un mal-
 » heureux qui ne vous méritoit pas.

» Je demeurai comme une personne inani-
 » mée : un coup si terrible , si peu attendu , si
 » peu mérité , anéantit presque mon être : im-
 » mobile , & sans lever les yeux de dessus ce
 » funeste écrit , il me sembla , en le finissant ,
 » qu'une invisible main me précipitoit dans un
 » abîme , & détruisoit en moi le principe de
 » ma vie. Je restai jusqu'au lendemain dans une
 » espece de stupidité , qui suspendoit toutes les
 » facultés de mon ame. Heureuse encore , si
 » cet état eût duré , & que ma raison se fût
 » perdue avec mon bonheur.

» Milady d'Ormond étoit à douze milles
 » d'Erford , chez une de ses parentes ; elle y
 » reçut la nouvelle du duel & de la mort de
 » mon frere. En revenant , elle cherchoit avec
 » son mari les moyens de me préparer à cette
 » perte ; elle savoit combien j'y serois sensible.
 » On lui dit l'état où j'étois ; elle s'informa si
 » j'avois eu des lettres de Londres ; & sachant
 » qu'on m'en avoit remis plusieurs , elle me

» crut instruite du sort de mon frere. Mes foi-
 » blesses se succédoient si rapidement , lors-
 » qu'elle vint près de moi ; j'étois si peu capable
 » d'entendre ou de parler , que ma situation
 » l'effraya. Ce ne fut que le soir du lendemain,
 » où, revenue un peu à moi-même , je compris
 » par les consolations qu'on s'efforçoit de me
 » donner , & par les détails où l'on entroit en
 » me les donnant, que mon aimable frere n'étoit
 » plus. Je dus la vie à ce redoublement de dou-
 » leur ; mes larmes s'ouvrirent un passage ; leur
 » abondance me rendit le cruel pouvoir de ré-
 » fléchir ; j'eus la force de cacher une partie de
 » mes regrets , en me livrant sans contrainte à
 » ceux dont je n'avois point à rougir.

» Je ne pus me résoudre à retourner à Lon-
 » dres ; je restai à Erford , malgré les prieres
 » de Milady d'Ormond & de son Mari , dont
 » j'étois fort aimée. J'y portai le deuil de mon
 » frere avec autant de régularité que j'avois
 » porté celui de Milord Catesby ; je ne voulus
 » voir personne ; je ne me plaisois qu'à m'abî-
 » mer dans ma douleur. Je parcourois tous les
 » lieux où j'avois vu Milord d'Offery , où je
 » lui avois parlé ; mes cris , mes gémissemens
 » marquoient les endroits où il m'avoit assurée
 » de son amour , de cet amour qui n'existoit

» plus ; je baignois de mes pleurs ses lettres ,
 » son portrait , mille bagatelles qu'il m'avoit
 » données. Sans cesse occupée de lui , je ne
 » sentoïis encore que la douleur d'en être sépa-
 » rée , pour jamais séparée ! Je le regrettois
 » sans le condamner ; je relisois à tous momens
 » cette lettre fatale ; je cherchois envain à com-
 » prendre ce qu'il m'avoit écrit , pourquoi il
 » m'abandonnoit. Je le plaignois , parce qu'il
 » desiroit d'être plaint. Je ne le croyois , ni
 » faux , ni perfide ; mon cœur le défendoit ,
 » l'adoroit toujours. Je l'avois aimé sans savoir
 » s'il partageroit ma tendresse ; & je l'aimois
 » encore , incertaine du sujet de sa fuite , sans
 » douter de la noblesse de ses sentimens , & ne
 » pouvant me persuader qu'il m'eût trompée.
 » Je passois une partie du jour à lui écrire ,
 » sans jamais envoyer ce que j'avois écrit. Dès
 » que ma lettre étoit finie , une répugnance in-
 » vincible m'empêchoit de la fermer ; je la lisois ;
 » je pleurois ; je déchirois ce que je venois d'é-
 » crire ; un instant après je recommençois , sans
 » pouvoir me déterminer à hasarder la moindre
 » démarche. Ma tête fatiguée par une conti-
 » nuelle application sur le même sujet , par
 » tous ces noirs projets que la tristesse enfante ,
 » perdoit peu-à-peu la faculté de se fixer sur

» d'autres objets ; je ne pensois qu'à mon frere
 » & à Milord d'Ossery. Quelquefois je tombois
 » dans une espece d'insensibilité ; tout s'effaçoit
 » alors de mon esprit ; je ne revenois à moi
 » que pour gémir avec plus de force. J'invo-
 » quois l'ame de mon frere ; je l'appellois au
 » secours de sa malheureuse sœur ; je priois le
 » Ciel de m'ôter la vie , & je ne fais comment
 » ma raison put se conserver dans un état aussi
 » violent.

» J'attendois mes lettres avec impatience ; je
 » ne croyois point en recevoir de Milord d'Os-
 » sery ; cependant lorsque dans celles qu'on
 » m'apportoit je m'étois assurée qu'il n'y en
 » avoit aucune de lui , je sentois s'évanouir le
 » desir que j'avois eu de les voir. Je parcourois
 » en tremblant celles de Milady d'Ormond ;
 » je craignois d'y trouver un nom que j'y cher-
 » chois avec empressement. Hélas ! il ne s'of-
 » frit à mes yeux que pour augmenter mes cha-
 » grins ! J'appris que le Comte étoit dangereu-
 » sement malade : j'oubliai tout le reste , pour
 » ne m'occuper que de son état. J'écrivis à un
 » de mes gens qui étoit à Londres , pour lui
 » donner ordre de s'informer exactement du
 » cours de la maladie de Milord d'Ossery , &
 » de me dépêcher chaque jour un exprès pour

» m'en rendre compte. Son mal fut long ; tant
 » qu'il dura , j'éprouvai que la douleur peut
 » être suspendue par la crainte d'une douleur
 » plus grande. Mais que sa convalescence chan-
 » gea ma situation ! Le premier usage que fit
 » Milord d'Ossery du retour de sa santé , fut de
 » se rendre à Saint-James , où il épousa Miss
 » Jenny Montfort. Aucun de ses amis n'assista à
 » cette cérémonie ; elle se fit sans éclat , &
 » deux jours après il partit avec sa femme pour
 » le nord de l'Angleterre.

» Comment vous peindre , Milord , l'impres-
 » sion que cette nouvelle fit sur moi ? Il me
 » sembla qu'on m'arrachoit une seconde fois
 » à tout ce qui m'étoit cher. J'avois conservé ,
 » sans m'en appercevoir , une foible espérance ;
 » l'instant qui m'en priva rouvrit avec force
 » toutes les blessures de mon cœur. Je savois
 » que Milord d'Ossery n'étoit plus à moi ; je
 » me disois à chaque moment du jour qu'il n'y
 » seroit jamais : mais je n'avois point d'idée du
 » mouvement douloureux dont je fus affectée ,
 » en me disant qu'il étoit à une autre.

» Son mariage ne m'expliquoit ni sa lettre ,
 » ni sa conduite : pourquoi donc l'honneur l'en-
 » gageoit-il à épouser Miss Jenny qu'il ne con-
 » noissoit point , ou qu'il connoissoit peu ? Com-
 » ment

» ment cet honneur lui imposoit-il une loi pour
 » elle , dont il l'affranchissoit à mon égard ? Je
 » me perdois dans mes réflexions ; & tandis que
 » je succombois sous le poids de mes chagrins ;
 » qu'une triste langueur détruisoit ma santé ,
 » flétrissoit ma jeunesse , m'enlevoit mon repos ,
 » Milord d'Offery étoit content ; ses vœux
 » étoient remplis. Je me le peignois dans le
 » ravissement d'une passion satisfaite , d'un amant
 » qui s'arrachoit à tout le reste , pour jouir sans
 » distraction de l'objet de sa tendresse : je me
 » le représentois dans les bras de son heureuse
 » épouse , m'oubliant au sein des plaisirs , re-
 » jetant loin de lui quelques légers souvenirs
 » qui peut-être me rappelloient encore à son
 » cœur , & dont un souris de ce qu'il aimoit ,
 » effaçoit jusqu'à la trace. Son goût , son in-
 » clination pouvoient seuls l'avoir déterminé
 » à s'unir à Miss Jenny ; elle avoit une grande
 » naissance ; mais elle étoit sans fortune , &
 » ceux qui l'ont vue , m'ont assurée qu'elle
 » n'étoit pas belle. J'ignore par quel charme
 » elle fut l'attirer.

» Je ne tenterai pas de vous exprimer les
 » tourmens de mon cœur : pour bien juger des
 » mouvemens cruels qui l'agitoient , il faudroit
 » être dans la situation où je me trouvois alors ,

» & avoir le même degré de sensibilité. Soyez-en
 » sûr, Milord ; celui qui n'a pas senti la dou-
 » leur d'être trahi de ce qu'il aime , de ce qu'il
 » aime avec passion , n'a qu'une foible idée des
 » peines qu'on peut éprouver dans la vie. Le
 » renversement d'une fortune brillante nous
 » laisse au moins l'avantage de faire éclater
 » la grandeur de notre ame , ou par la modé-
 » ration qui nous aide à supporter ses revers ,
 » ou par cette noble fermeté capable de nous
 » élever au-dessus du malheur même. L'excès
 » de vanité qui regne dans le cœur humain ,
 » est souvent une consolation pour lui dans ses
 » plus grands chagrins : heureux qui jouit du
 » plaisir secret de s'admirer ! Mais quelle res-
 » source reste-t il à celui qui , ayant mis sa joie
 » & son bonheur dans un seul objet , s'en voit
 » privé tout à-coup , accuse de ses pleurs la main
 » qu'il eût choisie pour les essuyer , si quel-
 » qu'autre sujet l'eût forcé d'en répandre ? Être
 » malheureux , & l'être par ce que l'on aime ,
 » est une sorte de douleur qu'il est impossible
 » de comprendre , sans en avoir fait la triste
 » expérience.

» Milord Campley revint de Venise à la
 » fin de l'hiver. Lady Henriette obtint de lui
 » la permission de venir à Erford : le plaisir de

» la revoir, sa douceur, son amitié, ses com-
 » plaisances, l'aveu que je lui fis de toutes mes
 » foibleffes, soulagerent un peu mon cœur.
 » Cette aimable fille me ramena insensiblement
 » à moi-même ; je sentis toujours mes chagrins ;
 » mais je devins capable de les cacher & de re-
 » paroître dans le monde. Sûre que Milord
 » d'Ossery n'étoit plus à Londres, qu'il ne de-
 » voit plus y revenir, je pris le parti d'y re-
 » tourner ; j'abandonnai des lieux où tout ce
 » qui s'offroit à mes regards, entretenoit ma
 » tristesse, & renouvelloit mes regrets.

» Vous eûtes peine à me reconnoître ; mon
 » état vous causa de l'attendrissement. Mes traits
 » reprirent leur forme altérée par la maigreur ;
 » le tems me rendit ma fraîcheur ; mais il ne
 » put me rendre, ni ma gaîté, ni mon repos.
 » Je faisois mille efforts pour oublier un per-
 » fide : quelquefois je croyois n'aimer plus ;
 » mais je me souvenois toujours d'avoir aimé.
 » Milord d'Ossery excitoit encore des mouve-
 » mens violens dans mon ame ; son éloigne-
 » ment me rassuroit à peine contre lui ; je por-
 » tois un regard timide dans tous les lieux où
 » le hasard pouvoit me le faire rencontrer ; sans
 » cesse je croyois le voir, l'entendre parler. Mi-
 » lord Essex, par une ressemblance légère avec

» lui, me cauſoit une émotion dont vous vous
 » êtes apperçu ; ſon nom ſuffiſoit pour m'in-
 » terdire. Je combattois ce reſte de foibleſſe :
 » je me croyois prête à en triompher , quand
 » ſon retour a ranimé dans mon cœur tous les
 » ſentimens que le tems & ſa légèreté devoient
 » avoir éteints.

» Jamais étonnement ne fut pareil au mien ,
 » en le voyant entrer chez la Duchefſe de
 » Newcaſtel : ſes yeux ſe fixerent ſur moi ; je
 » ſentis une agitation qui me fit craindre de
 » reſter ſans connoiſſance. Tandis que tout le
 » monde, charmé de le revoir, ſe précipitoit
 » pour l'embraffer, & mêloit à des complimens
 » de condoléance ſur la mort de ſa femme,
 » mille félicitations ſur ſon retour, Lady Hen-
 » riette m'entraînoit, je ſortis avec elle. Vous
 » fûtes témoin de mon trouble ; je voulois en
 » vain le cacher ; l'étrange révolution de tous
 » mes ſens vous découvrit une partie de mon
 » ſecret. Milord d'Oſſery ſe préſenta chaque
 » jour à ma porte ; il la trouva fermée pour lui
 » ſeul ; il intéreſſa une de mes femmes qu'il con-
 » noiſſoit, à me demander un moment d'entre-
 » tien. Il m'écrivit, il me ſuivit en tous lieux ; ſon
 » obſtination m'alarma ; je ſentis que Milord
 » d'Oſſery ne pouvoit être un homme ordinaire

» pour moi. Honteuse de me trouver sensible
 » encore, j'ai cru devoir fuir le danger de le
 » voir & de l'entendre.

» A présent, Milord, croyez-vous devoir
 » m'accuser de *dureté*, d'*inflexibilité*, pour avoir
 » refusé les visites de Milord d'Ossery; pour
 » lui avoir renvoyé ses lettres, sans daigner les
 » ouvrir; pour ne vouloir aucune explication
 » avec lui? Quels égards lui dois-je? Quels
 » motifs m'engageroient à l'entendre? Eh! que
 » peut-il avoir à me dire? Il m'a oubliée si
 » long-tems! il m'a trop appris qu'il pouvoit
 » vivre sans moi, être heureux sans moi! Ah!
 » qu'il le soit! Oui, qu'il le soit toujours! mais
 » loin de moi & sans moi. Si vous savez où il
 » est, s'il vous écrit, dites-lui bien de renoncer
 » au projet de m'*appaîser*, de me voir. Moi,
 » *son amie*! Ah, Dieu! je ne saurois l'être;
 » je suis fâchée que le Ciel lui ait enlevé celle
 » qu'il aimoit, qu'il m'avoit préférée: mais
 » pourquoi sa perte nous rapprocherait-elle?
 » Est-ce à moi de l'en consoler? Adieu; gardez
 » mon secret; rendez justice à mes sentimens;
 » & si vous voulez que je croie à cette amitié
 » tendre dont vous m'assurez, ne me parlez
 » jamais de Milord d'Ossery. »

L E T T R E X V.

Mercredi, à Winchester.

JE n'ai pu vous écrire hier ; j'étois fatiguée ; malade même : j'ai gardé ma chambre. Cette légère indisposition a fait bien du plaisir à Sir Henry ; elle l'a fixé près de moi : je ne savois que lui dire ; je l'ai prié de chanter ; il a la voix douce, sonore, agréable. En vérité, ma chere Henriette, il m'a rappelé ces sons séduisans.... Quoi ! j'y penserai toujours ! Mais aussi, que ne me grondez - vous ? J'abuse de votre complaisance ; je dis sans cesse la même chose. Rien ne me dissipe ; je me surpréns quelquefois dans une humeur que je me reproche. On dit que la solitude porte vers la misantropie ; j'imagine que le grand monde seroit plus propre à produire cet effet , si l'indulgence naturelle à un bon cœur ne combattoit l'aigreur des réflexions de l'esprit. Qu'il s'éleve de singuliers mouvemens dans l'ame , en appercevant les travers , le ridicule & l'inconséquence de tant de gens, avec lesquels il faut vivre ! celui qui s'en croit exempt & veut les supporter, doit se regarder au milieu de ces extravagans, comme

une personne saine environnée d'une foule de malades. Elle seroit injuste , si elle leur faisoit mauvais gré de ne pas jouir d'une santé aussi florissante que la sienne.

Hier au soir , tout le monde se rassembla chez moi : on raila Milord Clarendon sur une passion qu'il a conservée long - tems , quoique l'objet de son attachement méritât peu sa constance. Cette passion l'a rendu fort malheureux pendant cinq ans. Comment trouvez - vous ce sujet de plaisanterie ? Croiriez - vous qu'on pût se faire un amusement de rappeler à un homme le tems le plus fâcheux de sa vie ? Ah ! comment pensent ceux qui trouvent du plaisir à rouvrir les plaies d'un cœur tendre ? Milord Clarendon s'est prêté avec complaisance à ce dur badinage ; il a mis de l'esprit & de la douceur dans la façon dont il l'a soutenu ; mais il baissoit les yeux ; il étoit embarrassé. Dites - moi donc , ma chere , pourquoi nous rougissons d'avoir été trompés ? On rougit donc d'avoir de la bonne-foi , & d'en supposer à un autre ? D'où vient notre crédulité nous humilie-t-elle ? Son principe est si naturel ! une ame droite peut - elle être défiante ? Eh bien ! en s'en laissant imposer , on a jugé des sentimens d'un autre par les siens : est - ce une faute ? Non ,

c'est une erreur , affligeante , sans doute , mais jamais honteuse.

J'ai partagé la peine de ce pauvre Lord : peut-être ma pitié venoit-elle moins d'une généreuse compassion , que d'un retour vif sur moi-même : je ne veux pas approfondir sa cause. Je hais à chercher des raisons qui affoiblissent l'idée que j'ai de la bonté : les Moralistes qui s'établissent scrutateurs & juges de l'ame , pour l'avilir , dégrader ses opérations les plus nobles , ne me persuadent jamais que contre eux-mêmes. A ce propos , je vous remercie du petit Livre que vous m'avez envoyé. Cela est bien dit : mais cela est-il bien pensé ? Je voudrois qu'on écrivît par un motif plus désintéressé que celui de montrer de l'esprit. Le *Speçtateur* devrait être un modele pour ceux qui s'étudient à pénétrer les secrets de l'humanité. Pourquoi employer à l'affliger des soins qui pourroient tendre à la consoler ? Ne vaudroit-il pas mieux élever l'ame que de l'abattre ? Il est des exemples de bonté , de grandeur , de générosité : tout homme peut donc aspirer à être bon , grand , généreux. Celui qui veut nous rendre ses connoissances utiles , doit nous aider à faire profiter le germe du bien , dont le principe est en nous. Nous ôter le mérite de devoir à nos efforts

efforts une partie de nos vertus , c'est nous décourager. Attribuer toutes nos bonnes actions à la vanité , à l'amour de nous-mêmes , c'est rebuter notre cœur. Ne nous entretenir que de nos foibleſſes , c'est dire ſans ceſſe à un malheureux , qu'il eſt à plaindre. Si on ne peut le ſoulager , eh ! pourquoi l'éclairer ſur ſa miſere ? A un mal incurable , il ne faut que des calmans. Mais , bon Dieu ! eſt-ce à moi de raifonner , de critiquer l'honnête Sir Villiams ?.. Voyez le danger de ces lectures ; j'ai penſé faire un livre auſſi. Adieu , je vous aime de tout mon cœur.



L E T T R E X V I.

Jeudi, à Winchester.

LA ridicule, la sotte, la maussade aventure qui vient de m'arriver. Heureusement débarrassée de Sir Henry, qui est à douze milles d'ici, j'ai voulu profiter de son absence, pour jouir du plaisir de me promener seule. Au détour d'une allée dont je sortois pour gagner le parc, j'ai trouvé Sir James. Il m'avoit suivie sans se laisser appercevoir, sa rencontre m'a extrêmement déplu; j'ai pensé que pour cette fois, je n'éviterois point de l'entendre. Déterminée à l'écouter, je méditois déjà ma réponse.... Mais, ma chere Henriette, croiriez-vous? Pourriez-vous imaginer l'effet que ses discours ont produit sur mon cœur, sur mon foible cœur? Sir James a commencé par m'apprendre que *l'unique motif de son voyage à Winchester étoit....* Il a hésité.... *de trouver..... de saisir.... l'occasion..... que le hasard lui offroit..... enfin... de... me rendre... un hommage....* Il hésitoit encore : mais enhardi par mon profond silence, il a fait la peinture la plus vive, la plus animée de son ardeur, de ses peines,

de son respect , de sa passion Mon Dieu ! de tout ce qu'il a voulu , ma chere , je ne l'interrompois point ! Ah ! j'étois bien loin de lui ! son trouble , son embarras , des expressions presque pareilles , le lieu , la saison , l'heure , le jour même , si présent à ma mémoire ; tout m'a rappelé Milord d'Offery . Il m'a semblé entendre encore cette voix si douce , ces assurances si flatteuses , ces promesses si cruellement trahies ; ma tête est tombée sur mon sein , oubliant Sir James , ses aveux , son amour , la prudence , & moi-même ; j'ai laissé couler mes larmes ; je me suis abandonnée à une douleur dont je n'ai pu retenir ni cacher les marques . Je ne fais ce que m'a dit alors Sir James ; je ne fais ce qu'il a pensé d'un mouvement si extraordinaire ; j'ignore le tems qu'a duré cette singuliere scene ; Milady Sunderland s'est fait entendre ; elle venoit à nous : Sir James s'est enfoncé dans le bois ; & votre folle amie a coupé par une petite allée , pour n'être point vue ; elle se hâte de vous écrire En vérité j'ai perdu la raison Que pensera Sir James ? il faut le revoir dans un instant Cette idée n'est pas supportable .

L E T T R E X V I I .

Toujours Jeudi , à minuit.

S I R James n'a point paru au dîner ; il s'est plaint de la migraine , & n'a descendu que fort tard. Il paroissoit triste , & j'étois embarrassée. Je ne saurois vous dire combien je crains une explication ; je l'éviterai si je puis. Quoi ! Milord d'Offery sera donc toujours présent à mon esprit ! Se peut il que le souvenir de cet ingrat soit ineffaçable ! qu'il me trouble ou m'afflige sans cesse ! Quelle idée Sir James prendra-t-il d'une femme qui pleure , parce qu'un homme aimable l'aime tendrement ? un homme dont la naissance est égale à la sienne , dont la fortune est considérable Oh ! ma chere Henriette , j'ai un cœur inconcevable , foible , méprisable , je crois ! Ces qualités , ces vertus , qui font la base de notre amitié , vous les possédez : moi , je n'en ai plus que l'apparence. Une cruelle passion , une constance mal placée , ont détruit mon naturel & changé mon caractère. J'ai toujours les mêmes principes ; mais je les démens ; j'agis contre mes propres lumières. Je ne puis m'élever au-dessus de cette vile partie

de moi-même , de cette foible machine à laquelle la moindre impulsion rend ses premiers mouvemens. Grondez-moi bien fort , je vous en prie , j'ai besoin de votre sévérité.

Mais par quel malheur faut-il que Sir James & Sir Henry me persécutent ? Je ne puis rien aimer ; je ne veux point être aimée. L'un se taît , m'obsède & me boude. L'autre parle avec un ton , des expressions Les hommes n'auroient-ils qu'un langage ? . . . Pourquoi le sien m'a-t-il fait reconnoître ? Ai-je un tort bien grand , ma chere , parlez donc ? Mes fautes vous sont si sensibles , qu'en vérité mon amitié pour vous me force à me les reprocher doublement. Si vous me trouvez bien ridicule , ne m'en aimez pas moins.



 LETTRE XVIII.

Vendredi , à Vinchester.

Vous craignez que vos lettres ne soient longues , qu'elles ne me *fatiguent* ; vous , ma chere Henriette , penser que vous pouvez me *fatiguer* ? Soyez bien sûre qu'éloignée de vous , mon unique amusement est de lire ces aimables lettres. Le sentiment qui me les fait aimer , ne portera jamais la douleur dans mon ame ; mes larmes n'effaceront jamais ces caracteres chéris. Je ne me rappellerai jamais avec rougeur le plaisir que je sens à les voir. Hélas ! qui eût pu me le prédire ? Ceux qui me causoient autrefois une joie si pure , je n'ose à présent. Quand je les recevois , je me trouvois heureuse , si heureuse , que tous les biens qu'on estime , me paroissoient au - dessous de celui que je croyois posséder ! Quel changement un jour , une heure , un moment , fit dans mon sort ! Cette lettre cette odieuse , inexplicable lettre ! Le perfide , me jurer qu'il m'adoroit ! me demander ma pitié ! . . . Ah ! ma chere , je ne puis l'oublier ! . . . Non , je ne le puis ! Ce que j'ai écrit à Milord

Carlile a réveillé cette tendresse si vraie , si forte , que rien ne détruit. Je me suis arrachée à la honte de céder au foible extrême de mon cœur ; ma fierté m'a soutenue dans ce pénible effort ; j'ai cru pouvoir me reposer sur ma raison ; je me suis flattée. . . . vain espoir ! je ne puis cesser de m'occuper de Milord d'Ossery.

Son éloignement me fâche ; d'où vient ? Aurois-je donc pensé qu'il doit être sensible au mien ? Croyois-je que mes dédains ne le rebuteroient point ? Etoit-ce pour être suivie que je fuyois ? Aurois je eu la bassesse de desirer ? . . . Je ne fais ; mais j'imaginois qu'il verroit Milord Carlile , qu'il chercheroit à s'approcher de vous. Je suis devenue bizarre , injuste ; quand on me parle de lui , je me mets en colere ; si on ne m'en dit rien , je m'afflige. En voulant me voir , il m'a irritée ; il me laisse , sa négligence me déplaît , m'offense. . . . Mon Dieu ! est-ce votre amie ? est-ce une femme sensée , qui est si peu d'accord avec elle-même ? Ma bonne , ma tendre amie , aimez-moi pour nous deux ; car je me hais bien fort.



 LETTRE XIX.

Samedi, à Winchester.

SIR James m'a écrit. Sa lettre est tendre ; il *aimera* ; il se *taira*. Il n'ose me demander le sujet de *mes pleurs* ; il n'oubliera jamais cet *instant*. Il voit que mon cœur est *pénétré* d'une *douleur* qu'il respecte. Il finit en m'assurant d'un amour éternel.

Eternel ! ma chère , ils promettent tous un *amour éternel*. La première preuve que Sir James veut me donner de cet *éternel* amour & de sa *soumission* , est de *renfermer* des *sentimens* qu'il est *sûr* de *conserver toujours*. Je lui ai répondu poliment , en acceptant seulement son silence. Je suis fâchée de lui avoir inspiré de la tendresse. Si je ne puis faire le bonheur de Sir James , je voudrois bien au moins ne pas lui causer des peines. Il est aimable ; il me plairoit , si l'on pouvoit encore me plaire.

Vous êtes sûre que Milord d'Offery n'est point à Bath ? On ne l'a pas vu à Erford. Milady d'Ormond me l'auroit nommé parmi ceux qui sont chez elle. Elle me presse d'aller la trouver. Retourner à Erford , revoir ces lieux ? ... Ah ! je n'irai point à Erford !

Voilà Sir Henry très-promptement de retour; & le voilà précisément tel qu'il étoit parti. Je l'ai reçu assez bien; pas assez pourtant, car il a l'air peu content.... *Milady écrit*.... un grand soupir, & le triste personnage s'en va.... Eh! non; il revient chargé d'une corbeille de jacinthes & de semidoubles, dont il va parer mon cabinet. Tandis qu'il fait cet arrangement, *Milady écrit*, au grand regret de Sir Henry.

Je sens que rien n'est plus malhonnête; mais si j'étois capable de complaisance pour ses soins, il m'en accableroit. C'est bien assez de supporter en silence toutes ses humeurs. Il en a tant avec moi, que souvent je m'examine pour voir si je n'ai pas des torts avec lui. Ce qui me rend sa présence fâcheuse & sa tendresse pénible, c'est de penser qu'au fond de son cœur il me trouve ingrate. En effet, pourquoi le maltraiter? Qu'ai-je à lui reprocher? de l'embarras? un desir d'être avec moi qui le conduit sur mes pas, peut-être malgré lui? une soumission extrême? une envie de me plaire qu'il ose à peine me montrer? Si vous voyiez avec quelle application il s'occupe de son ouvrage pauvre Sir Henry! On dit que l'on est injuste quand on aime: on l'est bien davantage quand on n'aime pas. De quel droit suis-je impolie avec Sir

Henry ! Parce qu'il m'ennuie , faut-il que je m'afflige ? Dois - je abuser du pouvoir que la foiblesse me donne sur lui ? Ne doit-on rien à celui que l'on fait souffrir , même sans le vouloir ? ... Allons , je vais l'entretenir... Mais que lui dire ? Je vais lui demander du tabac ; l'heure qu'il est , le tems qu'il fait , laisser tomber mon mouchoir pour lui donner le plaisir de le ramasser. Il faut être obligeante.

Milord Carlile me demande pardon ; il trouve que j'ai raison : mais il ne conçoit pas ce qui a pu faire changer de caractere à Milord d'Osferry ; il ne le reconnoît point à son procédé bizarre pour moi. Adieu , ma chere & tendre amie.



L E T T R E X X.

Dimanche, à Vinchester.

AH ! grand Dieu , quelle émotion ! quelle surprise ! Sous une enveloppe dont la main m'est inconnue , une lettre de Milord d'Offery !
 Oui , de lui , en vérité ! . . . Voilà son caractère . . .
 Elle est de lui Mon Dieu , elle est bien de lui ! D'où vient-elle ? Qui l'a apportée ? Comment ? . . . Pourquoi ? . . . Il m'écrit encore ! à moi ! Que me veut-il ?
 Ma main tremble ma plume s'échappe de mes doigts Il faut que je prenne l'air.

On ne sauroit me dire d'où vient cette lettre. Un homme à cheval l'a donnée à un de mes gens qu'il a fait appeler Milord d'Offery seroit-il dans cette province ? . . . Je voudrois qu'il me vînt des aîles Me voilà comme une folle , comme une imbécille , comme Mais à quoi me comparer qu'à moi-même ? . . . Je ne puis écrire ma tête se dérange Oh ! ma chere , si vous me voyez Cette lettre elle me désole.

Hélas ! où est le tems que la vue de cette même écriture portoit une si douce agitation

dans mon cœur ? A présent elle m'épouvante ; elle me cause un trouble cruel , un désordre inexprimable Oh ! ma chere Henriette , que ne suis-je avec vous ! que ne puis-je répandre dans votre sein les peines que je sens ! elles sont vives ; elles sont d'une espece ... Je ne les conçois point ; mais j'en suis accablée.

Quel pouvoir , cet homme a-t-il donc sur moi ? Autrefois je lui croyois celui de me rendre heureuse ; il l'a perdu ; il a bien voulu le perdre. Faut-il qu'il ait encore celui de m'affliger ? ... Je voudrois me cacher , m'oublier , n'être plus Elle est toujours-là cette lettre ... Je ne fais que faire. Voyez mon malheur : quand le tems semble avoir affoibli mes sentimens , diminué mes chagrins , il faut que cet ingrat revienne à Londres , que son caprice l'excite à me chercher ; & lorsque , pour l'éviter , je laisse tout ce qui m'est cher , il me tourmente ici , il m'écrit ; il a la cruauté de m'écrire.

Cette enveloppe , cette ruse ! Quand je renverrois la lettre à Londres , comment lui prouver que je ne l'aurois pas lue ? ... Il n'est point assez vrai pour m'en croire sur ma parole si artificieux Mais que peut il m'écrire ? ... Oseroit-il entreprendre de se justifier ? Comment le pourroit-il ? Ah ! ce n'est ni l'amour ,

ni l'amitié qui l'engagent à m'importuner ; c'est la vanité. Il ne peut souffrir de se voir dédaigné ; il voudroit triompher de mes résolutions , l'emporter sur ma fierté, sur mon ressentiment..... Après deux ans d'oubli , oseroit-il se flatter que je pense encore à lui ? ... Est-ce foiblesse ou curiosité ? ... D'où vient ce desir de voir ? ... Après tout , qu'ai-je à craindre ? A-t-il des reproches à me faire ? Je veux lire sa lettre , y répondre. Allons ... mais voici la Comtesse de Bristol ... Hélas ! que n'ai-je une ame comme la sienne ! ... Adieu.



L E T T R E X X I.

Toujours Dimanche , à minuit.

IL se plaint de moi , m^a chere Henriette ! il s'en plaint en vérité ! il a l'audace de s'en plaindre , de me faire des leçons de générosité. L'époux de Jenny Monfort s'étonne de mon inconstance ! il attendoit de moi d'autres sentimens & tout cela avec une hauteur

Lisez , lisez , je vous en prie , l'exacte copie de son insolente lettre Non cet infidele n'a point d'idée des chagrins qu'il m'a donnés

Mais un homme comprend - il les peines qu'il peut causer.

L E T T R E

De Milord D'OSSERY , à Milady CATESBY.

« **F**UIR un malheureux , rejeter ses soumissions , l'abandonner à ses remords , mépriser son repentir , se peindre sans pitié ce qu'il doit souffrir ; c'est le procédé d'une femme ordinaire qui se croit offensée , se livre à l'ardeur de son ressentiment , veut punir , se venger , & de laquelle au fond on n'a pas droit d'exiger plus de douceur ou de complaisance.

» Ne pas fermer son cœur au mouvement
 » généreux qui peut encore l'ouvrir à la com-
 » passion : s'attendrir sur le sort d'un homme ,
 » d'autant plus à plaindre , qu'il a mérité les
 » maux dont il gémit : oublier , pardonner ,
 » remettre à l'ami une partie des dettes de
 » l'amant : accorder quelque indulgence au re-
 » tour d'un coupable , l'entendre au moins ; c'est
 » ce qu'on avoit espéré de l'ame noble , éclairée
 » de Milady Catesby.

» Mais elle a changé. Elle n'est plus cette
 » femme sensible & vraie , cette maîtresse ten-
 » dre , qui vouloit aimer toujours , dont rien
 » ne devoit affoiblir les sentimens. Ses lettres ,
 » seule consolation de mon exil , seu! adoucif-
 » sement de mes longs chagrins ; ces lettres si
 » cheres , si souvent pressées contre mes levres ,
 » si souvent baignées de mes larmes ; ces let-
 » tres charmantes , unique reste de mon bon-
 » heur passé , elles me disent encore que vous
 » m'avez aimé : mais vos yeux m'ont dit que
 » vous me haïssiez , & votre départ ne me l'a
 » que trop confirmé.

» Ah ! Lady Juliette , Lady Juliette , est-ce
 » bien vous qui me montrez cette inhumaine
 » fierté ? Vous m'aviez tant promis de m'estimer
 » toujours ! que savez vous , si vous n'êtes point

» injuste ? J'ai des torts sans doute ; mais leur
 » espece vous est inconnue : jusqu'à présent je
 » n'ai pu vous expliquer ma conduite. Con-
 » sentez à m'entendre , Madame , au nom de
 » tout ce qui vous est cher ; permettez-moi de
 » vous voir , de vous parler ; ne refusez pas cette
 » faveur à l'homme qui vous adore ; qui n'a
 » jamais cessé de vous aimer , de vous desirer ,
 » de vous regretter. Malgré les plus fortes ap-
 » parences , croyez-le , il n'est point indigne
 » de la grace qu'il ose vous demander.

» Pardonnez - moi la façon dont je m'y suis
 » pris pour vous engager à lire ma lettre ; un
 » de mes gens attend votre réponse à la
 » Ferme. »

*Cette inhumaine fierté ! que savez-vous si
 vous n'êtes point injuste ? Eh bien ! auriez-vous
 pensé qu'il osât mettre en doute si j'ai tort ou
 raison avec lui ? Ces lettres baignées de ses lar-
 mes D'où vient donc qu'il répandoit des
 larmes ? Quel sujet avoit-il d'en répandre ? Ah !
 qu'il en verse encore ! qu'il pleure ! il a trahi
 cette maîtresse tendre qui le préféroit à tout ;
 ne vivoit que pour l'aimer , dont les vœux les
 plus ardens n'avoient pour objet que le bon-
 heur de ce cruel Ah ! qu'il pleure ! Il a
 tant*

tant de reproches à se faire ! Cette amie fidelle peut l'abandonner sans être *inhumaine*, sans être *injuste* ! Audacieux suppliant, il ne se croit point indigne de la grace qu'il demande.... Pesez bien les termes de cette lettre.... Y répondrai je ? Je ne fais Que puis-je lui dire ? Mais je ne me sens pas bien Je ne saurois continuer... Ma bonne, ma chere amie, pourquoi vous ai-je quittée, & dans un tems où vos conseils me seroient si nécessaires ? C'est Milord d'Offery qui en est cause.... Eh ! ne l'est-il pas de tout ce qui m'afflige ?



 L E T T R E X X I I .

Lundi , à Winchester.

JE suis encore dans l'incertitude sur ce que je dois faire : plus je relis la lettre de Milord d'Ossery , plus je me sens révoltée contre lui ; parce que je suis capable de ressentiment , il ne reconnoît point mon ame ; une basse condescendance me conviendrait mieux dans ses idées , qu'une *inhumaine fierté*.

Oh ! ma chere Henriette , les hommes nous regardent comme des êtres placés dans l'univers pour l'amusement de leurs yeux , pour la récréation de leur esprit , pour servir de jouet à cette espece d'enfance où les assujettit la fougue de leurs passions , l'impétuosité de leurs desirs , & l'impudente liberté qu'ils se sont réservée de les montrer avec hardiesse , & de les satisfaire sans honte. L'art difficile de résister , de vaincre ses penchans , de maîtriser la nature même fut laissé par eux au sexe qu'ils traitent de foible , qu'ils osent mépriser comme foible. Esclaves de leurs sens , lorsqu'ils paroissent l'être de nos charmes , c'est pour eux qu'ils nous cherchent , qu'ils nous servent ; ils ne considerent

en nous que les plaisirs qu'ils esperent de goûter par nous. L'objet de leurs feintes adorations n'atteint jamais jusqu'à leur estime; & si nous leur montrons de la force d'esprit, de la grandeur d'ame, nous sommes d'*inhumaines* créatures; nous passons les limites qu'ils ont osé nous prescrire, & nous devenons *injustes* sans le savoir.

Je suis piquée. . . . Je lui répondrai. . . oh ! oui. . . . mais j'attends que l'aigreur dont je ne puis me défendre, soit un peu modérée. . . . Je ne veux pas le voir. . . . Je ne le voudrai jamais. . . . Je tâcherai de ne point écrire avec dureté, afin de *remettre* à Milord d'Offery, qui doit m'être indifférent, une partie des *dettes de l'amant* que je dois haïr. . . . Non, il n'y a pas une expression dans sa lettre qui ne me blesse jusqu'au fond du cœur. . . *l'espece de ses torts* m'est *inconnue*. Ah ! comment peut-il le croire & le dire ? Ne m'a-t-il pas trompée, quittée, abandonnée ? N'a-t-il pas détruit ma plus chere esperance ? Ne m'a-t-il pas privée. . . hélas ! de lui, du seul objet de mon attachement ! Il m'a fait tout le mal qu'il étoit en son pouvoir de me faire : eh ! je lui pardonnerois ! . . . Que n'ai je eu la force de déchirer cette lettre, dès que j'en ai connu la main ? . . .

Pourquoi faut-il?... Cet homme a mis tout son bonheur à troubler, à détruire le mien.

Toujours Lundi, à minuit.

Croiriez-vous bien, ma chère Henriette, que je ne saurois écrire à Milord d'Offery? J'ai recommencé vingt fois une très-petite lettre, sans jamais pouvoir la finir; tout ce que je ne veux pas dire vient s'offrir à mon idée; le reproche se place sous ma plume; je cherche à paroître indifférente, & ma sensibilité éclate malgré moi. Pas une expression qui me satisfasse; ni froideur, ni modération; mon cœur emporté par un mouvement rapide, veut s'expliquer sans détour: j'attendrai.

Toujours Lundi, à deux heures.

Jamais je ne pourrai faire cette réponse: j'écris, j'efface, je déchire..... Après tout, pourquoi me tourmenter? me fatiguer? Est-il si essentiel que je lui écrive?... Oui; car si je garde le silence, il croira que je consens à le voir.... Ah! s'il alloit paroître ici!.... Chez qui peut-il être?... Il n'a point de Terre dans ce canton?... Est-ce le hasard ou le soin de me chercher qui l'amène auprès de moi?..... Ma chère, ne riez point de mes inquiétudes;

ne me dites point que je l'aime. . . . Eh ! comment pourrois-je l'aimer encore ? Non , ce n'est point l'amour dont je suis occupée . . . c'est . . . je ne fais ce que c'est ; mais je suis triste. Je vais me mettre au lit sans espoir d'y trouver du repos. Plaignez votre meilleure amie ; plaignez - la , sans examiner la cause de ses peines ; nous sommes souvent convenues qu'il y a de la dureté à refuser sa pitié à des maux qui nous paroissent légers : ce n'est pas l'espece du mal , mais la sensibilité du malade qui doit exciter notre compassion. Ah ! je suis bien digne de la vôtre.



 LETTRE XXIII.

Mardi , à Vinchester.

VOICI une copie de ma réponse : je ne savois pas combien il étoit difficile d'écrire , quand on ne vouloit pas dire tout ce qu'on pensoit. C'est un fardeau pesant dont je viens de me débarrasser. Le croiriez-vous ? depuis une heure que ma lettre est partie , j'ai désiré vingt fois de la ravoir. Je crains qu'elle ne le désoblige trop même qu'elle ne l'afflige. J'ai relu la sienne avec attention ; elle me paroît moins choquante : tout ce qui me révoltoit , m'attendrit à présent. Cet endroit où il parle de mes lettres est touchant , en vérité Il les pressoit contre ses levres elles étoient sa seule consolation Mais quels chagrins avoit-il donc ? *Son exil ?* S'il m'aimoit Eh ! comment en eût-il épousé une autre , si son cœur Je n'y puis rien comprendre Il dit qu'il est malheureux Je ne voudrois pas penser qu'il l'est en effet Ah ! s'il sentoit ce que j'ai senti ! cette douleur , ces déchiremens , s'il les sentoit ! que je le plaindrois ! que ma fierté céderoit aisément à la

douceur de le consoler, de ramener la joie dans son ame!... Je pleure, en vérité, je pleure; je ne puis supporter l'idée de sa tristesse, de *ces longs chagrins* dont il me parle. Quoique ma raison doive me persuader qu'ils n'ont point existé, ils se peignent sans cesse à mon cœur.

R É P O N S E

*De Milady JULIETTE CATESBY, à
Milord Comte D'OSSERY.*

« JE ne m'attendois, Milord, ni à vos plaintes,
» ni à la priere que vous me faites : le tems où
» une explication de votre conduite pouvoit
» m'intéresser, est déjà loin de moi. S'il se re-
» trace quelquefois à ma mémoire, c'est comme
» le souvenir d'un songe pénible que le réveil
» a dissipé, & dont il ne reste qu'une idée triste
» & confuse. Il m'importe peu de connoître les
» raisons qui vous engagerent à me rendre à
» moi-même, il me suffit que vous l'ayez fait.
» Je ne crois point sortir de mon caractère en
» refusant de vous voir, en le refusant abso-
» lument. Je ne vous regarderai jamais comme
» un *ami* auquel je doive remettre des fautes
» qu'on ne peut pardonner, ni à l'*ami*, ni à
» l'*amant*. Celui qui put m'abandonner si long-

» remis aux soupçons vagues de mon esprit
 » agité, à ceux que je devois former sur les sen-
 » timens, même sur sa probité, doit-il s'éton-
 » ner de mon indifférence ? A-t-il droit de me
 » la reprocher ? Eh ! pourquoi chercherois-je
 » à m'instruire des circonstances, quand les faits
 » n'ont rien de douteux ? J'en ai su assez pour
 » négliger toujours d'apprendre ce que j'ignore.
 » J'attends de la complaisance où je me force
 » en vous écrivant, une faveur à laquelle je
 » puis prétendre. Rendez moi ces lettres, Mi-
 » lord, dont le style vous rappelle ce que je
 » rougis d'avoir pensé ; & ne vous plaignez point
 » d'un cœur qui fut assez noble pour ne pas se
 » plaindre du vôtre. »

Ne trouvez-vous pas, ma chere Henriette, une espece de fausseté dans cette façon d'écrire ? C'est bien là ce que je devrois penser ; mais ce n'est pas ce que je pense. Cette orgueilleuse indifférence n'est pas dans mon cœur ; je suis fâchée d'avoir envoyé cette lettre.... pourquoi feindre ? N'eût-il pas été mieux de parler naturellement, d'avouer ma véritable situation à son égard ; de dire : *Je vous aime peut-être encore ; mais je ne vous estime plus ; je renonce à vous ; la constance de mes sentimens n'est*

n'est point une preuve que je vous croie digne de mon attachement. Elle est dans mon caractère ; des traits ineffaçables ont gravé dans mon ame une foiblesse qui me fut chère ; j'en aime encore le souvenir. Il ne tient point à vous , mais aux impressions vives que j'ai reçues. Semblable à une personne qui se regarde avec complaisance , & jouit du plaisir de se voir sans songer à la glace qui le lui procure , je me plais à me rappeler mon amour , sans me plaire à penser à vous.

Cela eût été plus noble, plus vrai : je voudrois l'avoir fait. Je hais la dissimulation ; j'en hais jusqu'à l'apparence. Mais la lettre est partie..... Depuis long-tems j'ai perdu l'habitude d'être contente de moi ; le regret semble attaché à toutes mes démarches. De tant de qualités dont je m'applaudissois, il ne me reste que la connoissance de mes fautes ; & de tant de biens que je m'étois promis, votre amitié est le seul qui m'en paroisse un véritable.



 LETTRE XXIV.

Mercredi, à Vinchester.

ASSURÉMENT, ma chère, ma tête est un peu dérangée. Je suis inquiète, agitée : je compte les heures, les momens ; le tems me paroît d'une longueur extrême. J'attends sans savoir ce que j'attends. Le moindre bruit excite un mouvement en moi ; la porte s'ouvre, le cœur me bat. Pendant que mes gens vont & viennent dans mon appartement, je les regarde avec des yeux qui leur demandent quelque chose. Je m'en suis apperçue à l'ennuyeuse répétition de, *que veut Madame ?* Eh, bon Dieu ! *Madame* le fait-elle ce qu'elle veut ? ... Devinez-vous, ma chère Hentiette, le sujet de tant d'émotion ? ... Oh ! que cela est bas, vil, honteux ! c'est donc l'attente d'une réponse ... non, je ne puis me souffrir.

J'ai envie de partir, de m'éloigner d'un voisinage si dangereux ; mais si Milord d'Ossery veut me voir, me parler, où serai je en sûreté contre ce desir obstiné ? Il saura le satisfaire ; il obtiendra du hasard de ma foiblesse peut-être, cet entretien demandé avec tant d'instances. Les hommes se lassent-ils des soins

qu'ils prennent pour contenter leurs fantaisies ? Ils ne se sentent point humiliés de nos refus : c'est encore un des avantages réservés à eux seuls. Qu'une femme ait eu le malheur d'aimer, d'aimer trop ; qu'elle se lasse de son amant, veuille le quitter, que de reproches ! quelles persécutions n'est-elle pas obligée de souffrir ! Elle le chasse ; il revient, la cherche, la suit, l'obsède, se plaint, menace, prie, gémit, s'abandonne à sa passion ; l'éclat de ses chagrins est un soulagement qu'il ne veut pas se refuser. Il s'embarrasse peu s'il cause de l'ennui, du dégoût ; son ame n'est point assez délicate pour qu'il se trouve blessé de l'idée d'importuner. Occupé de lui seul, de ses intérêts, rien ne peut le faire renoncer au bien dont la possession le flatte ; & souvent à force d'obstination, il parvient à conserver, sinon le cœur, au moins la personne, premier objet de son attachement.

Lui, dès qu'il trouve sa chaîne pesante, il la brise ; il s'éloigne ; il ne voit point couler nos larmes ; il n'entend point nos plaintes. Notre douceur naturelle, une fierté décente nous force à cacher nos douleurs..... Ah ! comment est-il possible que notre cœur se donne ? nous sommes si malheureuses en aimant !

Je fais une réflexion, ma chère, c'est que

je vous ennuie Je vous dis tout ce que je pense,
& je ne pense rien d'amusant..... Oh ! que je
me déplaïs à moi-même , & que les autres me
plaisent peu ! Ne voilà-t-il pas Sir Henry
qui s'est mis à avoir des vapeurs , à s'évanouir
comme une femme ! Ce matin il étoit chez moi ;
ses vertiges lui ont pris : je ne savois avec quoi
ranimer ses esprits. Je n'ai trouvé qu'un flacon
rempli d'eau ambrée ; je lui ai tout répandu sur
le visage. Sa sœur m'a crié que je l'empoison-
nois..... J'espere qu'il n'en reviendra pas.



L E T T R E X X V.

Jeudi.

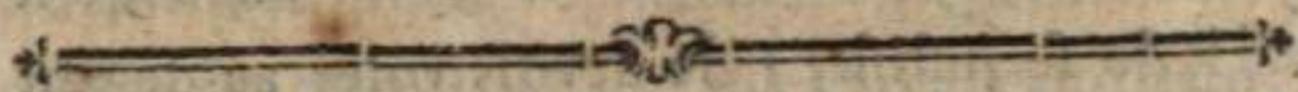
R I E N encore de Milord d'Ossery. Ne pas me répondre ! Il lui sied bien d'avoir de la hauteur... Il est fâché peut-être... Ma lettre étoit-elle si dure ? Le vain personnage ne peut supporter le ton de l'indifférence dans une femme qui lui a montré de la tendresse ; celui de la haine l'offenseroit moins Ah ! si je lui écrivois à présent ! Mais n'y pensons plus.

J'ai reçu deux lettres de Milord Carlile ; il se plaint de vous. Je lui écrirai qu'il a tort : mais je vous dis , à vous , qu'il a raison. Vous riez de la jalousie : ah ! n'en riez jamais : si vous l'aviez sentie , vous ne pourriez vous permettre d'aigrir la sienne par des plaisanteries. Avec un naturel tendre & généreux , est-il possible de badiner d'un mouvement involontaire qui affecte l'ame si douloureusement ? C'est une *folie* , dites-vous , une *extravagance*. Soit , mais cette *folie* désespère. C'est du supplice d'un homme dont elle est adorée , que Lady Henriette s'amuse ! Il doit être *sûr de votre tendresse ; vous connoître , vous croire*. Eh ! l'amour raisonne-t-il ?

A force de réfléchir sur mes propres sentimens , j'ai peut-être acquis une légère connoissance du cœur. Ma chere, celle qui peut rire de l'inquiétude , de la douleur d'un homme attaché à elle , ou ne l'aime plus , ou s'est trompée quand elle a cru l'aimer.

Les peines d'un amant touchent , parce qu'il les sent ; on s'afflige , parce qu'il est triste ; on pleure , parce qu'il verse des larmes ; on cherche à calmer , à dissiper des chagrins que l'on partage.... Eh ! comment peut-on les donner , & les rendre plus amers par des railleries , par une gâité? Fi, Henriette , si ! vous avez retardé le bonheur de Milord Carlile , adoucissez du moins cette attente par une complaisance que vous devez à la vivacité de sa tendresse. Je l'aime , vous le savez ; & puis vos fautes retombent un peu sur moi. Il m'écrit des lettres de quatre pages toutes remplies de vos *cruelles malices* ; vous boudez , & il se désole ; allons , pardonnez-lui pour l'amour de votre meilleure amie. On ne prétend pas vous *cachez* , vous faire *disparoître* ; on desire que vous soyez admirée : parez-vous , montrez-vous , sortez , on y consent ; soyez belle aux yeux de tout le monde , mais ne vous applaudissez de l'être , que lorsque votre amant vous regarde. Adieu ; on

m'a priée de vous gronder ; je vous gronde ; mais je ne vous en aime pas moins.



LETTRE XXVI.

Vendredi , à Winchester.

LA lettre de Milord d'Ossery vous a touchée ; ma réponse vous paroît très-haute ; vous n'approuvez point cet excès de sévérité..... Allons, poursuivez, ma chere Henriette, chagrinez-moi aussi. J'admire avec quelle facilité nous rapprochons tous nos propres sentimens. Vous veniez de pardonner à Milord Carlile, quand vous m'avez écrit : pénétrée encore du plaisir que donne un doux raccommodement, vous pensez que l'on doit pardonner ; qu'il y a de la dureté à ne pas pardonner : vous me priez, vous me conjurez d'entendre ce pauvre Comte. Quand je voudrois vous donner cette preuve de ma complaisance, en serois-je la maîtresse ? Eh ! comment l'écouter ? il ne veut plus parler.

Vous le plaignez ! pouvez-vous croire qu'après sa fuite, son mariage, & deux ans d'oubli, mon indifférence soit capable de l'affliger ? Il ne vouloit que m'éprouver ; sa vanité lui persuadoit que je l'aimois encore ; que ses moindres dé-

marches détruiroient mes résolutions. En effet ; pour effacer le souvenir de sa perfidie , d'une trahison si noire , n'étoit - ce point assez qu'il offrît de se justifier ? Je devois voler au-devant de ce cœur qu'on daignoit me rendre : un bien si précieux méritoit mon empressement , ma reconnoissance peut-être. . . . Audace insupportable des hommes ! insolent orgueil ! Je devrois pourtant des remerciemens à Milord d'Offery. Son dernier caprice me sert mieux que le tems & la raison n'avoient pu le faire ; il détruit ce reste de penchant dont je croyois ne jamais triompher. Je ne pensois point à cet infidele sans attendrissement ; à présent sa vue n'exciteroit pas en moi la plus légère émotion : je suis tranquille & presque contente : je ne craindrai plus sa rencontre , ses importunités. N'est-ce pas où tendoient tous mes vœux ?

Avec quelle cruauté il a cherché à me troubler encore , à rallumer cet amour qu'il ne fut jamais digne de m'inspirer ! Eh ! d'où vient donc que je l'aimois tant ? J'ai regardé ce matin son portrait ; je l'ai tenu plus d'une heure ; je le considérois sans ressentir la moindre agitation ; même en l'examinant , je me suis étonnée d'avoir été si attachée à cette image. Pourquoi n'ai-je pu aimer que cet homme ? Qu'a-t-il de si séduisant ?

Quel charme décevant répandu dans mes yeux ,
 prêtoit tant d'agrément à cette physionomie ?
 Où sont ces graces si touchantes ? Qu'admirois-
 je dans ces traits ? ... Oh ! ma chere Hentiette ,
 notre prévention fait tout le mérite de l'objet
 que nous préférons ; elle pare l'idole de notre
 cœur ; elle lui donne chaque jour un nouvel
 ornement. Peu à peu , l'éclat dont nous l'avons
 revêtuë , nous éblouit nous - mêmes , nous en
 impose , nous séduit , & nous adorons follement
 l'ouvrage de notre imagination. Ce portrait
 autrefois si chéri , est celui d'un homme trom-
 peur : hélas ! je l'ai regardé long-tems comme
 la représentation d'une créature céleste ! Oh !
 je ne puis plus le voir ! Je le hais.... Je me
 bais aussi.... Je vous aime toujours.



 LETTRE XXVII.

Samedi , à Vincheſter.

Vous mouriez d'envie que Sir Henry parlât : eh bien ! le voilà déclaré , propoſé & refusé ! Milady Vincheſter m'a vanté l'amour de ſon frere , ſon reſpect , le ſilence qu'il ſ'eſt impoſé dans la crainte de me déplaire ; & paſſant de ſes louanges aux miennes , elle m'a montré le deſir le plus obligeant d'acquérir en moi une ſœur auſſi bien qu'une amie.

Vous jugez de mon embarras , ma chere , & des détours polis qu'il m'a fallu prendre. J'ai oppoſé mes dégoûts preſqu'invincibles pour le mariage , nés du peu d'agrément que j'y ai trouvé ; mon éloignement pour l'amour , l'habitude d'une liberté qu'on ne perd jamais ſans regret. A la vérité , je ne fais pas de la mienne l'uſage qui y attache la plupart des veuves de mon âge , mais elle me donne l'eſpece de plaſir que ſent un avare en calculant ſes richesses. Il jouit des biens qu'il peut ſe procurer , & poſſede dans ſon imagination tous ceux où l'étendue de ſa fortune peut atteindre. Un ſeul homme , lui ai-je dit , pouvoit me déterminer à ſacrifier

cette liberté précieuse : un autre n'aura jamais le même ascendant sur mon cœur.

Milady est restée satisfaite des raisons que je lui alléguois ; mais pour Sir Henry qu'elle a instruit de mes sentimens , il est bien loin de les approuver. On ne peut plus vivre avec lui ; il ne me parle point , ne me regarde point , contredit tout le monde , gronde les valets des autres , chasse les siens , brise tout ce qu'il touche , renverse tout ce qui se trouve sur son passage , va comme un fou au travers d'un parterre , & revient en rêvant donner de la tête dans le battant d'une porte fermée , fort étonné de se voir arrêté. Mais qu'un homme est injuste ! sa fantaisie est-elle une loi ? De quoi se fâche Sir Henry ? A-t-il droit d'exiger que ses volontés déterminent les miennes ? J'ai aimé une créature de son espece. . . . Ah ! c'est bien assez. . . . Mais , voici une lettre de vous.

Hélas ! que m'apprenez vous ? Quoi ! Lady Seymour a quitté la Cour, renoncé à sa place ? . . . Que je la plains ! que son malheur me touche ! elle est dans la retraite , dans la plus haute dévotion ; & c'est la mort de Milord Gage qui cause ce grand changement , bien grand assurément ! Personne ne tenoit tant au monde que cette Dame. Ah ! ma chere , perdre un homme

qu'elle aimoit si sincérement depuis si long-tems ! avoir surmonté tant d'obstacles ! être sur le point de l'épouser , & se le voir enlever en un jour , en un moment , par un accident ! Je ne puis refuser des larmes à ce triste événement. Mais aussi , quelle fureur à des gens de ce rang , de risquer , dans ces courses , à perdre sans honneur une vie chere à leur patrie , & qu'ils ne devroient exposer que pour elle ! N'en sont ils pas responsables à leurs compatriotes , à des parens qui les aiment , à une maîtresse dont ils causent long-tems l'inquiétude , & enfin le désespoir ? Pauvre Lady Seymour ! sa situation , & les réflexions qu'elle vous engage à faire , ont pénétré mon cœur.



 LETTRE XXVIII.

Dimanche, à Vinchester.

AH ! comment vous dire , vous exprimer ?
 Aurois je la force d'écrire ? Hélas ! je me
 plaignois de lui. Henriette ... ma chere
 Henriette , il est malade , dangereusement ma-
 lade. Milord d'Osbery se meurt ! ... Ah !
 Dieu , il se meurt ! ... Voyez ce billet que je
 viens de recevoir,

Milord D'OSSERY, à Milady CATESBY.

« Il ne me reste que peu d'instans à vivre :
 » la contenance de ceux qui m'entourent , &
 » la résistance que l'on oppose à toutes mes
 » volontés , m'en assurent. C'est avec peine que
 » j'obtiens la permission d'écrire. Hélas !
 » pourquoi l'ai je tant désirée ? Qu'ai-je
 » à vous dire ? Vous apprendrez avec plaisir
 » sans peine au moins , que l'objet de vos mé-
 » pris , de votre haine , aura fini son sort ...
 » Ah ! Lady Juliette , quelle cruauté ! ... mais
 » est il tems de m'en plaindre ? Pardonnez au
 » moins à la mémoire d'un amant malheureux ;

» je ne vous ai jamais trompée ; je vous ai tou-
 » jours aimée. Ces lettres que vous me de-
 » mandez avec une dureté dont j'ai cru votre
 » cœur incapable, vous seront fidèlement ren-
 » dues après ma mort. Madame, ne m'en privez
 » pas, pendant que je respire encore. »

Après sa mort ! ... J'apprendrai avec plaisir. :
 Peut-il croire , imaginer ? Ah ! l'inhumain !
 il ne lui restoit que ce coup affreux à me porter !
 Malade , mourant peut être.... Eh ! où est-il ?
 Chez qui ? dans quel lieu ? dans quelles mains ?..
 Est-il secouru ? A-t-il près de lui ? ... Oh !
 cette douleur est insupportable !

Ce malheureux qui vient d'apporter ce fatal
 billet est reparti tout de suite , sans attendre
 un instant, sans dire une parole. Comment sa-
 voir ? Abandonnée à mon effroi, à l'inquié-
 tude la plus vive ! Ah ! plaignez-moi ! mon
 cœur est déchiré.

Un foible espoir me luit : j'ai envoyé dans
 la maison où un des gens de Milord d'Ossery
 a passé deux ou trois jours. On assure que cet
 homme venoit de chez Sir Halifax, qui a de-
 puis peu acheté une Terre à quatre milles d'ici,
 Je viens de faire partir John en toute diligence,
 pour aller s'informer si Milord d'Ossery est en

ce lieu , avec ordre de rester où il le trouvera ; & de me dépêcher des couriers pour m'apprendre l'état de ce pauvre Comte.

Dans ma triste incertitude , j'ai les yeux & les mains élevés vers le Ciel ; je me rappelle à tous momens Lady Seymour ; je crains . . . Dieu tout puissant , que ma priere ardente s'éleve jusqu'à toi ! qu'elle suspende ton arrêt ! daigne en changer l'objet ! Si la fin de l'un de nous doit être pour l'autre , cette voix dont les accens terribles rappellent vers toi nos cœurs égarés , ah ! que ce soit ma mort qui ranime dans son ame l'amour qui n'est dû qu'à toi seul ! Oh ! ma chere Henriette , s'il meurt vous n'avez plus d'amie !



 LETTRE XXIX.

Mardi , à Vinchester.

IL est un peu mieux, mais la fièvre est toujours violente; heureusement les symptômes de la malignité ont disparu depuis deux jours. Il a encore des momens de délire, dans lesquels il s'agite beaucoup. Hélas! il n'est point hors de danger. Je ne vous ai pas écrit hier; c'est avec peine que je tiens ma plume; je ne me sens pas dans mon état naturel; je ne puis goûter d'aucun aliment. Renfermée dans ma chambre, je n'y admets personne; on en pensera ce qu'on voudra; il m'est impossible d'écouter ou de répondre.

On m'avoit très bien adressée: Milord d'Osery est chez Sir Halifax, au milieu de tous les secours que Londres même pourroit lui procurer. Par un heureux hasard, le Docteur Harrison s'est trouvé dans le canton; il est auprès de lui. John m'écrit qu'en arrivant il a vu tout le monde en larmes dans le Château. Hélas! je le crois. Qui pourroit connoître Milord d'Osery, & ne pas le plaindre? Comment se défendrait-on de l'aimer? Si noble dans ses fa-
çons,

çons, si doux, si bienfaisant ; les qualités de son ame se peignent sur son front ; elles lui soumettent tous les cœurs ; je ne l'ai jamais entendu nommer, qu'un éloge ne suivît son nom. Quel homme allia jamais plus de véritable grandeur à la bonté, à cette familiarité qui ne craint point de descendre, & imprime le respect dont elle semble vouloir affranchir ? C'est une créature si digne d'exister, qui va peut-être périr..... J'attends avec crainte, avec impatience. . . . Mais on demande Betty.

Ah ! quel bonheur ! *une nuit tranquille, cinq heures de sommeil, plus de délire, la fièvre considérablement diminuée ; le Docteur Harrison répond de sa vie, même de sa prochaine convalescence.*

Oh ! ma tendre, ma sincère amie, félicitez-moi. Je bénis le Ciel dont la bonté me le rend.. Des larmes de consolation coulent enfin de mes yeux. . . . Ah ! qu'il vive ! qu'il soit heureux ! que tous les biens qu'on envie deviennent son partage ! Aimable & cher d'Offery, tu m'accuses de cruauté ! que ne peux-tu lire dans mon cœur, entendre les vœux qu'il forme pour toi ! Quelle dure bienséance me retient ! que ne m'est-il permis de voler auprès de toi, d'aller soulager, partager, adoucir tes maux ; de bai-

gner ton visage des pleurs que m'arrache le sentiment immortel qui m'attache à toi ! Ah ! ranime tes espérances ! celle que tu chéris n'est point *cruelle* , n'est point *inhumaine* ; elle peut te pardonner , te revoir , t'aimer ! Eh ! bon Dieu, où m'emporte un mouvement trop vif ? ... Oh ! ma bonne, mon indulgente amie, excusez mon égarement ! Je ne suis point à moi ; mon ame est entraînée. Mais je me sens brûlante , altérée ; ma tête ne peut plus me soutenir ; mes yeux appesantis Hélas ! qu'ai je donc ? ... Adieu ; il vivra , ma chere ; tous mes souhaits sont remplis.



 LETTRE XXX.

Samedi, à Vincheſter.

J'AI paſſé trois jours ſans vous écrire, ma chere, & je crains bien que mon ſilence ne vous ait inquiétée; j'ai eu mal à la gorge, la fièvre, & beaucoup d'accablement; on m'a ſaignée malgré moi. Sir Henry n'a pas voulu perdre cette occaſion de faire éclater ſon zele officieux; Il s'eſt emparé de ma chambre, en a fait les honneurs. . . . Cet homme eſt bon, il ſouffre; quelquefois il me fait pitié, plus ſouvent il m'impatiente: j'ai le cœur aſſez ſenſible pour le plaindre, mais je l'ai trop prévenu pour l'aimer.

John eſt revenu; Milord d'Oſſery eſt dans une convaleſcence qui promet un très-prompt rétabliffement; mon imbécille meſſager me cauſe à préſent une autre ſorte d'inquiétude. . . . Mais on m'annonce Abraham, le valet-de-chambre de Milord. . . . Mon Dieu! que me veut-il? oh! que le cœur me bat! . . . Si troublée pour un homme à lui! eh? que ſeroit-ce donc ſi le Comte lui-même? . . . Que de variété dans ma foible tête! Je brûlois de le voir il y a quelques jours, & le ſeul nom d'Abraham

m'interdit?... C'est un billet qu'il m'apporte... ce pauvre Abraham, il est si charmé de me revoir, qu'il ne peut me parler... Mais lisons... ces lignes sont tracées avec difficulté... Il a été bien mal... voyez, ma chère, ce qu'il m'écrit.

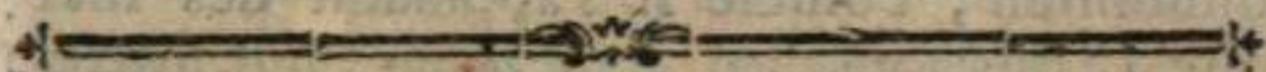
B I L L E T

De Milord D'Ossery, à Milady Catesby.

« Quoi, Madame, vous avez daigné vous
 » intéresser à mes jours ! cette bonté me touche
 » vivement ; mais la dois-je à votre seule pitié,
 » prouveroit-elle un foible reste de cette ami-
 » tié..... Hélas, j'ose à peine me flatter que
 » vous en conserviez un léger souvenir ! Qu'il
 » me seroit doux de penser qu'elle n'est pas en-
 » tièrement éteinte dans votre cœur ! Ah, si
 » l'ardeur de la mienne pouvoit la ranimer
 » encore ! Mais vous ne voulez pas m'écou-
 » ter. Recevez, Madame, mes respectueux
 » remerciemens. Sans examiner le sentiment qui
 » vous a fait prendre part à mon état, je dois
 » trouver heureux de l'avoir excité ».

Vous voyez, il fait que j'ai craint pour sa vie. John, l'impertinent John est cause de ces remerciemens qu'il me fait..... Mais je suis obligée de finir ; on attend après ma lettre. Je

ne veux pas vous laisser un jour de plus dans l'incertitude de ce qui peut être arrivé ; & puis il faut une réponse à Abraham. Ah ! c'est une grande affaire que cette réponse.



L E T T R E X X X I.

Dimanche , à Vinchestre.

VOYEZ, ma chere Henriette, dans quel embarras me jette ma vivacité, cette précipitation avec laquelle j'envoyai John, sans l'avertir de se cacher, sans lui défendre de me nommer, sans lui donner d'autre ordre que de s'instruire. L'imprudent animal n'a rien su de mieux que d'aller tout droit chez sir Halifax; de renouveler connoissance avec Abraham; de lui dire qu'il venoit de ma part, & de s'établir dans l'anti-chambre de Milord d'Osbery. Le pauvre malade charmé de savoir près de lui un de mes gens, envoyé par moi, a voulu le voir. Monsieur John, comme il me l'a redit lui-même, a reçu avec *bien de la joie* l'ordre d'entrer; a répondu à toutes les questions de Milord; l'a assuré que *Milady étoit plus morte que vive en le faisant partir; qu'elle avoit toujours bien de l'amitié pour Milord, & étoit*

à peine contente de recevoir trois bulletins par jour, que lui John avoit l'honneur de lui envoyer Si vous saviez avec quelle satisfaction cet étourdi m'a rendu compte de sa commission ; comme il s'applaudit des merveilles qu'il a faites ! Après tout, je ne dois me plaindre que de mon peu de prévoyance. J'ai renvoyé Abraham sans réponse hier : je me suis excusée sur la foiblesse de ma tête ah ! ce n'est pas celle que je crains le plus ! Encore Abraham ! . . . Encore une lettre ! Voyons

Ce n'est pas la peine de copier son billet ; c'est à-peu-près celui d'hier, excepté beaucoup d'inquiétude sur ce mal de gorge que je n'ai plus. *Voyez-moi, écoutez-moi*, toujours la même chose. Il faut répondre Mais qu'il m'est difficile de lui écrire ! le zélé Abraham a dit à Betty, qu'il ne partiroit point sans une lettre.

A mesure que mes craintes se sont dissipées, ma fierté a repris de l'empire sur mon ame. Je suis très-fâchée que Milord d'Ossery ne puisse douter de cette amitié dont il feint d'être si peu sûr. Par cette feinte, il ménage ma vanité ; son adresse ne m'échappe point.

Oh ! ces hommes ! ces hommes ! Remarquez-vous comme ils savent tirer parti des événe-

nemens : lorsque les moyens de nous subjuguier semblent leur manquer, un incident imprévu, le hasard, une *maladie* les ramènent vers le but qu'ils s'étoient proposé. On ne veut point les voir; on ne veut point les entendre; tout paroît fini; mais leurs ressources ne s'épuisent jamais. Quand ils ne savent plus que faire, ils ont la fièvre, ma chère; ils n'ont plus qu'un instant à vivre; ils remplissent notre imagination de terreur; s'offrent à notre idée sous un aspect attendrissant; mettent sous nos yeux le spectacle effrayant de la mort, de la destruction de cette forme enchanteresse qui nous séduisoit; & la fièvre la plus maligne n'est pas ce qui les tue; c'est notre *dureté*..... Il n'a pas songé à me dire cela.

Mais Abraham attend Je n'aurois jamais cru avoir si peu d'esprit. Je ne trouve rien à dire.... Oh ! ce méchant John ! que ne s'est-il caché ! Je rêve en vain. Celui qui m'écrit, n'est-il pas ce même Milord d'Ossery qui m'a causé des peines si sensibles, qui m'a abandonnée à Erford, qui s'est marié à Miss Jenny ? Ses torts sont-ils diminués ? Non ; mais... il a été *malade*. Allons, je vais écrire.

Je ne vous envoie point la copie de mon billet ; il est très-court, très-étudié, & très-

mauvais. Adieu , ma chere Henriette ; je vous aime toujours.



L E T T R E X X X I I .

Lundi , à Winchester.

JE viens de me promener au bord d'une petite riviere qui baigne les murs d'un pavillon où je vais souvent voir pêcher. Comme il étoit fort matin , je me suis amusée à regarder traverser la riviere à de jeunes Payfannes qui vont vendre des fleurs & des fruits à la ville prochaine. Elles chantent, rient dans leur bateau ; elles offrent l'image de la joie ; leur habit est propre, leurs corbeilles bien arrangées. Elles ont de grands chapeaux de paille , sous lesquels on les croiroit toutes jolies ; elles sont vraiment agréables.

Comme le bateau venoit de partir, une mieux faite que les autres , est arrivée ; elle paroissoit triste , & sans montrer de regret de ce qu'on ne l'avoit point attendue , elle a posé sa corbeille sur un monceau de sable , & s'est mise à se promener au bord de l'eau. J'ai dit à Betty de l'appeller ; elle est venue à nous ; j'ai acheté tous ses bouquets , & lui ai demandé pourquoi
elle

elle ne chantoit pas comme les autres. Ma question l'a émue ; elle a fait une petite mine pour s'empêcher de pleurer , & m'a dit avec une ingénuité charmante , qu'elle étoit prête à *rompre son cœur* ; que Mosès , un des Fermiers de Milord Vinchester , la feroit mourir de chagrin , elle & un autre ; & le souvenir de cet autre l'a fait pleurer , & bien fort.

La pauvre enfant m'a intéressée ; j'ai voulu tout savoir , & voici l'histoire de ma petite Jardinier. C'est que *Mosès* écoutez bien , ma chere *Mosès* est un *méchant avare* ; il avoit accordé Tommy , son petit-fils , avec Sara , qui aime Tommy comme *ses deux yeux*. La noce alloit se faire ; les habits étoient achetés ; les parens priés , les violons retenus : & voilà qu'une lettre venue d'Orford a fait changer Mosès. La sœur de Tommy est morte ; elle a laissé de l'argent à Tommy , & le *vilain Mosès* ne veut plus de Sara pour sa petite-fille , à moins qu'on n'augmente sa dot à proportion de l'héritage. La mere de Sara qui est *fiere* , s'est emportée , a tout rompu ; & comme elle est d'un naturel un peu yif , elle veut *tordre le cou* à Sara , si elle aime encore le petit-fils de cet *arabe de Mosès* ; & la pauvre Sara aura le *cou tordu* , je vous l'affure , car elle l'aime toujours ; & l'honnête

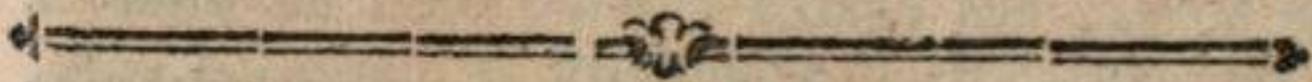
Tommy rompra son cœur aussi, plutôt que de renoncer à Sara.

Entre le bonheur ou le malheur de ces simples & tendres amans, cent cinquante guinées s'élevoient comme une barriere insurmontable. Je l'ai forcée; j'ai tout aplani : le *juif Mosès*, la *fiere Jardinier*, l'honnête Tommy, & la jolie Sara, sont d'accord. Ce moment est un de ceux où j'ai senti l'avantage d'être riche.

Je marie après demain mon aimable Villageoise, & je la marie avec éclat. Je donne un grand souper, illumination, feu & musique sur l'eau; ensuite un bal masqué où tout le monde sera bien venu. Milord Vinchester me prête le pavillon qui donne sur la riviere, il est grand, orné, très-propre pour mon dessein. Nos Dames sont enchantées de cette espece de fête : Sir Henry, malgré sa mauvaise humeur, est mon Intendant; il a reçu mes ordres avec autant de gravité, qu'il eût pris une parente de premier Ministre. Milady Vinchester & Sir James feront les honneurs du bal; la Comtesse de Sunderland, ceux du souper; moi, je regarderai s'ils s'acquittent bien des emplois que je leur confie.

Je suis gaie, ma chere; je commence à reprendre le goût des amusemens; je ne veux pas examiner la cause de ce changement; je trou-

verois peut-être..... N'allez pas croire que le mariage de Sara soit un prétexte pour célébrer la convalescence de ce *pauvre Comte*.... N'est-ce pas ainsi que vous l'appellez ? En tout cas, John n'en fait rien ; mon secret est en sûreté. Adieu, ma chère ; je voudrois bien vous voir danser à ce bal.



L E T T R E X X X I I I .

Mardi, à Vinchester.

E N C O R E une lettre ! ... voilà un commerce bien exact & bien dangereux : j'ai besoin à tout moment de me souvenir que Milord d'Offery m'a trompée. Malgré ce souvenir, comment résister aux mouvemens de mon cœur ? Ils me portent à l'écouter. Mais que me dira-t-il ? Ses offres réitérées de se justifier m'étonnent & m'impatientent : eh ! comment le pourroit-il ? Il s'est marié ; il a même une fille de ce mariage... On dit qu'elle s'appelle *Juliette*... Insolent ! donner mon nom à la fille de sa femme ! Milady Arthur, tante de feu Milady d'Offery, est ici depuis huit jours ; elle parle continuellement des graces & de la beauté de la petite d'Offery. Cette femme est la plus ennuyeuse créature qu'il

soit possible de rencontrer : mais voici la lettre de Milord.

Milord d'OssERY, à Milady CATESBY.

« Hélas ! de quoi me félicitez-vous , Ma-
 » dame ? De quel prix sont pour moi des jours
 » que vous ne voulez plus rendre heureux ?
 » Vous, des égards ! Ah ! vous ne pouviez
 » m'affliger plus sensiblement que par cette in-
 » sultante politesse : elle est toujours compagne
 » de l'indifférence. Supprimez-les ces égards ;
 » c'est votre pitié , votre tendre pitié, qui m'est
 » nécessaire ; c'est une condescendance d'un jour,
 » d'une heure , que je vous demande. Ne m'en-
 » tendrez-vous point ? Suis-je condamné sans
 » retour ? Me refuserez vous une grace accordée
 » aux plus vils criminels ? Nous avons été amis..
 » Ne vous souvient-il plus que vous m'avez
 » donné un nom plus doux ? Mon amour , le
 » vôtre , vos promesses , vos sermens même ,
 » tout est-il effacé ? ... Rappelez-vous Erford ,
 » ma chere , mon adorable Juliette. C'est
 » un homme autrefois honoré de votre ten-
 » dresse , qui vous demande à genoux un mo-
 » ment d'entretien. Par tout ce qui peut vous
 » toucher , je vous conjure de ne pas rejeter
 » ma priere. Ne continuez pas d'affliger un

» malheureux dont le sort est dans vos mains.
 » Non , je ne perdrai qu'avec la vie l'espoir
 » d'obtenir de vous un généreux pardon. J'ai
 » un secret que je ne puis révéler qu'à vous ;
 » donnez-moi un jour , Madame ; au nom du
 » Ciel , ne soyez pas inexorable. »

Sa chère , son adorable Juliette ; cela est
 assez familier , je vous assure ; & vous voyez
 quelle obstination à se faire écouter. Ah !
 cette maladie , où m'a-t-elle engagée ?
 Le voir ! la seule idée d'une telle entrevue me
 fait treffaillir. Mais cette audace de vouloir
 me parler ! cet homme est bien hardi ! Ne
 devrait-il pas éviter mes regards ? quelle pour-
 roit-être sa contenance devant moi ? Ne suis-
 je pas en droit de l'accabler de reproches ?
 Eh bien ! il ne me craint point du tout. D'où
 vient le redouter , moi qui peux lever les yeux
 sur lui avec la noble assurance que donne la
 certitude d'avoir toujours bien fait.

Que je me rappelle Erford ! hélas ! s'il m'y
 avoit vue après son départ , oseroit-il me prier
 de me le rappeler ? Il connoît ses fautes ; mais
 qu'il est loin d'imaginer comment je les ai sen-
 ties ! Peut-il jamais excuser cet abandon
 cruel ? Eh ! pourquoi feignoit-il ? pourquoi

feint-il encore ? Je me préparois avec plaisir à la fête que je donne. Cette lettre vient troubler ma joie , m'embarasser , me retracer un tems... Ah ! rien n'est effacé.

Vous êtes fort capable de rire de mes chagrins ; vous me dites que je devrois *l'avoir vu* & *l'avoir entendu* , que tout seroit terminé. Vous qui n'avez jamais eu à pardonner que des fautes légères , des mouvemens de jalousie , de l'impatience , de l'humeur peut être , vous croyez qu'on peut se résoudre aisément ; qu'il est facile de savoir qu'on veut..... Je ne puis comprendre cet espoir de pardon ! mon dessein n'est pas de *l'affliger*. Je le verrois si je croyois pouvoir soutenir sa présence ; je l'écouterois , s'il étoit possible d'excuser..... Mais je vais lui écrire.

Milady CATESBY , à Milord D'OSSEY.

« Eh ! pourquoi , Milord , n'aurois-je point
 » tout oublié ? Qui m'engageoit à me souvenir
 » d'un ingrat , à m'occuper d'un infidele ? Ne
 » m'avez-vous pas prié *de vous oublier* ? Com-
 » ment osez vous me rappeler un tems & des
 » lieux auxquels je ne puis songer sans vous
 » hair ? Quel droit avez - vous encore à mon
 » amitié , après m'avoir si cruellement récom-
 » pensée de celle que je vous ai montrée ? Si

» votre légèreté m'a rendue à moi-même, vous
 » ne pouvez vous plaindre que de votre cœur.
 » J'ignore par quel caprice vous semblez au-
 » jourd'hui faire dépendre votre bonheur de
 » l'entretien que vous me demandez; je ne puis
 » consentir à vous l'accorder. Accoutumée de-
 » puis si long-tems à penser que je ne vous
 » verrai jamais, il m'est impossible de me fami-
 » liariser avec l'idée de vous revoir. Si vous
 » avez des secrets qu'il vous importe de me
 » communiquer, vous pouvez me les écrire,
 » sûr de ma discrétion à les taire, & de mon
 » exactitude à vous faire remettre ce que vous
 » m'aurez écrit. En vérité, Milord, recevoir
 » de vos lettres, est l'unique complaisance où
 » je puisse me forcer pour vous obliger. »

Je suis fâchée d'avoir envoyé cette lettre :
 on dit qu'entre des amans brouillés, un reproche
 est le préliminaire d'un traité de paix. Adieu,
 mon aimable Hénriette, je vous aime toujours.



 LETTRE XXXIV.

Mercredi..... non, Jeudi à six heures du matin.

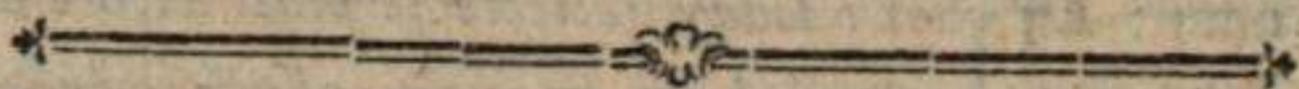
OH ! ma chere Henriette, quelle agitation dans mes sens! quel trouble dans mon ame! Je l'ai vu il m'a parlé lui-même. Il étoit au bal. oui lui! Milord d'Offery Ah! ne me dites plus de le voir; ne me priez plus de l'entendre; il est bien sûr que je ne puis supporter la présence de ce je ne fais quel nom lui donner. Peut-on être plus hardi, plus imprudent? m'exposer! Je le hais, je crois & pourtant je voudrois avoir eu plus d'empire sur moi-même. Je voudrois l'avoir écouté. Quel est donc ce mouvement qui m'entraîne avec force, & me fait agir contre ma volonté? Je vais partir, retourner à Londres... Ce n'est point par obstination, mais par nécessité, par foiblesse, que j'éviterai le Comte d'Offery. Il faut bien me déterminer à le fuir, puisque je ne puis le voir avec tranquillité.

Le jour étoit déjà grand; fatiguée de danser, ennuyée du bal, j'ai passé sur la terrasse pour prendre l'air. Un masque en domino noir,

qui me suivoit depuis une heure, est venu se placer à mes côtés. Dans un lieu aussi spacieux, j'ai trouvé un peu extraordinaire qu'on choisît l'endroit où j'étois, pour m'y gêner; car le masque s'est assis tout près de moi. Mais jugez de ma surprise, quand saisissant une de mes mains, la retenant malgré mes efforts, & la pressant dans les siennes, ce masque m'a dit d'un ton ému : *Eh quoi ! Lady Juliette se plaît encore à faire des heureux ! on m'avoit assuré qu'elle n'étoit plus sensible à cette sorte de plaisir.*

Oh ! le son de cette voix a pénétré comme un trait jusqu'au fond de mon cœur. Je l'ai reconnu..... Eh ! quel autre eût osé prendre cette liberté ? m'eût tenu un tel langage ? J'ai voulu fuir ; l'audacieux s'est saisi de ma robe, & m'a retenue dans ma place. Il a ôté brusquement son masque ; son camail s'est renversé..... Ah ! ma chère Henriette, qu'il étoit bien ! Le désordre de ses cheveux donnoit une grace nouvelle à ses traits ; un air animé, passionné même..... Comment l'aspect de cet aimable visage m'a-t-il causé un trouble si cruel, si contraire à l'impression qu'il sembloit faire sur moi ? Tout-à-coup j'ai perdu la faculté de voir & d'entendre, un froid mortel m'a saisie. Je ne fais ce que le Comte m'a dit ; je ne fais comment il a rassemblé

tout le monde auprès de moi ; en rouvrant
 les yeux , je me suis vue entourée d'une infinité
 de personnes , parmi lesquelles je cherchois en
 vain Milord d'Osbery ; je l'ai apperçu au bout de
 la terrasse ; & dès que je me suis levée , il a dis-
 paru ; le bal a fini , & me voilà dans mon lit à
 vous écrire , à réfléchir , à me chagriner..... Je
 ne fais quel parti prendre.



L E T T R E X X X V .

Vendredi , à Winchester.

JE reçois des invitations si pressantes de Mi-
 lord d'Ormond ; ma cousine & lui continuent
 à me prier avec tant d'instances d'aller les trou-
 ver à Erford , que je ne puis me refuser plus
 long-tems à leur empressement. Je ne fais pour-
 quoi je sens affoiblir ma répugnance pour re-
 tourner dans ce lieu : j'ai annoncé mon départ
 ici ; si j'étois vaine , je pourrois m'étendre sur
 le regret que tout le monde paroît avoir de me
 perdre.

Sir James s'en va ; pour le pauvre Sir Henry ,
 sa tristesse est inexprimable ; il me fait une peine
 extrême ; j'espère que mon absence lui sera
 utile. On dit , ma chere , que l'absence est un

remede salutaire contre l'amour ; remede violent , que le malade prend toujours avec dégoût , & qui n'opere pas sur tous les tempéramens. Je vais me rapprocher de vous , mon aimable amie ; c'est un grand plaisir pour moi. Après quelque séjour à Erford , je retournerai à Londres , & nous irons ensemble à ma jolie maison d'Amstead. Voici Abraham. quel paquet il m'apporte ! tout un cahier écrit de la main de Milord oh ! permettez , permettez , ma chere , que je vous laisse je brûle de lire. Ah ! qu'est-ce donc qu'il me dit ? Vous le saurez dès que j'aurai parcouru ce cahier.

Milord D'OSSERY , à Milady CATESBY.

« L'aventure du bal m'a trop appris , Ma-
 » dame , que je ne puis espérer de devoir au
 » hasard ou à mon adresse , la faveur d'un entre-
 » tien avec vous. L'horreur que vous a fait ma
 » présence , l'état où je vous ai vue , & la dou-
 » leur que j'ai senti d'en être la cause , m'ont
 » déterminé à renoncer au projet de m'appro-
 » cher de vous sans votre ordre positif. Je con-
 » sens à vous écrire ce que je voulois vous
 » dire , si vous aviez pu m'écouter ; vous me
 » promettez de garder mon secret ; je ne doute

» point de votre discrétion. Cependant, comme
 » vous pourriez sentir quelque peine en cachant
 » à Lady Henriette des faits où vous êtes in-
 » téressée, je n'exige pas que vous vous gêniez
 » sur ce point. Tout ce qui nous est cher,
 » acquiert des droits sur mon cœur; votre
 » amie ne peut être une personne indifférente
 » pour moi. Ah! Lady Juliette, lorsque vous
 » aurez lu, si vous ne me pardonnez pas, vous
 » n'avez jamais aimé celui qui vous aimera
 » toujours. »



HISTOIRE

De Milord D'OSSERY.

« **L**ORSQUE Lady Charlotte Chester eut
 » donné au Duc de Penbroke une préférence
 » que mes soins & mon attachement m'avoient
 » fait espérer; je voulus m'éloigner d'elle, &
 » je passai en France. J'étois vivement touché
 » de sa perfidie; elle me porta à éviter les
 » femmes; je jugeai de toutes, par la seule
 » que j'avois examinée; je pensai que l'intérêt
 » & la vanité étoient les uniques passions dont
 » elles fussent susceptibles. Je m'armai donc
 » contre elles de la connoissance que je croyois

» avoir acquise de leur ame , & l'employai avec
 » succès pour me garantir de leurs charmes.

» On me présentoit à la Cour , à la Ville ;
 » comme un sauvage qui joignoit à la férocité
 » attribuée à sa Nation , un éloignement ré-
 » voltant pour des goûts adoptés & des usages
 » reçus. Ma sagesse paroissoit ridicule , sur-tout
 » dans l'âge où l'on est convenu de se livrer
 » à tous les déréglemens dont on croit qu'il peut
 » être l'excuse ; je ne fais jusqu'où l'indulgence
 » des François s'étend sur cet article. Ici j'ai vu
 » bien des gens , qui pour avoir trop espéré
 » de cette excuse , n'ont pu dans leur maturité
 » faire oublier leur jeunesse.

» Six mois après mon départ de Londres ,
 » mon frere aîné fut tué sur mer , & le second
 » mourut en Ecoſſe d'une chute qu'il fit à la
 » chasse. Ma fortune devint égale à celle du
 » Duc de Penbroke ; je pensai que la Duchesse
 » se repentiroit peut-être d'avoir précipité son
 » choix. Le regret dont j'imaginai qu'elle se-
 » roit pénétrée , fut l'avantage le plus réel que
 » je crus trouver en héritant des titres & des
 » biens de ma Maison.

» Mon séjour en France ne m'ota point les
 » impressions que j'y avois apportées ; les
 » femmes m'y parurent charmantes ; mais l'idée

» de Lady Charlotte & le souvenir de son in-
 » constance me défendirent contre l'amour. Je
 » revins en Angleterre, dégagé de ma passion,
 » mais sensible encore au regret de m'y être
 » abandonné. La vue de la Duchesse me cha-
 » grina, & me fit éprouver une sorte d'ennui
 » qui me donna du dégoût pour Londres. Je
 » résolus de m'en éloigner encore, & je me
 » préparois à revoir l'Italie, quand d'Ormond
 » instruit de mon retour, me pressa d'aller le
 » voir à Erford. Je m'y rendis croyant y passer
 » peu de jours; mais je trouvai dans vos yeux
 » l'attrait flateur qui devoit me fixer dans ma
 » patrie, & me réconcilier avec le sexe aimable
 » dont Lady Juliette est l'ornement. Vous fîtes
 » naître dans mon cœur des sentimens bien nou-
 » veaux pour moi; ils m'apprirent que je n'avois
 » point aimé Lady Charlotte, & que la vanité
 » blessée peut exciter dans notre ame tous les
 » regrets qui semblent naître de l'amour trahi
 » ou méprisé.

» D'Orsey vous importuna bientôt par ses
 » empressemens; son exemple m'effraya; l'é-
 » loignement que sa tendresse vous donna pour
 » lui, me fit mettre tous mes soins à vous ca-
 » cher la mienne. Écouté, préféré comme ami,
 » je craignois de paroître comme amant: il

» m'étoit si doux d'avoir votre confiance ;
 » d'être de moitié de vos amusemens, de vous
 » voir sans cesse sans vous donner d'ennui ni
 » vous inspirer de contrainte , que je n'osois
 » risquer de perdre ce bien, en vous décou-
 » vrant le dessein de vous plaire. Quelquefois
 » il me sembloit que vous me deviniez ; j'ou-
 » bliai un jour que je n'étois pas en droit de
 » me montrer jaloux ; je vous laissai voir du
 » dépit, de l'humeur. Mon trouble vous toucha ;
 » il vous toucha trop même..... Que je sens de
 » plaisir à me rappeler ces premiers instans de
 » mon bonheur ! ces tems heureux , où , sans
 » vous l'avouer peut-être , vous partagiez tous
 » les mouvemens de mon ame ! Ils sont passés
 » ces momens délicieux , & Lady Juliette ne
 » s'en souvient plus.

» Avec quelle peine je renfermois en moi-
 » même des sentimens si vifs , si tendres ! Com-
 » bien le souvenir de Lady Charlotte m'intimi-
 » doit ! Je ne considérois plus son changement
 » sous le même aspect ; depuis que je vous
 » aimois , j'excusois la légéreté de Milady Pen-
 » broke ; il me sembloit que je n'avois point
 » en moi ce charme attirant qui fait naître
 » l'amour & le rend constant. J'osai parler
 » enfin ; mes vœux furent comblés. Vous

» consentiez à me donner votre main ; tout
 » m'annonçoit des jours heureux : dans l'ivresse
 » de ma joie , trop prompt à me flater , j'ajoutois
 » déjà au bonheur dont je jouissois , la félicité
 » suprême qui m'étoit promise , quand je fus
 » invité aux noces de Portland. Je ne fais quel
 » pressentiment se joignoit à la douleur que je
 » sentoïis en m'éloignant de vous ; mais je partis
 » d'Erford accablé du regret de vous quitter.
 » Hélas ! ce chagrin étoit le triste présage du
 » malheur qui devoit m'arriver.

» Avant que j'entre dans le détail humiliant
 » de l'aventure fatale qui nous sépara , permet-
 » tez-moi d'implorer votre indulgence

» Mais , comment espérer de vous toucher , si
 » vous ne n'aimez plus , si ma vue vous effraie ,
 » si vous m'avez fermé pour jamais ce cœur
 » autrefois si tendre pour moi , si sensible à mes
 » moindres inquiétudes ! Que de sermens vous
 » trahissez , si le soin de mon bonheur ne vous
 » intéresse plus ! Quoi , cette passion si chère !
 » ces plaisirs si purs qu'elle nous fit goûter ,
 » ne peuvent-ils ranimer en vous une étincelle
 » de ce feu ? Ah ! remettez sur vos yeux
 » le bandeau de l'amour ! qu'il vous cache mes
 » fautes , & ne vous laisse voir que mon re-
 » pentir !

» Je

» Je retournois à Erford avec la vîteſſe &
 » l'impatience d'un amant qui va revoir ce qu'il
 » aime; lorsqu'en paſſant à Midleſex, je ren-
 » contrai Montfort, Bennet, Andſon, Lindſey,
 » & pluſieurs jeunes gentilſhommes avec leſ-
 » quels j'avois été à l'Univerſité. A l'excep-
 » tion de Montfort qui étoit mon ami, j'avois
 » peu revu les autres; ils avoient arrêté Abra-
 » ham qui couroit devant moi, & m'arrêterent
 » auſſi à la poſte où ils m'attendoient. Ils reve-
 » noient de la chafſe, & ſoupoient tous chez
 » Montfort, dont la mere avoit une maifon
 » dans ce lieu. Il me fut impoſſible de réſiſter
 » à leurs importunités! ils m'obligerent d'ac-
 » cepter un ſouper qui ne me promettoit aucun
 » agrément, & me privoit du plaifir d'arriver
 » aſſez tôt à Erford pour vous voir au moins un
 » inſtant. C'étoit des heures dérobcés à l'amour;
 » je les perdois à regret, & n'en fis le ſacrifice
 » qu'avec une extrême répugnance. La mere
 » de Montfort étoit partie le matin pour Lon-
 » dres, où une affaire preſſante l'avoit appellée:
 » ainſi notre ſouper devenoit une de ces parties
 » libres & bruyantes, où l'on s'étourdit en par-
 » lant tous à-la-fois; qui finiſſent par des paris
 » ridicules ou ruineux, ſouvent même par brifer
 » les meubles, & s'égorger ſur leurs débris,

» L'ennui me saisit dès le premier service ;
 » il augmenta de plus en plus ; l'insupportable
 » joie des convives , l'éclat de leurs voix & le
 » désordre de leurs propos , me firent maudire
 » cent fois l'instant où je les avois rencontrés.
 » Le sang-froid que je conservois parmi ces
 » extravagans , ajoutoit au dégoût qu'ils m'ins-
 » piroient , je m'en apperçus ; & voulant tirer
 » quelque parti de la désagréable situation
 » où je me trouvois , j'imaginai que le seul
 » moyen de la sentir moins , étoit de m'effor-
 » cer de perdre une partie de ma raison. Je
 » ne pouvois plus espérer de vous voir en arri-
 » vant ; je résolus donc de faire comme les
 » autres , & je me prêtai à leur folle gaieté :
 » ce projet me réussit ; je commençai bientôt
 » à trouver mes anciens camarades un peu plus
 » supportables.

» La conversation varioit , & n'étoit guere
 » suivie ; elle tomba sur les femmes ; on en
 » parla avec plus de vivacité que de décence ;
 » les uns les exaltoient , les autres les déchi-
 » roient. Lindsey naturellement sensible &
 » honnête , les défendit avec chaleur : il ramena
 » à l'opinion où il étoit , que la douceur d'être
 » aimé d'une seule , l'emporte de beaucoup sur
 » le plaisir de médire de toutes. On se reunit

» donc pour louer ces êtres charmans, auxquels
 » le ciel remit le pouvoir de nous rendre heu-
 » reux. L'un parloit de leur beauté dont l'at-
 » trait a tant de force sur nos cœurs ; l'autre
 » vantait leur esprit plus séduisant encore, la
 » finesse de leur goût, & la délicatesse de leurs
 » sentimens. Montfort tout seul soutint que
 » l'esprit naturel & l'ingénuité surpassoient le
 » savoir & les talens qu'on faisoit acquérir aux
 » femmes, & que la plus simple étoit la plus
 » aimable. On disputa contre lui ; il s'obstina ;
 » & pour prouver ce qu'il avançoit, il envoya
 » dire à la gouvernante de sa sœur, de venir
 » avec elle.

» Il falloit être aussi peu capable de réflexion
 » qu'il l'étoit alors, pour exposer sa sœur à
 » paroître au milieu de dix ou douze jeunes
 » fous, peu en état de songer à ce qu'ils de-
 » voient à son sexe & à son âge. En attendant
 » qu'on l'amenât, Montfort nous apprit que
 » depuis la veille seulement, elle étoit sortie
 » de la maison où elle avoit été élevée ; il fit
 » éclater l'amitié la plus vive pour elle, & nous
 » assura que personne ne pouvoit être plus
 » simple ni plus aimable. Miss Jenny vint alors
 » confirmer par sa présence, les louanges que
 » son frere donnoit à l'ingénuité. Son air an-

» nonçoit ce caractère; il étoit doux, modeste;
 » une figure noble, gracieuse dans tous ses
 » mouvemens, réparoit en elle le défaut de ré-
 » gularité. Elle avoit cet agrément que donne
 » la fraîcheur de la première jeunesse; & ses
 » traits, sans être beaux, offroient quelque
 » chose de touchant. Elle prit sa place auprès
 » de Montfort; & par soumission pour ses
 » ordres réitérés, elle fit raison à ses amis des
 » santés qu'ils lui portoient tous à-la-fois. Sa
 » vue avoit ranimé leur joie; il étoit heureux
 » pour elle que son extrême simplicité lui
 » dérobât une partie des transports qu'elle ex-
 » citoient, & des expressions dont on se servoit
 » pour vanter ses charmes. Sir Bennet s'empara
 » de la gouvernante, & la mit bientôt hors
 » d'état de veiller sur sa jeune élève. Miss Jenny
 » ennuyée d'un monde auquel elle n'étoit point
 » accoutumée, insista sur la permission de se
 » retirer; elle l'obtint avec peine, & nous
 » quitta avec plus de plaisir qu'elle n'en avoit
 » senti à nous voir.

» Quelques momens après, étourdi par
 » bruit, fatigué de la chaleur, je me levai pour
 » prendre l'air, dont je n'avois jamais eu tant
 » de besoin; je sortis de la salle, & me trouvai
 » dans un vestibule dont la lumière finissoit.

» J'en apperçus dans l'éloignement ; & diri-
» geant mes pas de ce côté, je traversai une
» longue enfilade de pieces ; je parvins à un
» grand cabinet où j'entrevis une femme : je
» n'eus pas le tems de la bien distinguer ; un
» mouvement qu'elle fit , renversa une petite
» table , sur laquelle étoit une seule bougie ,
» qui s'éteignit en tombant. Au son de voix de
» cette femme , à ses questions , je la reconnus
» pour Miss Jenny , je me nommai , & la priai
» de vouloir bien me faire conduire au jardin ;
» elle me répondit qu'elle alloit sonner pour
» avoir de la lumiere. Dans la profonde obs-
» curité où nous étions , il lui fut impossible de
» trouver le cordon de la sonnette ; cet appar-
» tement lui étoit presque aussi étranger qu'à
» moi. Cependant elle cherchoit à se rappeler
» de quel côté la cheminée étoit placée , &
» nous nous efforcions l'un & l'autre de la
» trouver. Mon embarras , & le peu de succès
» de nos recherches , lui parut plaisant ; elle se
» mit à rire de si bon cœur , que sa gaieté ex-
» cita la mienne. La jeune Miss n'étoit guere
» plus à elle que moi-même ; elle appelloit ,
» mais en vain ; les gens étoient trop éloignés
» du lieu où nous nous trouvions , pour pouvoir
» nous entendre. En marchant au hasard , nous

» nous heurtions tous deux ; Miss Jenny re-
 » doubloit ses ris , badinoit de mon inquié-
 » tude ; & mille plaisanteries enfantines me
 » forçoient à rire aussi.

» Déterminés tous deux à finir ce jeu, nous
 » convînmes d'abandonner l'espérance de nous
 » faire entendre , & de nous en tenir à trouver
 » une porte qui conduisoit à une espee de
 » galerie , de laquelle on passoit au jardin ;
 » nous nous orientâmes de notre mieux. Miss
 » Jenny me prit par la main ; & se conduisant
 » de meuble en meuble , elle reconnut la place
 » où elle étoit d'abord ; m'avertit que la porte
 » devoit être vis-à-vis de nous ; elle s'avança , &
 » je la suivois. Malheureusement elle s'embar-
 » rassa dans la table qu'elle avoit renversée , &
 » tomba rudement. Sa chute entraîna la mienne ;
 » bientôt de grands éclats de rire me prou-
 » verent qu'elle ne s'étoit point blessée.
 » L'excès de son enjouement me fit une impres-
 » sion extraordinaire ; il m'enhardit ; l'égare-
 » ment de ma raison passa jusqu'à mon cœur.
 » Livré tout entier à mes sens , j'oubliai mon
 » amour , ma probité , des loix qui m'avoient
 » toujours été sacrées , la sœur de mon ami ;
 » une fille respectable ne me parut dans cet
 » instant qu'une femme offerte à mes desirs , à

» cette passion grossiere qu'allume le seul inf-
 » tinct. Un mouvement impétueux m'emporta,
 » j'osai tout; j'abusois cruellement du désordre
 » & de la simplicité d'une jeune imprudente,
 » dont l'innocence causa la défaite.

» A peine ce moment d'erreur fut-il passé,
 » que ma raison reprenant tous ses droits, je
 » vis ma faute dans toute son étendue. Miss
 » Jenny revenu à elle-même, remplissoit l'air
 » de ses cris, gémissoit, fondoit en larmes, &
 » sa juste douleur ajoutoit encore à la mienne.
 » La lune venoit de se lever, & la lumiere
 » qu'elle commençoit à répandre, me fit ap-
 » percevoir cette porte, dont la recherche nous
 » avoit été si fatale à tous deux. Confus, hon-
 » teux, désespéré, je ne songeai qu'à m'éloi-
 » gner. Je sortis de ce cabinet qui me faisoit
 » horreur; & passant de l'entrée du jardin dans
 » la cour où mes gens m'attendoient, je mon-
 » tai brusquement dans ma chaise, & repris la
 » route d'Erford; pénétré d'un chagrin dévo-
 » rant, que toutes mes reflexions aigrissoient
 » encore.

» Qu'il se renouvella vivement à votre af-
 » pect! Avec quelle bonté votre cœur géné-
 » reux s'y intéressa! Que de tendres questions!
 » qu'elles me firent sentir de remords! Combien

» je me haïssois en songeant que j'avois pu
 » vous trahir ! Cependant le plaisir de vous
 » voir, d'être sans cesse auprès de vous, de
 » penser que vous m'aimiez; l'idée de mon bon-
 » heur prochain; un charme invincible attaché
 » à vous, à vos regards, à vos discours, tout
 » effaçoit ma tristesse. Je commençois à regar-
 » der mon aventure comme une foiblesse dont
 » le souvenir pouvoit se perdre; lorsque les fu-
 » nestes suites me la rappellerent avec force,
 » & m'obligèrent de subir la peine de mon im-
 » prudence, Eh! quelle peine. Ah! si
 » vous m'avez aimé, si vous avez daigné me
 » regretter, jugez de mes tourmens par les
 » vôtres! jugez de ma douleur en m'arrachant
 » à vous! à vous que j'adorois que j'ado-
 » rerai toujours, de quelque façon que vous
 » puissiez me traiter. Vous devez vous sou-
 » venir, Madame, qu'un courier me fit de-
 » mander la veille de mon départ d'Erford; il
 » m'apportoit une lettre: elle étoit de Miss
 » Jenny, & voici ce qu'elle contenoit »

*LETTRE de Miss JENNY MONFORT,
 à Milord Comte D'OSSERY.*

« La malheureuse sœur de votre ami, la
 » triste Jenny Monfort est perdue, deshonorée
 » par

» par l'imprudence de son frere , par la vôtre,
 » Milord , & plus encore par la sienne. Elle
 » vous l'apprend sans savoir ce qu'elle espere
 » de sa démarche ; elle n'a rien exigé de vous ;
 » vous ne lui avez rien promis. Quel droit lui
 » est-il permis de réclamer ? Et pourtant si vous
 » l'abandonnez , n'auriez-vous rien à vous re-
 » procher ? Je desire ardemment votre réponse ;
 » si elle n'adoucit point ma situation , je n'at-
 » tendrai pas que ma honte paroisse à tous les
 » yeux. Le seul moyen qui peut m'en faire évi-
 » ter l'éclat , s'est déjà présenté à mon esprit.
 » J'ensevelirai avec moi ce funeste secret , &
 » personne ne vous reprochera jamais le mal-
 » heur ni la mort de Jenny Montfort.

« Peignez-vous mon état , Madame , après
 » cette lecture ; songez dans quelles réflexions
 » je passai cette nuit, la dernière de mon séjout à
 » Erford. Je formai mille projets ; ma raison
 » les détruisoit à mesure qu'ils s'offroient à mon
 » imagination ; je voulois aller trouver Mon-
 » fort , lui apprendre mon malheur , abandon-
 » ner à sa sœur la moitié de mon bien , tout
 » même. Eh ! que m'étoit la fortune sans vous ?
 » Mais de quel front proposer à mon ami une
 » réparation qu'en pareil cas je n'aurois point

» acceptée ? Après l'avoir offensé , devois-je l'in-
 » sulter : risquer de devenir l'assassin d'un homme
 » dont j'avois deshonoré la sœur ? Eh puis , Ma-
 » dame ! eh puis , cette innocente créature qui
 » m'alloit devoir son être , m'étoit-il permis de
 » la placer au rang des malheureux ? de la li-
 » vrer à la bassesse ? N'apporteroit-elle pas en
 » naissant un droit de se plaindre de moi , de
 » mépriser l'auteur de ses jours ? La fin de la
 » lettre de Miss Jenny m'effrayoit : au milieu
 » de mes agitations , de mes regrets , pénétré
 » de mon amour pour vous , désespéré de vous
 » perdre , je pris le parti de n'écouter que l'hon-
 » neur , & d'immoler mes plus chers intérêts
 » à une personne dont l'état exigeoit ce cruel
 » sacrifice .

» Que de combats ! combien me coûta ce
 » pénible effort ! c'étoit vous que j'abandonnois !
 » c'étoit à vous qu'il falloit renoncer ! J'allai
 » vous chercher pour répandre ma douleur dans
 » votre sein , vous confier mon égarement , mes
 » desseins , vous demander des conseils , de la
 » consolation ; mais mon projet s'évanouit à
 » votre vue . Comment vous faire un tel aveu !
 » *l'affreuse* vérité ne put sortir de ma bouche ;
 » je n'osai même vous donner une lettre que
 » j'avois écrite dans le tumulte de mes pensées ;

» je m'éloignai ; je quittai Erford , & je me sé-
 » parai de vous dans la triste persuasion de ne
 » vous revoir jamais. Je laissai ma lettre à Abra-
 » ham , avec ordre de vous la remettre quand je
 » serois parti ; & joignant le messager de Miss
 » Jenny, qui m'attendoit à la poste, je pris avec
 » lui la route de Middlesex , d'où je me rendis
 » chez Montfort.

» La violence des mouvemens qui m'agi-
 » toient, l'effort que je me faisois pour cacher
 » mon trouble , me causoient une chaleur brû-
 » lante ; j'étois dans une espece d'ivresse , &
 » me connoissois à peine. En arrivant, je de-
 » mandai Montfort ; il étoit à Londres ; on me
 » conduisit chez sa mere. Après quelques mo-
 » mens de conversation, je parlai de Miss Jenny ;
 » & sachant de Lady Montfort qu'il n'y avoit
 » encore aucun projet formé pour son établisse-
 » ment, je la demandai. Ma proposition fut
 » reçue avec autant de joie que de surprise ;
 » Lady Montfort n'espéroit pas pour Miss Jenny
 » un parti aussi riche que je l'étois ; quoiqu'elle
 » fût née pour occuper le rang où j'offrois de la
 » placer, son peu de fortune sembloit l'en éloi-
 » gner. Sa mere me conduisit à son apparte-
 » ment, & m'annonça comme un amant qu'il
 » falloit traiter en époux.

» Miss Jenny rougit en me voyant ; elle
 » baissa les yeux avec une contenance triste &
 » timide : mon embarras égaloit le sien. Sui-
 » vant l'usage , on nous laissa seuls ; la honte
 » me mit à ses pieds ; la reconnoissance la fit
 » tomber aux miens ; nous ne pûmes nous par-
 » ler ; des soupirs & des larmes furent les uni-
 » ques expressions de nos cœurs. Je pris jour
 » avec Lady Monfort pour dresser les articles ;
 » & feignant une affaire indispensable & pres-
 » sante , je partis pour Londres.

» J'arrivai chez moi dans un accablement
 » extrême ; j'étois pénétré de ma douleur , &
 » plus encore de celle où je vous croyois li-
 » vrée. En entrant dans mon cabinet , la vue
 » d'une estampe dessinée de votre main , frappa
 » mes yeux ; je ne pus résister aux mouvemens
 » qui s'éleverent dans mon cœur ; je me livrai
 » à ma fureur , & poussai des cris qui attire-
 » rent mes gens autour de moi. Une espece de
 » frénésie m'ôta l'usage de mes sens ; je ne fais
 » ce qui m'arriva pendant long-tems ; je ne
 » sentoïis , ni mon mal , ni le danger de mon
 » état. Mes esprits affoiblis par la violence de
 » mes transports , par les secours de l'art ,
 » m'avoient réduit dans une sorte d'enfance.
 » Monfort ne me quittoit pas ; ce qu'il avoit

» appris de mes intentions pour sa sœur, re-
 » doubloit son attachement, & rendoit ses
 » soins plus tendres & plus empresseés. Il s'ap-
 » plaudissoit de la fantaisie qu'il avoit eue de la
 » faire paroître à ce souper ; il pensoit qu'elle
 » m'avoit inspiré de l'amour, & le pensoit avec
 » transport : ses discours sur ce sujet renouve-
 » loient tous mes regrets. Je me rétabliss enfin,
 » & j'épousai Miss Jenny.

» Que j'eus de peine à retenir mes larmes
 » aux pieds de ces Autels où j'avois cru rece-
 » voir des mains du Ciel la seule compagne qui
 » pouvoit faire le bonheur de ma vie !
 » Après m'en avoir privé, il a voulu me la
 » rendre ce Ciel bienfaisant ! mais elle a changé :
 » elle est devenue fiere, ingrate, inhumaine ;
 » elle ne veut point pardonner.

» Je partis pour le Comté d'Herney, où je
 » conduisis une femme jeune, douce, sensible,
 » reconnoissante, aimable peut-être ; mais ce
 » n'étoit pas Lady Juliette ; ce n'étoit pas la
 » femme élue de mon cœur ; celle que j'aimois
 » toujours, à laquelle il ne me restoit plus à
 » consacrer que de tristes soupirs & d'inutiles
 » regrets.

» Milady d'Ossery donna le jour à une fille :
 » sa vue fit passer dans mon cœur le seul mou-

» vement de joie que j'ai senti loin de vous.
 » Aimable petite innocente ! combien de fois
 » l'ai-je baignée de mes larmes, en m'applau-
 » dissant pourtant d'avoir rempli mes devoirs à
 » son égard ! Ah ! que de tendresse elle devoit
 » à son pere , si elle savoit jamais à quel prix il
 » lui donna son nom !

» Je passois les jours entiers au fond des bois
 » pour m'éloigner de Lady d'Ossery ; je crai-
 » gnois sa présence ; ses attentions me gênoient ;
 » j'avois pour elle les égards de l'amitié , & non
 » pas les soins de l'amour. Je lui devois davan-
 » tage ; mais comment lui donner un cœur
 » que vous possédiez tout ? Je crus pouvoir ré-
 » parer par ma générosité la froideur de mes
 » sentimens. Prompt à lui procurer des plaisirs
 » que je ne partageois point, je lui donnois
 » des fêtes ; je l'accablois de présens ; elle dis-
 » posoit à son gré de ma fortune ; tout lui étoit
 » prodigué ; elle paroissoit contente , & je la
 » croyois heureuse ; le tems m'apprit qu'elle ne
 » l'étoit pas plus que moi.

» Quelquefois je voulois vous écrire , vous
 » ouvrir mon ame , vous instruire des raisons
 » de ce mariage , dont vous deviez avoir été
 » si surprise. Mais me convenoit-il de révéler
 » la foiblesse de ma femme , de la mere de ma

» fille? Comment vous dire, pendant un instant
 » de ma vie j'ai pu oublier que je vous aimois,
 » j'ai pu manquer à cette probité, premier fon-
 » dement de l'estime dont vous m'avez honoré?

» Milord Exeter, mon ami depuis l'enfance,
 » étoit le seul qui connût mon attachement
 » pour vous : il le connoissoit long-tems avant
 » vous-même. C'est à lui que je m'adressai pour
 » être informé de ce que vous faisiez. J'appris
 » que vous étiez restée à Erford, que vous
 » y pleuriez la mort de votre frere..... Ah!
 » pardonnez à l'amour désespéré la bizarre con-
 » trariété de ses vœux. Que n'aurois-je pas
 » donné pour vous rendre tranquille, heureuse!
 » & pourtant je sentoisi de la douceur à penser
 » que vous étiez à Erford, que vous y étiez
 » seule, que vous y pleuriez; que peut-être
 » j'avois part à vos larmes; que parmi ces re-
 » grets donnés à la perte d'un frere chéri, quel-
 » ques soupirs s'échappoient vers l'amant qui
 » vous adoroit. Votre retour à Londres me causa
 » les plus vives inquiétudes; vous receviez les
 » visites du Duc de Suffolk; jaloux, injuste, je
 » tremblois qu'il n'obtînt un bien auquel je ne
 » pouvois plus prétendre.

» Je recevois chaque semaine un détail cir-
 » constancié de toutes vos démarches : cette

» espece de commerce indirect que je semblois
 » entretenir avec vous , étoit le seul plaisir où
 » je fusse encore sensible. Que ces détails tou-
 » choient mon cœur ! combien ils redoubloient
 » mon estime & mon attachement ! Quelle
 » femme jamais se conduisit à votre âge avec
 » tant de prudence ! fut allier si bien la sagesse
 » austere à l'aimable gaieté , à l'usage du monde !
 » Quelle autre posséda jamais au même degré
 » ces vertus douces , charme de la société ! cette
 » indulgence qui fait aimer en vous la supério-
 » rité dont vous craignez l'éclat ! Ah !
 » Lady Juliette , est - ce seulement pour vous
 » faire admirer , que le Ciel répandit sur vous
 » ses dons les plus flatteurs ? Il a été un tems où
 » vous croyiez ne les avoir reçus que pour me
 » rendre heureux.

» Après une année de séjour à Herney, Lady
 » d'Offery fut attaquée d'un mal qui sembloit
 » annoncer la consommation ; de prompts secours
 » la rétablirent un peu. Mais au commencement
 » de l'hiver , elle retomba dans une langueur
 » qui fit craindre pour sa vie. Son danger &
 » sa douceur pendant le cours de sa maladie
 » me touchèrent ; je devins assidu près d'elle.
 » En réfléchissant sur ma conduite , je craignis
 » de l'avoir chagrinée ; je redoublai de soins &

» d'attentions pour effacer l'impression que mon
 » indifférence avoit pu faire sur son esprit ; je
 » ne sortois point de sa chambre ; je lui pré-
 » sentois moi-même tous les médicamens pro-
 » pres à la soulager. Je sentois alors la force
 » du lien qui nous unissoit ; je n'en avois pas
 » rempli tous les devoirs, & je me le repro-
 » chois amèrement.

» Je l'aïdois un jour à marcher dans une ga-
 » lerie où elle avoit désiré d'essayer de se pro-
 » mener ; sa foiblesse la forçoit à se jeter en-
 » tièrement dans mes bras. Après avoir fait
 » quelques pas, elle rentra dans sa chambre,
 » s'assit ; & toujours appuyée sur moi, elle
 » sentit que je la pressois doucement. Elle fit
 » un mouvement de surprise, me regarda atten-
 » tivement ; & voyant dans mes yeux des mar-
 » ques du plus grand attendrissement, elle prit
 » une de mes mains, & l'arrosant de ses larmes :
 » Je suis bien malheureuse, me dit-elle, de
 » vous causer tant de peine ; j'étois destinée à
 » vous affliger. Faut-il que j'excite votre dou-
 » leur ! Hélas ! mon état élevoit une flatteuse
 » espérance dans un cœur moins généreux que
 » le vôtre. Ma mort va rompre des liens qui
 » vous contraignent ; une chaîne dont le poids
 » vous accable, sous lequel vous gémissiez. Une

» forte inclination avoit prévenu votre ame :
 » je n'ai pas droit de m'en plaindre ; ma re-
 » connoissance en est plus grande : mais par-
 » donnez, Milord, pardonnez mes pleurs ; c'est
 » la premiere fois que j'ose en répandre devant
 » vous. J'ai renfermé mes cruelles peines ; vos
 » bontés, l'attendrissement où je vous vois,
 » ma fin prochaine, m'arrachent l'aveu d'un
 » sentiment que vous n'avez pu partager. Tant
 » d'égards, de bienfaits, pour me dédommager
 » de l'amour que vous me refusiez, en me fai-
 » sant admirer, respecter l'époux que j'adorois,
 » ont sans cesse aigri le regret de ne pouvoir lui
 » plaire. Je souhaite, continua-t-elle, que
 » celle dont le souvenir m'a fermé votre cœur,
 » ait conservé pour vous une tendresse digne
 » de votre constance. J'ai cru devoir vous ca-
 » cher mon attachement, vous en épargner les
 » preuves : la crainte de vous être importune,
 » m'a fait étouffer jusqu'aux mouvemens de ma
 » reconnoissance ; souffrez qu'elle éclate dans
 » ces derniers instans. Vous avez sacrifié à
 » l'honneur d'une fille infortunée un bien qui
 » vous étoit cher : puissiez-vous le recouvrer
 » quand elle ne sera plus ; & puissent mes vœux
 » ardens attirer sur vous toutes les bénédictions
 » de ce Ciel qui m'entend, qui m'appelle, &

» d'où j'espere bientôt veiller au bonheur de
 » mon généreux bienfaiteur, de celui qui a
 » daigné faire un si grand effort pour ne pas
 » m'abandonner à la honte dont la mort même
 » n'auroit pu me garantir. Aimez ma fille ;
 » aimez la, Milord , & oubliez les maux que
 » sa malheureuse mere vous a causés.

» Milady d'Ossery pouvoit parler sans crainte
 » d'être interrompue ; chaque mot qu'elle pro-
 » nonçoit, étoit un trait douloureux qui me
 » perçoit le cœur. Je l'avois négligée ; le tems
 » ne m'offroit plus de moyen de réparer par
 » une conduite plus tendre, cette longue in-
 » différence qu'elle avoit trop sentie. Ah ! Ma-
 » dame , qu'il est affreux d'avoir tort , & que
 » ceux qu'on offense , se trouveroient vengés ,
 » s'ils pouvoient comprendre l'effet terrible des
 » remords sur un cœur sensible & vertueux !

» J'avois fait venir de Londres les Docteurs
 » Lereins & Harrison ; par mes soins , Milady
 » d'Ossery rassembloit autour d'elle tous ceux
 » qui pouvoient inspirer de la confiance dans
 » leur art. Ce n'est pas à vous , Madame , que
 » je crains d'avouer le desir ardent que j'avois
 » de la sauver ; mais ni sa jeunesse , ni les se-
 » cours de l'art , ne purent la tirer d'un état
 » tout-à-fait désespéré. Je la perdis ; elle expira

» dans mes bras ; & , malgré les assurances qu'on
 » me donna de l'espece de sa maladie , maladie
 » née avec elle , & que la délicatesse de sa conf-
 » titution ne pouvoit lui faire supporter plus
 » long - tems , je me regardai avec douleur
 » comme une des causes de sa mort ; je me
 » rappellois sans cesse ce qu'elle m'avoit dit :
 » je ne pouvois me consoler de n'avoir pas eu
 » assez de force sur moi-même pour feindre
 » au moins , & lui cacher qu'un autre occupoit
 » mon cœur. Mais , lorsqu'on a perdu tout es-
 » poir d'être heureux , pense - t - on pouvoir
 » quelque chose pour le bonheur d'un autre ?
 » A mesure que ce triste spectacle s'effaçoit
 » de ma mémoire , je songeois avec transport
 » que vous étiez libre encore : je me flattois
 » qu'un amour si tendre n'étoit point éteint ; que
 » vous en conserviez le souvenir ; que ma vue
 » & le récit sincere de mon aventure pourroit
 » le ranimer. La connoissance de votre carac-
 » tere aidoit à me tromper. Je lui avouerai tout,
 » me disois-je ; elle m'écouterà ; elle me plain-
 » dra ; elle me pardonnera..... Que vous avez
 » cruellement détruit ces douces illusions !
 » Comme je n'avois quitté Londres que pour
 » vous épargner le déplaisir d'y rencontrer une
 » femme portant le nom que vous aviez daigné

b choisir en vous déterminant à en changer, j'y
 » retournai trois mois après la mort de Lady
 » d'Ossery. Avec quelle ardeur je me rappro-
 » chois des lieux que vous habitiez ! quel desir
 » vif de vous voir, de vous parler, d'entendre
 » le son flatteur de cette voix chérie ! J'ar-
 » rive, je cours vous chercher ; en passant de-
 » vant la porte de la Duchesse de Newcastel,
 » j'apperçois des gens à votre livrée ; j'apprends
 » que vous êtes chez elle ; mon empressement
 » me cache l'imprudence de ma démarche ;
 » j'entre ; je vous vois ; vous me reconnoissez ;
 » quel trouble sur votre visage ! que de dédain
 » dans vos yeux ! Vous y saisissez un prétexte ;
 » vous sortez, & je reste immobile, pénétré
 » de douleur, & forcé de m'avouer que j'ai
 » mérité ces marques d'un mépris qu'il m'est
 » impossible de supporter. Je me présentai en
 » vain à votre porte ; je vous écrivis en vain :
 » mes lettres constamment refusées, mes efforts
 » pour vous voir, rendus inutiles par vos pré-
 » cautions, toutes mes tentatives sans succès,
 » me firent désespérer d'appaiser votre colere.
 » Je n'obtins de compassion que de Betty ; mais
 » elle étoit sans crédit auprès de vous. Carlile
 » n'osa s'intéresser ouvertement pour moi, dans
 » la crainte de déplaire à Lady Henriette.

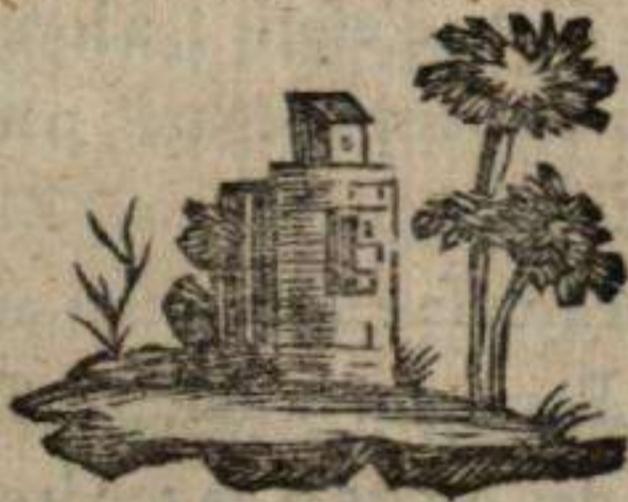
» Enfin , mettant le comble à vos rigueurs , vous
 » partîtes , & peu de tems après je vous suivis.
 » Halifax venoit d'acheter une Terre ici ; j'y
 » vins avec lui ; je vous écrivis : avec quelle
 » fierté vous avez reçu ces témoignages de ma
 » tendresse ! vous ne m'avez répondu que pour
 » vous débarrasser de mes importunités ; avec
 » une hauteur , une dureté , qui n'est point dans
 » votre cœur , à laquelle je ne puis vous recon-
 » noître. Après m'avoir laissé trois jours à mon
 » inquiétude , c'est pour me demander vos let-
 » tres que vous m'écrivez..... Vos lettres !
 » ah ! ne me les demandez jamais ; non jamais
 » je ne consentirai à vous les rendre..... Je vous
 » croyois fléchie ; la bonté qui vous a intéressée
 » à ma vie , qui vous a fait tenir un de vos gens
 » chez Halifax , me paroissoit un retour de ce
 » tendre penchant qui vous attachoit à moi ; je
 » me flattois qu'au moins l'amitié vous parloit
 » encore en ma faveur..... mais non ; vous ne
 » m'aimez plus ; ma vue vous a épouvantée ,
 » vous a privée de vos sens. C'est la présence
 » d'un amant autrefois souffert , préféré , chéri ,
 » qui a répandu sur vos joues la pâleur de la
 » mort.

» Il est donc vrai que j'ai perdu tout espoir
 » de vous attendrir : quoi ! rien ne peut-il vous

» ramener ? Mais, vous avez raison, Ma-
 » dame, je ne dois me plaindre que de moi-
 » même ; je serois trop heureux si j'avois à me
 » plaindre de vous.... avec quel plaisir je vous
 » pardonnerois ! Ah ! Lady Juliette, si jamais
 » vous daignâtes penser à un homme que vous
 » croyez ingrat , infidele, que vous aviez d'a-
 » vantages sur lui ! Vous pouviez haïr , mé-
 » priser celui qui vous affligeoit ; & moi je ne
 » puis qu'estimer, révéler, adorer, celle qui
 » me rend le plus malheureux de tous les
 » hommes. »

Ah ! la pauvre Lady d'Ossery, que son destin
 me touche ! pourrois-je refuser des larmes à sa
 mort ? Quelle force d'esprit ! adorer son mari,
 lui cacher son amour par égard, par reconnois-
 sance ! Eh ! que ne l'aimoit-il ? Que ne la
 rendoit-il heureuse ? Elle étoit digne de son
 attachement. Pourquoi la fuir, l'affliger ? N'a-
 voit-elle pas des droits à sa tendresse ? Quelle
 cruauté de l'en priver ! la dureté de cette con-
 duite me révolte. Je suis bien éloignée d'ap-
 prouver ce chagrin farouche dont il l'a rendue
 la victime. Infortunée Miss Jenny, celle qui
 vous bannissoit du cœur de votre époux, vou-
 droit vous rappeler à la vie, vous voir posséder

ce cœur qui devoit être à vous ! elle ne trou-
bleroit point votre bonheur. . . . Hélas ! ma
chère Henriette , quelle différence ! j'ai pleuré,
& Lady d'Ossery est morte.... Je me reproche
de l'avoir haïe. J'étois bien injuste , bien inhu-
maine de la haïr ; c'étoit à elle à me détester Je
suis sensiblement affectée de cette mort. Puis-
qu'il le permet , je vous envoie ce cahier.... Je
ne fais encore ce que je pense.... Ah ! cette
aimable Jenny , que son sort a été triste ; je le
croyois si heureux !



 LETTRE XXXVI.

Samedi, à Vinchester.

MILORD d'Offery avoit bien raison de dire que l'espece de ses torts m'étoit inconnue. Comment aurois-je imaginé? Quelle aventure! ce cabinet.... cette obscurité.... sa hardiesse.... Il appelle cela *un malheur*..... *J'oubliai mon amour*, dit-il..... Ah! oui, les hommes ont de ces *oublis*; leur cœur & leurs sens peuvent agir séparément; ils le prétendent au moins; & par ces distinctions qu'ils prennent pour excuse, ils se réservent la faculté d'être excités par l'amour, séduits par la volupté, ou entraînés par l'*instinct*. Comment pouvons-nous démêler la véritable impression qui les détermine? Les effets sont si semblables, & la cause si cachée. Mais cette excuse qu'ils prennent, ils ne la reçoivent pas; remarquez cela: ce qu'ils séparent en eux, ils le réunissent en nous. C'est nous accorder une grande supériorité dans notre façon de sentir, mais faire naître en nous une terrible incertitude sur l'espece des mouvemens qui les portent à desirer de nous posséder.

Pourtant, ma chere Henriette, ce *perfide*,

cet ingrat , cet homme faux & trompeur , n'étoit qu'un infidele..... pas même un infidele..... Sa tête troublée..... sa raison égarée..... Ah ! quel égarement ! qu'il m'a coûté de larmes ! faudrait-il pardonner ? Mais , comment Milord d'Ossery a - t - il pu me laisser deux ans dans l'ignorance de ce secret ? Il en donne une raison..... Il en donne de tout..... Qu'il a souffert ! que de probité dans ce sacrifice ! quelle générosité ! Il parle de sa fille : *aimable innocente* , dit-il je me plais à lui voir ce naturel tendre.... Pauvre petite ! je crois , ma chere , que je l'aime aussi.

Ah ! s'il m'avoit parlé à Erford , que de peines il nous eût épargné à l'un & à l'autre ! Je me ferois prêtée à sa situation ; il m'eût été moins dur de le céder , que de m'en voir abandonnée ; je me ferois consolée par la part que j'aurois eue à la noblesse de son procédé : j'aurois pleuré sans doute ; mais je n'aurois pas versé des larmes si ameres. Je ne l'aurois pas haï , méprisé ; au contraire , il pouvoit conserver mon estime. L'amitié nous eût liés de ces chaînes douces , si cheres aux cœurs bien faits ; il n'eût pas fui dans le nord de l'Angleterre pour m'éviter ; nous nous serions vus ; j'aurois aimé sa femme. Quel sujet avois - je de m'en plaindre ? Pourquoi

n'auroit-elle pas été ma compagne , mon amie ? Elle vivroit peut-être encore. Je ne me ferois point le reproche cruel d'avoir innocemment causé ses chagrins. Mais à quoi servent à présent tous ces j'*aurois*, il eût, dont je vous fatigue ? Milady d'Offery est morte. Son mari étoit coupable ; L'est-il encore ? Ne l'est-il plus ? voilà le point embarrassant : la raison de me cacher son secret est bien légère : si peu de confiance.... Mais , c'étoit sa femme : oh ! je ne sai que résoudre.



 L E T T R E X X X V I I .

Dimanche , à Vinchester.

JE pars après demain pour Erford : Abraham est ici : son maître envoie savoir de mes nouvelles : je le crois plus inquiet de ma réponse que de ma santé. La fin touchante de sa femme avoit arrêté les transports de ma joie ; elle me frappe encore ; mais mon cœur parle ; il se fait écouter. Ma chere Henriette , concevez - vous mon bonheur ? Le Comte d'Ossery n'est pas indigne de ma tendresse ; qu'il m'est doux d'accorder à son mérite ce que je croyois donner à la prévention ! il n'a point démenti ces qualités distinguées qui lui soumirent toutes les affections de mon ame. C'est un homme estimable , sincere , généreux , qui va bientôt reparoître à mes yeux. Ah ! tout est pardonné , tout est oublié ! Je ne lui ferai point acheter par des soumissions , des craintes , des incertitudes , un bien qu'il desire ; un prompt retour fera le prix de sa confiance. Quel heureux avenir s'ouvre devant moi ! mais je vais lui écrire ; pourquoi retarderois-je le plaisir que je puis lui procurer ! Voici la copie de mon billet.

A Milord D'Ossery.

Vous me croyez changée? Non je ne le suis point. Sensible à votre confiance, je crois devoir l'être aussi à vos sentimens. Je vais chez Milord d'Ormond. Si vous voulez vous rendre à Erford, j'y reverrai le Comte d'Ossery avec ce plaisir vif qu'on sent en retrouvant un ami que l'on croyoit avoir perdu pour jamais.

En l'invitant d'aller à Erford, en lui disant que je le verrai avec plaisir, n'est-ce pas tout lui dire? Je cache avec peine l'agitation de mes sens; la joie brille dans mes yeux; on dit que je suis embellie depuis deux jours. Oh! ma chere amie, que je voudrois vous voir.

Mais j'ai des adieux à faire, des larmes à essuyer. Le pauvre Sir Henry! il est en vérité digne de pitié: je lui ai ouvert mon cœur; il fait tout; j'ai cru devoir quelque chose à l'extrême passion qu'il a pour moi. Cette confiance, en lui prouvant mon estime, a paru calmer un peu ses chagrins; il sera mon ami, dit il; mon bonheur le consolera..... Il m'a touchée. Adieu, ma chere Henriette; j'attends vos félicitations à Erford; j'y serai jeudi, peut-être mercredi: vous jugez bien que j'ai beaucoup d'envie d'y arriver.

Milord D'OSSEBY, à Lady HENRIETTE.

Lundi, à Erford.

Vous écrivez, belle Henriette, à Milady Catesby; on a reconnu votre main, vos armes; mais à qui remettre votre lettre? Est-il encore au monde une Milady Catesby? Ce n'est pas du moins à Erford qu'il faut la chercher. Si, à la place de cette amie si chère à votre cœur, vous voulez en accepter une nouvelle, Milady d'Osseby est prête à répondre à vos tendres félicitations. Elle a ouvert votre lettre avec une liberté dont vous serez peut-être étonnée; mais, quels droits n'a pas cette femme charmante! cette Juliette! elle est à moi, pour jamais à moi! Plus de Milady Catesby; c'est ma femme, mon amie, ma maîtresse, le génie heureux qui me rend tous les biens dont j'étois privé. Permettez-moi de vous remercier du desir généreux que vous aviez qu'elle me pardonniât. Elle l'a fait; elle a mis dans cet acte de bonté toute la noblesse de sentimens dont vous la connoissez capable. Hier fut le jour à jamais fortuné

Milady d'Ossery.

Eh bien ! cet indiscret , il ne me laissera rien à vous dire. Oh ! ma chere Henriette , ils étoient tous unis contre moi ; on ne m'appelloit ici que pour me conduire dans le piège préparé : ma cousine conduisoit la conjuration ; on ne m'a pas donné le tems de respirer. Un amant repentant à mes genoux , des parens chéris priant pour lui ; un cœur tendre , le Ministre présent.... En vérité , on m'a mariée si vîte , si vîte , que je crois de bonne foi que le mariage ne vaut rien. Milady d'Ormond est si vive.... si absolue....

Milady d'ORMOND.

J'arrive à tems pour me justifier : *un piège , une conspiration , un mariage qui ne vaut rien...* Que penseriez - vous de moi , ma chere Henriette , si vous n'étiez sûre de mes sentimens pour notre amie ? Oui , je l'ai mariée au Lord d'Angleterre le plus aimable ; le mariage est bon , je vous assure ; & aucune des parties contractantes n'a envie de le rompre. Juliette n'est-elle pas en droit de se plaindre de moi ! Son bonheur a toujours été un de mes souhaits les plus ardens ; je le crois parfait , & je m'attends à des complimens de votre part.

Milady d'Ossery.

On vous attend avec impatience ici : point de fêtes , de bals sans ma chere Henriette ; je dirois , point de plaisirs , si la personne qui suit ma plume des yeux , n'étoit déjà un peu jalouse de ma tendre amitié.

F I N.

APPROBATION.

 A P P R O B A T I O N .

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit ayant pour titre : *les Œuvres de Madame Riccoboni*, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher la réimpression. A Paris, le 28 Avril 1787.

Signé, BLIN DE SAINMORE.

P R I V I L È G E D U R O I .

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maître des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans - Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra ; SALUT. Notre bien-amée la Dame RICCOBONI, Nous a fait exposer qu'elle desireroit faire imprimer & donner au Public ses *Œuvres*; s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposante, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage, autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre, & débiter par-tout notre Royaume, pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. FAISONS

défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance : comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse, & par écrit, de ladite Exposante, ou de ceux qui auront droit d'elle, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers à ladite Exposante, ou à celui qui aura droit d'elle, & de tous dépens, dommages & intérêts; A LA CHARGE que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & bons caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance du présent Privilège; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le sieur HUE DE MIROMENIL; qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre

bibliothèque publique , un dans celle de notre Château du Louvre , un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier , Chancelier de France , le sieur DE MEAUPOU , & un dans celle dudit sieur HUB DE MIROMENIL ; le tout à peine de nullité des Présentes : Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ladite Exposante & ses Ayans-causes , pleinement & paisiblement , sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ni empêchement. Voulons que la copie des Présentes , qui sera imprimée tout au long , au commencement ou à la fin dudit Ouvrage , soit tenue pour dûment signifiée , & qu'aux copies collationnées , par l'un de nos amis & féaux , Conseillers - Secrétaires , foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis , de faire , pour l'exécution d'icelles , tous actes requis & nécessaires , sans demander autre permission , & nonobstant clameur de Haro , Chartre Normande , & Lettres à ce contraires ; Car tel est notre plaisir. Donné à Versailles , le trentième jour du mois de Juillet , l'an de grace mil sept cent soixante-seize , & de notre regne le troisième. Par le Roi en son Conseil.

Signé , L E B E G U E .

Registré sur le Registre XXI de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris , N^o. 2081 , fol. 308 , conformément aux dispositions énoncées dans le présent Privilège , & à la charge de remettre à ladite Chambre , les huit exemplaires prescrits par l'article CVIII du Règlement. A Paris , ce 30 Mai 1780.

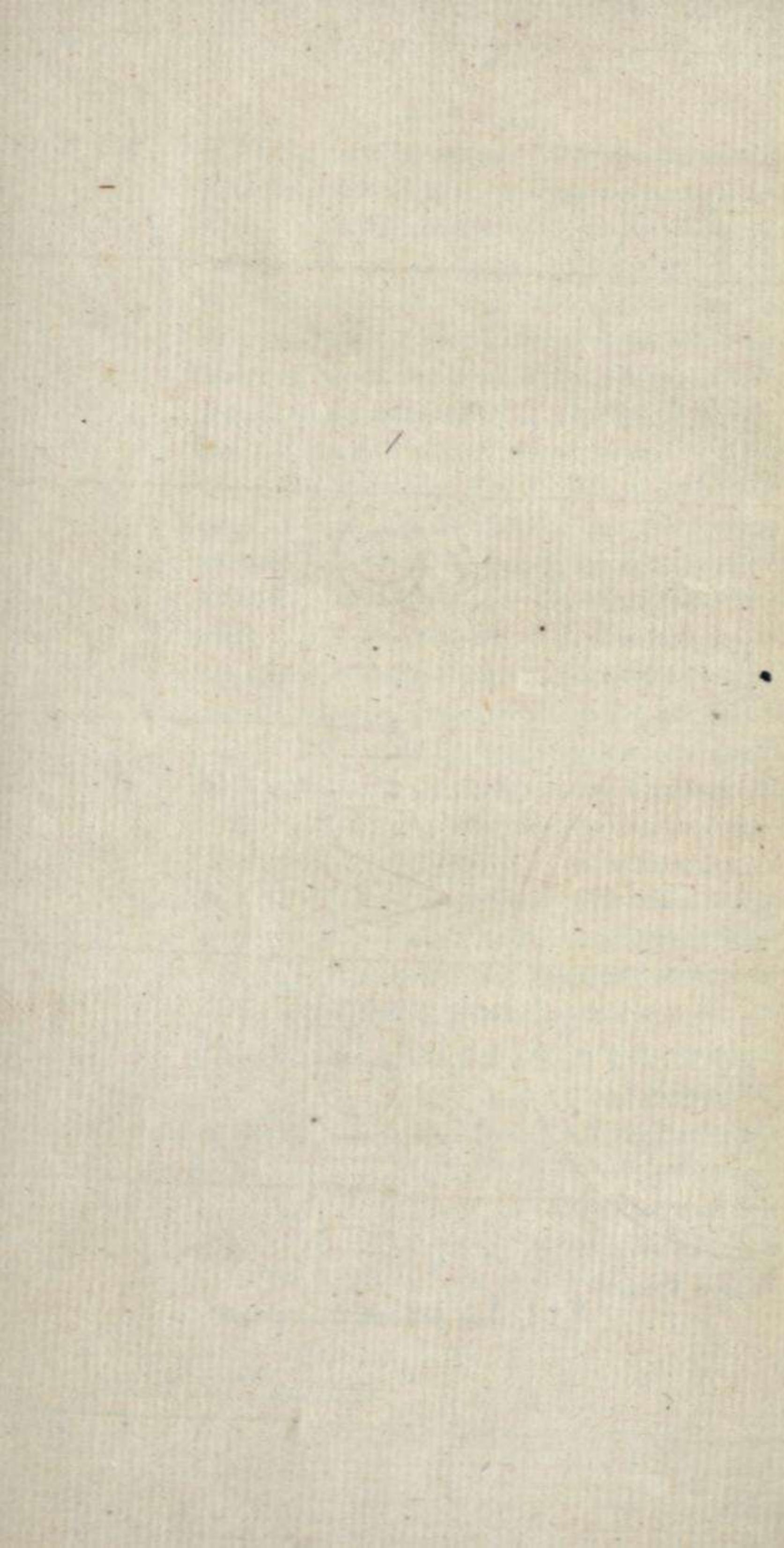
Signé , L E C L E R C , Syndic.

1

1871

THE CLERK

1871







F



LETTERE

DE

FRANCESCO

RICCIBONATI



FA 2387